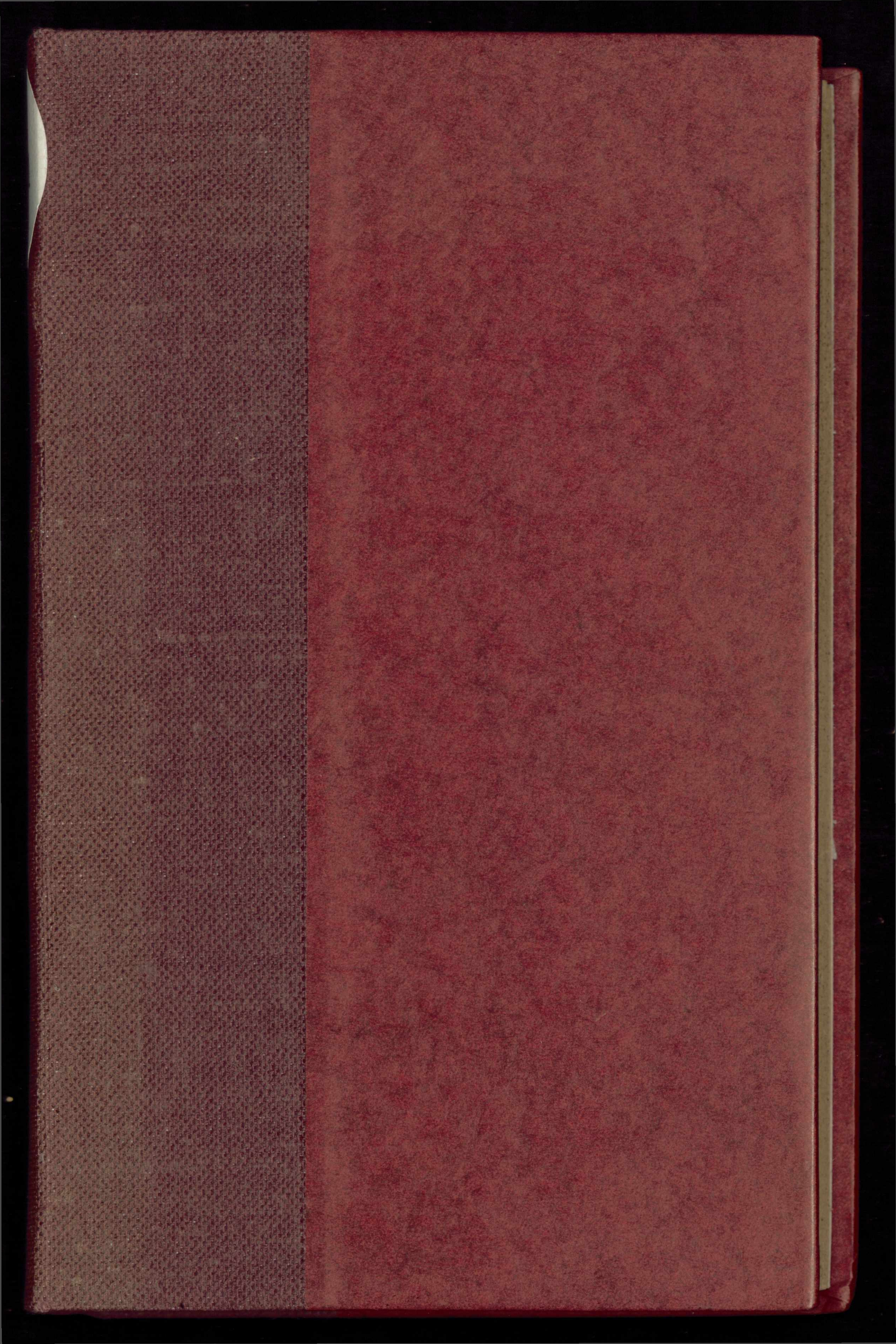
SÉGUR

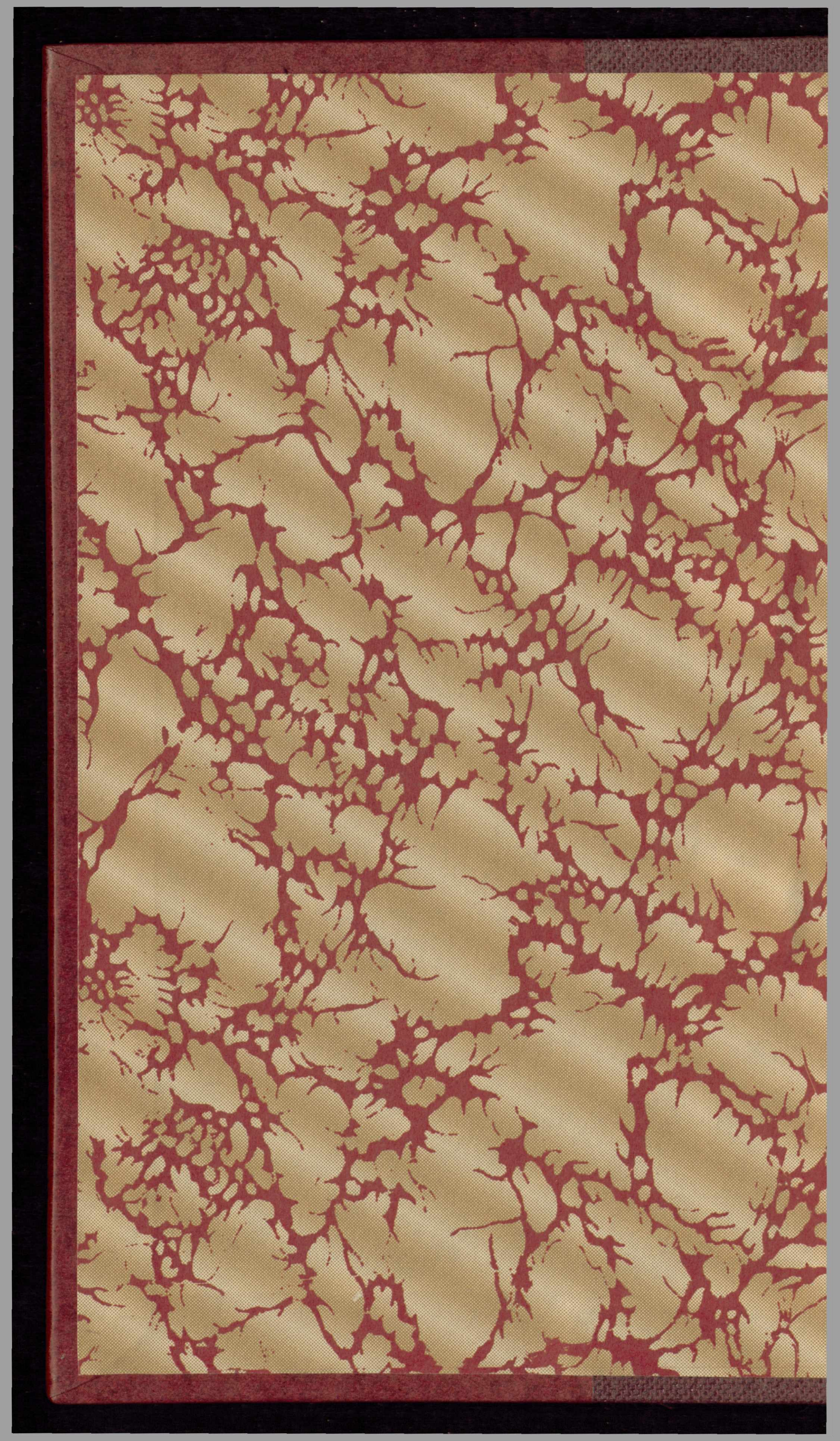
—

MYSTIQUE

CHRÉTIENNE









SÉDIR

MYSTIQUE CHRÉTIENNE

Bibliothèque des " Amitiés Spirituelles " (N° 32)
2, rue du Point-du-Jour, Bihorel-lez-Rouen (S.-I.)



SÉDIR

MYSTIQUE CHRÉTIENNE

Bibliothèque des " Amitiés Spirituelles " (N° 32)
2, rue du Point-du-Jour, Bihorel-lez-Rouen (S.-I.)





Ouvrages du même Auteur

La Vraie Religion
Les Sept Jardins Mystiques
Les Directions Spirituelles
Le Vrai Chemin vers le Vrai Dieu
Le Cantique des Cantiques
Initiations
La Guerre de 1914 au point de vue Mystique
Les Forces Mystiques et la Conduite de la Vie
Le Devoir Spiritualiste
L'Enfance du Christ
Le Sermon sur la Montagne
Les Guérisons du Christ
Le Royaume de Dieu
Le Couronnement de l'Œuvre
Quelques Amis de Dieu
L'Energie Ascétique
L'Evangile et le Problème du Savoir
Méditations pour chaque Semaine
L'Education de la Volonté
Le Berger de Brie, Chien de France
Le Sacrifice

L'INCARNATION DES AMES

L'INCARNATION DES AMES

La Naissance et la Mort sont deux phénomènes réversibles et les deux aspects d'un même acte du drame cosmique de l'âme humaine, envoyée par le Père en voyage d'instruction parmi les mondes ; écoles obscures ou éblouissantes de la Sagesse éternelle.

Un voyageur s'embarque au Havre pour l'Amérique, au même moment où un autre quitte New-York pour venir en Europe ; l'un disparaît de la France pour apparaître en Amérique, l'autre disparaît de l'Amérique pour apparaître sur les rivages français. Ainsi une naissance sur la terre fait suite à une mort dans quelque planète indiscernable, et une mort sur cette terre inaugure une naissance à une forme de vie plus parfaite.

Les religions occidentales ne nous renseignent que fort peu sur les existences extra-terrestres ; si l'on est vraiment un chrétien, on approuvera ce mutisme, car le chrétien qui demande à comprendre avant de croire est-il un chrétien ? Jésus nous a confirmé la tendresse et la miséricorde du Père ; qu'avons-nous donc besoin de savoir, si nous nous fions entièrement à Lui ? Et si notre confiance exige des explications, ce n'est plus une confiance, et nous ne sommes plus des chrétiens. Jésus nous demande cette confiance ; Il est venu pour nous faire passer du monde des effets au royaume de la cause première, pour nous faire franchir l'abîme réel qui sépare le fini de l'infini, le temps de l'éternité ; nous devons pour cela sortir de nos propres limites, comprendre combien le savoir est précaire et nos pouvoirs impuissants. Seule, la foi accomplit en nous cette transmutation miraculeuse ; seul, le vrai chrétien, lorsqu'il ne comprend plus, adore et, lorsqu'il ne peut plus agir, demande à son Père céleste.

Si donc je voulais observer avec rigueur la conduite évangélique, je ne vous parlerais pas de ces choses inconnues qu'il vous faudra accepter en prêtant confiance à mes dires. Mais, à notre époque, et pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de scruter en public, les êtres sont tels que, pour se décider d'agir, ils ont besoin de comprendre ou, plus exactement, ils ont besoin de l'illusion de comprendre ; c'est ainsi qu'une maman, pour que son petit enfant soit sage et fasse ses devoirs, répond à ses questions du mieux qu'elle peut et avec toute la prudence que lui inspire son amour.

Le Ciel donc a bien voulu soulever un coin du voile de l'Au-Delà pour Ses serviteurs ; c'est ce qu'ils ont aperçu que je vous transmets, espérant par là vous faire découvrir quelques aspects inconnus de la sagesse et de la bonté divines, et provoquer dans vos cœurs cette reconnaissance admirative seule capable de vous attacher à Lui et de vous faire Le servir par la prière et par la charité, ces deux formes de l'Amour.

*
* *

Le nombre des âmes humaines est limité, car la création est limitée. Les voix diverses des plus vieilles traditions affirment ceci, et c'est un fait exact. Chaque naissance demande une mort, ou plutôt deux morts : l'une sur quelque planète, l'autre sur cette terre, par la même raison que chaque mort se résout en une double naissance : une terrestre et une extra-terrestre. Ainsi, toute souffrance n'est que le moyen d'une joie, belle en proportion ; tout déchirement prépare l'éclat d'une fleur et la suavité d'un fruit précieux.

Un pays, un continent, une planète peuvent bien voir leurs populations varier dans de larges limites ; mais la population totale de l'Univers, quoique croissante, ne dépassera jamais le chiffre fixé par le Père en vue du dernier Jugement. Nos exils auront une fin, croyez-le, fin d'autant plus triomphante qu'ils auront été plus précaires. La route est longue, certes, qui nous mène à la vraie Ville éternelle ; mais la Ville est là, immuable, magnifique mille fois davantage que nos

rêves les plus splendides. Avec quels transports n'en apercevrons-nous pas les remparts resplendissants !

En vérité, j'entends au point de vue absolu, il n'y a que deux sortes d'hommes : les enfants de la Nature et les enfants de Dieu.

Les premiers sont tellement nombreux que, pour ainsi dire, ils composent les humanités universelles presque tout entières. Ce sont les écoliers, les pèlerins, les évoluants, la foule entre des barrières, les sujets passifs du Destin. Ils subissent, ils réparent, ils s'instruisent, ils prennent des forces. Ils n'agissent pas, au sens réel du mot ; ils ne peuvent pas, ni ne savent pas encore agir ; leurs œuvres sont d'argile ; leurs paroles, des balbutiements ; leurs volontés, des caprices. Même les œuvres des génies, les paroles des conducteurs de peuples, les vouloirs des héros, tout cela, ce sont des ébauches, car nous les regardons, n'est-ce pas ? du point de vue de Dieu. Les hommes avancent, certes, mais si lentement qu'il faut attendre des siècles pour mesurer leurs progrès. Un jour cependant, ils découvriront les frontières du monde ; leurs regards éblouis se rempliront des paysages éternels déployés tout près d'eux sur l'autre bord de l'abîme du Néant ; un jour, le Verbe, avec Ses anges et Ses amis, paraîtra au détour du chemin et, par la vertu d'un baptême définitif, dans le silence total des créatures attentives, ces esclaves deviendront soudain des hommes libres ; ces écoliers, des maîtres ; ces piétons harassés, des athlètes calmes et forts. On les vêtira de robes brillantes, on les saluera au titre d'Enfants de Dieu.

Mais, pour maintenant, ces Enfants de Dieu sont rares : quelquefois, un par race ; plus ordinairement, un seul par siècle, pour la terre entière.

Le premier en date qui, dans la littérature initiatique, parle de ces mystères, c'est Jean le Vierge, car personne ne les avait pu soupçonner avant la révélation corporelle du Verbe ; nul depuis, d'ailleurs, n'a non plus osé ou pu en dire un mot.

Voici ce qu'enseigne le Fils du Tonnerre : « Ceux qui ont cru deviennent, par une grâce du Verbe, enfants de Dieu ; ceux-là ne naissent ni des sangs, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais par la volonté de Dieu. »

Il ne faut pas entendre qu'on parle ici des âmes. Les âmes sont la Lumière même ; elles ne deviennent pas, elles demeurent ; elles ne tombent pas, elles restent spectatrices et témoins ; seul, leur éclat peut varier. Jean parle du moi, de l'esprit individuel. Le moi évolue, monte, descend, grandit, rapetisse, se salit, se purifie ; il appartient au Naturel et l'âme au Surnaturel. L'individualité est le produit de deux facteurs, l'enfant de deux parents ; tout naît par un mariage. Les parents, les véritables constructeurs de l'esprit, l'évangéliste les désigne comme pouvant être ou les génies de deux familles, ou un dieu avec une déesse de la matière, ou deux volontés exceptionnelles. Le premier cas est le cas général. Le second ne se présente que si, par exemple, telle forme de la matière va être assouplie à un ouvrage nouveau, parce que l'inventeur ne réussira que s'il possède une suprématie spirituelle sur les forces matérielles destinées à ce nouvel usage. Le troisième cas est tout à fait rare : il a lieu quand un dévastateur doit venir sur terre en fléau de la Justice, ou lorsqu'un séducteur spirituel y descend, comme réponse aux égarements d'une race.

Telle est la génération des esprits humains ; on y retrouve la loi universelle qui exige, pour chaque progrès d'un inférieur, le sacrifice de deux supérieurs. L'individualité a besoin, pour se construire, du double concours d'un génie qui s'exile et d'une âme qui s'enchaîne. L'enfant ne peut naître que si sa mère a accepté de souffrir et si son moi veut bien se laisser conduire en prison.

Dans l'intervalle de deux incarnations terrestres, ce qui, en nous, n'appartient pas à la terre passe le fleuve frontière du pays des ombres, et prend un repos durant lequel les poussières et les déchets se déposent peu à peu. Toutes les parties de notre être bénéficient de ce calme, car en toutes, dans les plus matérielles même, scintillent des étincelles du Centre, des souffles de l'Esprit les traversent, des rayons de l'âme divine les illuminent. Une alchimie délicate et mystérieuse règle cette opération. L'ossature psychique de l'individualité demeure en l'état où les travaux de l'existence qui vient de finir l'ont amenée ; tandis que les préjugés, les inutilités, les

erreurs s'évaporent lentement au feu d'un soleil secret ; car l'âme, parce qu'engendrée du Vrai, n'accepte et ne s'assimile que le Vrai.

Avant de renaître, le moi retrouve donc ses organes de connaissance et d'action tels qu'il les a rendus à la Nature lors de son dernier départ. Mais l'huile a été décantée, la lampe éclaire mieux, l'idéal apparaît plus net ; l'élan inné de la vie améliore naturellement les canaux par où il descend à la rencontre de nos aspirations.

Ici entre en jeu la loi des renaissances. Faut-il accepter cette théorie ? Les preuves philosophiques ou expérimentales, aussi bien que celles données comme inattaquables par les occultistes, sont impossibles à admettre rationnellement. Il s'agit là d'une de ces nombreuses vérités dont l'intuition seule peut nous convaincre. C'est une vérité consolante pour la foule des demi-spiritualistes qui ne croient pas d'une foi plénière et sereine à la bonté de Dieu, ni à Sa justice. C'est une vérité inutile pour le disciple dans le cœur duquel palpite le sens du divin. Les hommes, pour la plupart, pensent comme si les perfections divines étaient renfermées, bien à part, dans un coffret verrouillé, ne concevant pas qu'elles sont vivantes, réelles, mêlées au monde, ouvrières actives, forces positives. Le disciple comprend ces choses d'une façon plus pratique. La réincarnation lui paraît possible et logique, puisque tout est possible, et qu'il suffit que Dieu veuille pour que tout soit ; mais il ne se préoccupe de rien que de son devoir immédiat. Son cœur habite le royaume du Permanent. Peu lui importe de prendre aujourd'hui le costume de l'ouvrier, demain celui de l'artiste, après-demain celui du prince ; n'est-il pas partout avec son Seigneur, avec son Bien-Aimé ?

Au reste, on ne découvre dans l'Evangile que des allusions à la pluralité des existences. Toute l'antiquité y croyait, tout l'Orient y croit encore aujourd'hui. Cette idée donne de l'espoir ; elle peut aussi rendre indolent. A l'inverse, la théorie catholique peut jeter le désespoir dans une conscience craintive, mais aussi elle fomente l'énergie des cœurs ardents.

Quoi dire d'exact sur la réincarnation ? Les vieux

sages de l'Inde et de la Judée nous ont transmis quelques-unes de leurs recherches. Mais ne savons-nous pas d'avance qu'elles sont approximatives et conditionnelles, au même titre qu'une expérience de laboratoire ? Ne savons-nous pas que la venue du Verbe a bouleversé le Cosmos, détrônant les grands dieux, élevant les cohortes de l'abîme, peuplant les déserts, ruinant les populeuses cités de l'Invisible, mettant à gauche ce qui était à droite, et réciproquement ?

Dès lors, sur quelles bases refaire les calculs des initiés ? Comment guider nos voyants ? Sur quelles cartes de l'Au-Delà se conduire ? Où élever l'observatoire pour l'immensité de la Création ? Ne faudrait-il pas, au préalable, sortir de l'espace et s'abstraire du temps ? Ne faudrait-il pas être, non seulement un délivré, mais encore un homme libre ?

La réincarnation n'est pas un phénomène simple. Une personnalité ne revient pas en bloc, telle quelle ; elle subit des réductions et reçoit des additions. Que sont ces changements, d'où viennent-ils, dans quel but ? On ne peut pas le savoir. Les adeptes même admis aux conseils des dieux ne savent que ce que ces dieux savent, ou ce qu'ils veulent bien leur dire. L'homme ressemble à une grande ville où des voyageurs entrent sans cesse, tandis que d'autres en sortent. Qui tiendra le registre de ces fluctuations ? Dans certaines races, le moi garde constamment son destin ; dans d'autres, plusieurs « mois » se relaient dans un ou plusieurs organismes ; ailleurs, il y a des collaborations ; ailleurs encore, l'esprit ne s'incarne pas, mais obombre le corps ; et combien d'autres procédés ingénieux la Nature met en œuvre ! Nous ne pouvons même pas les cataloguer.

Il est plus digne de faire l'aveu de notre ignorance en nous jetant aux bras miséricordieux de l'Ami. Ce serait Sa joie de nous promener dans les palais du Mystère, de merveille en merveille, et de secrets en secrets. Mais nous ne saurions pas nous bien tenir, parmi les êtres resplendissants, les génies ailés, les gardiens taciturnes et magnifiques qui peuplent les salles de la Maison éternelle. Regardons-nous ; sachant à l'avance que dans une rue où un devoir nous appelle nous ren-

contrerons un créancier, combien d'entre nous ne remettront pas le devoir pour éviter l'ennui prévu ?

Or, si nous connaissions nos existences antérieures, il serait facile de déduire à coup sûr les épreuves réparatrices qui nous attendent aujourd'hui ; et personne, il faut bien l'avouer, ne serait assez courageux pour ne pas chercher à les fuir ; de là s'ensuivraient, pour notre plus grand dommage, des retards considérables dans notre avancement spirituel.

Ce même exemple explique la raison profonde de toutes nos ignorances. D'ailleurs, Jésus ne nous demande pas de devenir savants, mais bons.

* * *

Toutefois, si l'esprit en instance d'incarnation est âgé, s'il porte un bagage d'expérience et de sagesse, si son inscription sur le Livre de Vie s'annonce comme prochaine, il reçoit la faveur singulière de l'épreuve suivante. Deux anges viennent et lui montrent le tableau exact de la vie qui l'attend, avec tous ses mécomptes, ses douleurs et ses obscurités. Si l'esprit accepte, une force lui est donnée qui lui rendra les épreuves moins pénibles. Si l'esprit prend peur et refuse l'incarnation, il se met en retard et contracte une forte dette. En effet, tout ce qu'il aurait eu à combattre dans son existence manquée grandit, prend des forces, devient plus nocif. De sorte que, un peu plus tard, quand, bon gré mal gré, il s'incarnera et se trouvera en face de ses ennemis, la lutte sera beaucoup plus sévère, les secours moins prompts et, dans l'ensemble de son existence, en désharmonie avec le milieu, puisque tout ce que la Nature avait préparé auparavant n'a pu servir, par suite du refus, et se trouve emporté par le mouvement général des êtres. Sans compter que le refus de ces esprits devient quelquefois la cause d'accidents mortels à la naissance ou même avant la naissance.

Le cerveau ne se souvient jamais de cette épreuve ; elle se passe en dedans, au-dessus de la conscience. Je vous en parle, non pas pour le plaisir de vous apprendre un mystère, mais parce qu'il est utile que certains d'entre vous sachent

cela. Plus tard, quand votre mémoire actuelle vous aura été reprise, quand rien de ce qui forme votre apparence aujourd'hui ne sera plus, votre esprit, qui m'entend à l'instant mieux que vos oreilles physiques, se souviendra ; et cette lointaine réminiscence suffira peut-être à lui donner la force d'accepter le calice à la première présentation.

Permettez-moi d'insister sur le caractère exceptionnel de cette épreuve pré-natale ; elle n'est offerte qu'aux âmes d'élite. Dans la presque totalité des cas, l'heure et le lieu de la venue d'une âme sur la terre sont fixés d'avance. Que l'enfant naisse dans une mansarde, dans un palais ou sur la grand' route, trois, quatre, dix ans même auparavant, d'invisibles génies — ces êtres mixtes dont parlent toutes les traditions, dont saint Thomas d'Aquin lui-même nous révèle l'existence — sont au travail pour amener les parents là où il faut. Ils croient avoir été libres de leur mariage, du choix de leur domicile ; ils ne l'ont été que dans la mesure où la Lumière habite en chacun d'eux. Car les Ténèbres, c'est-à-dire la matérialité des instincts, des préoccupations, l'égoïsme des actes sont des chaînes réelles ; la liberté des ambitieux, des cupides, des arrivistes n'est qu'une illusion.

Ainsi le père et la mère ont les enfants qu'ils ont mérité d'avoir selon la justice immanente qui règle l'univers ; et les enfants, de même, naissent dans la famille où ils ont mérité de naître. Et cette logique du Destin offre aux uns comme aux autres le maximum d'occasions pour progresser vers la Lumière.

L'atavisme, influence ancestrale, l'hérédité, influence des progéniteurs immédiats, ne sont pas des causes, mais des effets. Un enfant ne devient pas un artiste, un ouvrier, parce qu'il naquit dans telle classe sociale ; mais, au contraire, il vint dans un milieu ouvrier ou artiste, parce que, là, il devait trouver les moyens de telles ou telles expériences. Un enfant ne devient pas tuberculeux parce que ses parents le sont ; mais il naît de parents tuberculeux parce que son destin, c'est-à-dire le résultat spirituel des activités pré-terrestres de son moi, le pousse à expérimenter la tuberculose.

Symétriquement, si je puis dire, l'enfant n'est donc

pas plus libre que ses parents. Bien entendu, je ne mentionne ici qu'une loi générale qui comporte des exceptions. Voici lesquelles.

Le Bon Dieu, vous le savez, en nous envoyant dans le monde, a déposé en nous une petite graine précieuse, qui contient toutes les puissances, toutes les facultés qui feront de nous, plus tard, lorsque nous serons parfaits, des êtres plus splendides que les plus grands dieux. Mais, dans l'état de toute première enfance spirituelle où nous sommes encore presque tous, nous craignons l'effort et la fatigue. Nous ressemblons à la plupart des bambins qui détestent l'école, mais qui, plus tard, devenus des hommes, seront heureux d'avoir été obligés de suivre les classes.

Si donc, quand un esprit humain ordinaire doit venir naître ici-bas, il apercevait les peines et les travaux qui l'attendent, il refuserait certainement et, par sa pusillanimité, perdrait ainsi d'excellentes occasions d'avancer. Aussi ne lui dit-on rien ; il arrive aux portes de la terre, insoucieusement, comme un promeneur séduit par le paysage, et il reçoit un corps de chair sans l'avoir demandé.

Toutefois, bien que les âmes viennent sur terre par ordre impératif, elles ont besoin tout de même qu'on s'y prépare à les accueillir.

C'est un devoir de se créer une famille ; c'est un devoir que d'adopter des orphelins quand il ne nous est pas accordé d'avoir des enfants. On doit se faire collaborateur de la vie générale, rendre à la Nature au moins l'équivalent des forces vitales qu'elle nous a confiées. Le philanthrope, il est vrai, demande que des parents pauvres ou malades ne jettent pas dans l'existence de petits êtres voués à la douleur. Mais le chrétien, tout en souhaitant que de tels parents ne procréent pas au hasard d'une ivresse ou d'un caprice, tout en désirant que les époux, à quelque condition sociale qu'ils appartiennent, mettent plus de gravité et plus de souci à remplir leur devoir racial, le chrétien sait la vertu rédemptrice de la douleur physique ; il sait que les petites victimes de l'atavisme et de l'hérédité se rachètent en souffrant ; il les plaint, il les aide, il

les soulage ; mais il ne conseille jamais de les empêcher de venir se purifier.

Personne n'a jamais que les enfants qu'il doit avoir. Mais aussi personne ne pense à Dieu, ou presque personne ; et personne ne pense à la prière. Je suis certain cependant que si un père ou une mère, physiquement tarés et craignant de transmettre leurs tares, se tournaient vers Dieu, Lui exposaient leur angoisse et leur humble souci de Lui obéir, la Nature pourrait bien leur envoyer un enfant taré comme eux, conformément à sa loi, mais Dieu effacera la tare, sinon tout à fait, au moins dans une large mesure.

Les enfants qui nous viennent sont ceux que le juste et intègre Destin nous envoie ; mais, si nous le Lui demandions, le Seigneur nous enverrait des enfants immérités ; nous aurions une tâche plus belle et plus bénéfique ; car la vie extérieure répond toujours à notre vie intérieure. Que deux époux adoptent un orphelin parce que sa figure leur est sympathique, ce sera parce que cet enfant leur est proche selon la Nature. Qu'ils le prennent par devoir, pour obéir au Ciel, malgré qu'il leur soit antipathique, cet enfant leur aura été envoyé spécialement et surnaturellement.

Refuser les charges de la paternité est une faiblesse lourde de conséquences, sinon un crime. Il est d'une importance capitale pour les esprits des hommes qu'ils puissent rentrer sur la terre. S'ils se voient refusés par leurs parents normaux, ils sont obligés d'en chercher d'autres. Vous imaginez-vous leur angoisse, bien pire que celle du chemineau en quête d'un abri, et qui peut durer des années ? En sus, les parents que ces esprits trouvent enfin ne leur seront jamais comme les premiers d'une convenance parfaite, ni le pays, ni la religion, ni le milieu. De tout cela il est juste que les coupables portent la peine ; et, plus tard, quand ces parents légitimes, mais fautifs, seront partis et prêts à revenir, les portes de la terre leur resteront fermées bien longtemps peut-être. Or, les esprits humains ont soif de la vie terrestre, parce qu'ils savent combien elle leur est utile ; ils y voient des lumières que nous, incarnés, n'y apercevons plus ; une telle attente est un supplice, une

forme de ces terribles ténèbres extérieures dont l'Evangile nous donne plusieurs fois le tremblement.

*
* *

Si les mystères ne nous étaient pas trop lourds, nous dirions ce qui se passe sur la terre, dans l'au delà et dans l'en deçà quarante ans, vingt-sept ans, sept ans, et trois jours avant la naissance. Une naissance est à la fois un très léger déclic des engrenages occultes et la plus vaste épopée. La dernière des âmes qui s'abat sur le sein pitoyable de la mère la moins digne est tout de même accompagnée d'une longue théorie d'ancêtres, de génies et d'anges. Son voyage se déroule parmi des musiques et des parfums ; les tribus infra-humaines accourent, ou pour la saluer ou pour l'assaillir ; et leur aspect étrange n'est pas sans la jeter dans de brusques terreurs. Mais, en même temps, la marche de son cortège refoule les atmosphères secondes, et elle laisse derrière soi des gémissements et des larmes, tandis que les génies terrestres viennent à sa rencontre avec des palmes et des chants. Oui, la descente d'une âme est un des plus magnifiques spectacles dont puisse s'émerveiller le regard d'un voyant ; mais, aperçue d'un observatoire plus central, plus proche des cimes spirituelles, ce n'est que la chute rapide d'une étoile filante sur l'immobile obscurité de la nuit caniculaire. Ainsi, même avant d'atterrir, l'homme est à la fois immense et tout petit.

*
* *

Les premiers informés de la date et du lieu d'une naissance sont les constructeurs du corps. Ils commencent parfois dix ans à l'avance de canaliser vers la chambre natale les fluides qui modèleront le double. Celui-ci attire ensuite les particules semi-pondérables que la conception rendra matérielles : de même qu'un imperceptible fragment, déposé dans une solution sursaturée, en précipite la masse tout entière.

Le moi est prévenu quatre ou six années auparavant de la date et du lieu de sa nouvelle incarnation ; aussitôt il commence à prendre contact avec l'organisme fluidique en voie d'achèvement.

L'âme, qui habite un autre espace, ne joint le corps qu'au premier respir de l'enfant ; elle le touche au cœur ; lorsque le bébé ouvre les yeux, c'est le premier souffle sur le cerveau par lequel l'âme y attache la pensée. L'union de l'âme avec le corps n'est jamais finie avant sept ans ; elle est presque toujours complète à neuf ans.

L'instant de la naissance peut être très douloureux pour l'esprit, de même que la mort lui procure souvent une joie ineffable. Les paradis et les purgatoires alternent régulièrement dans la vie du moi. Qu'on se repose aujourd'hui, il faudra travailler demain. Qu'on soit heureux de l'autre côté, on souffrira en revenant. Qu'on ait subi dans les ténèbres des épreuves expiatoires, la vie terrestre sera calme.

A connaître ces lois, on voudrait faire quelque chose pour les esprits qui reviennent, les aider, les conforter, les secourir ; on se les imagine frêles et attendrissants, comme les petits corps délicats où ils palpitent. On voudrait manier les armes des psychurges ; on aimerait que nos regards percent les voiles. Mais tranquillisons-nous : aucune psychurgie n'égale l'amour maternel ; la force de l'amour maternel, c'est qu'il est vivant ; il faudrait que l'amour fraternel vive aussi fort. Aucune science ésotérique ne vaut la prière. Pardonnez-moi de me répéter sans cesse, mais vous ne savez pas encore, personne ne sait la valeur de la prière.

La prière est une rosée ; elle mundifie, elle purifie, elle nourrit, elle panse, elle illumine, elle transfigure. Priez donc sans cesse. Priez si vous n'avez pas d'enfants ; priez s'il vous en vient ; priez quand ils s'annoncent ; priez quand ils paraissent ; priez avec eux quand ils exhalent leurs premières plaintes ; prenez leur premier regard, leur premier sourire, leur première parole et les offrez à leur Père véritable. L'enfant est le grand maître de la prière.

*
* *

Notamment, les parents chrétiens devraient s'adresser à Dieu bien plus souvent qu'ils ne le font pour tout ce qui concerne leurs enfants futurs. Presque toujours c'est le caprice, le hasard d'une circonstance banale, qui les fait aller à ce marché féerique où l'on achète les choux et les roses qui abritent les petits bébés. Car si le père ni la mère ne peuvent rien sur l'âme de leur futur enfant, ils peuvent beaucoup sur sa vie physique, sur sa sensibilité, sur ses qualités mentales ou psychiques. Leur prière peut faciliter toute l'existence du petit être dont l'esprit flotte autour d'eux ; elle peut faire descendre en lui un germe lumineux que son destin ne comportait pas, ils peuvent l'orienter vers le monde ou vers Dieu. Au surplus, aucun acte de la vie, entre époux chrétiens, ne devrait être accompli sans la prière, sans la demande, sans le remerciement. Vous vous rappelez que, selon Sa promesse, le Verbe Lui-même vient, lorsque deux êtres se réunissent en Son nom ; or, le couple qui, par excellence, doit vivre au nom du Christ, n'est-il pas le couple conjugal ?

Durant la lente construction du corps de l'enfant, durant la longue élaboration dynamique qui la précède et la suit, que d'incidents possibles ! La porte par laquelle les âmes atterrissent ici-bas est surveillée, guettée, convoitée par des êtres peu scrupuleux ; aussi ces mois d'attente devraient-ils s'écouler dans le calme, dans la parfaite entente, dans la société des chefs-d'œuvre de tout ordre et sous le regard de la Vierge. Je vous parlerai quelque jour de l'épouse du charpentier, de la mère du Christ, et tenterai de vous expliquer sa puissance sur ce monde et sa sollicitude envers nous ; aujourd'hui il suffira de dire que toutes les femmes devraient prendre modèle sur elle ; filles, épouses, mères, veuves, toutes trouveront en Marie l'exemple pratique et l'idéal.

Si la santé corporelle de la mère se reporte sur celle de son enfant, sa santé morale et psychique influence encore bien davantage la personnalité en germe du petit être. Durant ces longs mois, descendent, se mêlent, s'entrecroisent, s'orga-

nisent autour de la future mère une foule de forces indiscernables et d'agents invisibles ; il faudrait donc avant tout que tout ce travail s'effectue dans le calme, dans la sérénité ; que les préoccupations anxieuses, les soucis, les hostilités n'aient pas de prise sur la mère ; qu'elle prie sans cesse, que de tout son être elle aspire la Beauté, la Bonté suprêmes, qu'elle en fasse descendre les effluves et les reflets jusque dans les profondeurs de sa vie corporelle.

Le moment de la naissance est grave ; de nombreux auxiliaires collaborent à ce passage pénible de l'esprit arraché aux affections anciennes qui jusqu'alors l'ont entouré, conduit sur un monde inconnu et dont seules, les effluves de l'amour maternel et les clartés jaillies de la prière peuvent rassurer les inquiétudes et raffermir le courage. La religion est donc la bienvenue au berceau du nouveau-né ; l'ondoiement et le baptême réconfortent son esprit dépaysé, et les parents qui, par rationalisme, par respect mal compris de son indépendance future, le privent de ces secours ne se doutent pas qu'ils lui infligent des souffrances superflues.

En effet, tout corps humain contient un esprit immortel, siège du moi, de la personnalité, de ses deux consciences psychologique et morale, et une âme éternelle qui est le germe encore imperceptible de sa filiation divine et de son salut.

Le corps du nourrisson doit être soigné avec prudence ; la coutume du maillot lui est souvent nuisible ; cette tendre chair, en effet, toute neuve, ressent en entier les réactions des forces mystérieuses dont il procède. Ce bébé est un voyant ; il perçoit des choses auxquelles, plus tard, bien acclimaté à la matière terrestre, il deviendra insensible. Des langes qui l'immobilisent augmentent ses effrois. La mère devrait donc se contenter de le tenir dans un berceau d'où il ne puisse tomber ; elle devrait aussi ne pas le laisser la nuit sans lumière ; celle d'une veilleuse suffit, et orienter son petit lit la tête à l'est ou au nord.

*
* *

Dans cette minute les trois esprits de ces trois êtres sont un et s'engagent ensemble sur la même route ; des anges

écrivent la promesse du parrain et de la marraine, lesquels deviennent responsables de la renonciation à Satan ; ils s'obligent à une surveillance morale, à des soins spirituels et même à des soins matériels si les parents viennent à manquer. Beaucoup, dont l'existence devient difficultueuse à cause d'un enfant, ou parce que leur jeunesse a été sans surveillance, sont des parrains et des marraines qui n'ont pas tenu leur parole autrefois.

Voici, en résumé, le très instructif développement du rit baptismal.

Le cortège se présente au temple. — Qui frappe à la porte de l'Eglise de Dieu ? demande l'acolyte. — Des fidèles, répond-on. Avez-vous jamais réfléchi à la noblesse de ce titre : les fidèles ? Ceux qui ont donné leur confiance, leur foi, leur tout. Que possède, en effet, l'homme de plus haut que sa foi, cette vertu par laquelle il s'attache immuablement à son idéal, ne faisant plus avec cette entité céleste qu'un seul esprit ? Cette vertu qui lui donne tous les courages, qui l'élève au-dessus de tous les doutes, qui lui fait vaincre toutes les impossibilités, qui, enfin, le rendant aveugle aux imperfections inévitables des représentants humains de Dieu, l'enlève d'un élan triomphal par delà les nuages, jusqu'à ce Ciel où il se pose dans l'ineffable allégresse de l'Amour. Il est excellent que l'homme soit fidèle ; s'il ne peut pas encore l'être aux objets surnaturels, qu'il s'attache aux entités paradisiaques du Beau et du Vrai. S'il ne peut encore s'élever si haut, qu'il soit fidèle à une entité terrestre, à sa patrie, à son épouse, à sa parole ; qu'il soit fidèle à quelque chose. C'est le grand moyen que le Père indique à sa conscience de croître en force et en noblesse.

— Que demandez-vous ? continue l'acolyte. — La vie éternelle, répondent les assistants. Quelle immense audace ! De pauvres êtres perdus de vices ou, plus souvent, accablés sous ces lâches faiblesses plus tristes que des crimes ; des ignorants, des impuissants, des vaniteux réclament pour une petite créature, sans doute capable des mêmes laideurs, tout ce qu'ils espèrent de plus grand, de plus beau, de plus splendide : la vie éternelle, tout le savoir, tout le pouvoir, tout le créé, tout l'incréé. Comme le sens du divin demeure malgré tout vivace

au fond de notre cœur ! Et comme nous gardons obstinément une certitude entière de la miséricorde divine !

A cette demande hardie le prêtre donne une réponse aussi grande et aussi vigoureuse : « Allez, dit-il, allez vers le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute votre mentalité ! » D'abord le cœur : le centre, la Lumière, le principe volitif, l'organe du Verbe éternel. Ensuite, l'animisme, la vitalité triple de l'individu. Et, seulement en troisième lieu, la pensée. Psychologie profonde et vraie, toute conforme à la parole évangélique qui commande la subordination de l'intellect à l'amour et à l'action. L'amour et l'action, comme deux époux parfaits, se nourrissent et se vivifient l'un l'autre, et de leurs soins mutuels la pensée doit être le miroir limpide.

Avant de conférer une force, la liturgie fait toujours maison nette. Avant de baptiser, le prêtre chasse l'esprit immonde qui, d'après la doctrine du péché originel, habite le corps de l'enfant ; il emploie pour cela le souffle, le signe de la croix sur le front et sur le cœur, l'imposition des mains et la prière. Puis il dépose le germe de la sagesse dans ce cœur, en même temps que quelques grains de sel exorcisé et consacré, sur la langue. Et les formules qu'il récite demandent à Dieu la joie et la paix pour Son futur serviteur. Ensuite les assistants sont admis à entrer dans la communion des fidèles, et à réciter le *Credo* par des prières, des signes de croix et un exorcisme spécial. Cet acte de foi proféré est transmis à l'esprit de l'enfant par l'acte du prêtre lui ouvrant les oreilles, qui sont l'organe par lequel la Vérité entrera dans son intelligence. Et le parrain prononce aussitôt la triple renonciation à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ; et l'enfant reçoit la force nécessaire pour tenir cette promesse par l'onction cruciale de l'huile sainte sur la poitrine et sur les épaules.

Voici les apprêts terminés. La personnalité du néophyte est alors sortie de l'empire du Prince de ce monde, purifiée, prête à entrer dans le Royaume du Christ. Alors le prêtre change de lieu spirituel ; il le marque en remplaçant l'étole violette (pénitence, amertume) par l'étole blanche (joie céleste). Le parrain affirme de nouveau sa foi en Dieu, en Jésus-Christ, en l'Eglise ; et le ministre prononce alors la formule sacramen-

telle. Il ouvre ainsi à l'enfant la porte de la cité mystique terrestre, de l'Eglise, représentante et déléguée de la Cité mystique divine. L'aspersion d'eau et l'onction d'huile sont faites sur la tête, parce que au sommet du cerveau se localisent les puissances par lesquelles s'établit la communication avec le plan divin.

C'est à ce moment que le ou les prénoms sont donnés, au moyen desquels les anges reconnaîtront l'enfant. Nous avons déjà expliqué, autant qu'il est possible, la force du nom ; inutile d'y revenir.

L'enfant devrait être alors revêtu d'une robe blanche, symbole du vêtement blanc des élus qui représente le corps glorieux des êtres réintégrés. Et le parrain devrait, en outre, tenir un cierge allumé pour sortir de l'Eglise ; on comprend que ceci préfigure l'entrée de l'élu dans la Jérusalem céleste.

Si alors le prêtre est saint, si le parrain est homme de parole, toutes les chances sont à l'enfant pour qu'il soit un chrétien.

Le baptême des adultes ne se distingue que par un nombre plus grand d'exorcismes et de psaumes.

Je ne décrirai pas à nouveau la bénédiction de l'accouchée ni celle des relevailles. Ces observances, communes d'ailleurs à toutes les religions, s'expliquent par ce fait que la terre, comme une cité, comme notre corps, comme tout organisme vivant, repousse ses déchets à la périphérie. Les faubourgs de notre planète ne sont pas sains, la voirie en est négligée. Les esprits des enfants qui arrivent, de même que les esprits des mères qui viennent à leur rencontre, s'y salissent. C'est pourquoi les maris devraient sauvegarder spirituellement leurs femmes avec des soins beaucoup plus attentifs qu'ils n'ont coutume de le faire.

Voici à peu près tout l'essentiel de cet important sujet. Retenez-en que la naissance est bien autre chose qu'un phénomène physiologique. Cet aspect-là, l'aspect social, l'aspect ethnique ne prennent leur juste valeur que lorsque l'aspect spirituel en a été aperçu. Ici encore, le fait terrestre est le dernier maillon d'une chaîne dont les premiers anneaux sont rivés à la Pierre angulaire, au Verbe. Pour que la chaîne tout entière

soit solide, pour que les enfants nous viennent qui soient réellement nos enfants, pour que leur arrivée soit heureuse, pour que nous sachions être des parents dignes de ce grave ministère, efforçons-nous au bien-agir, efforçons-nous au bien-prier.

*
* *

Chaque fois qu'un être prend pied sur une terre nouvelle, Dieu espère qu'il y travaillera assez pour en sortir libre. C'est pour cette raison mystérieuse que les cérémonies du baptême font allusion constante à cet état de pureté, de perfection. Inversement, au départ, l'espoir du Ciel se reporte à l'école suivante et tout est disposé pour la purification, le lavage.

Les cérémonies religieuses sont toutes fondées sur le principe de la correspondance exacte et réciproque du monde sensible avec le monde invisible. De même que chaque religion s'étend sur un domaine géographique, ethnique, social, assez exactement délimité, elle possède une fraction de l'invisible, propre à chacune, et ne ressemblant pas à la partie possédée par les autres religions. Ces nationalités spirituelles sont entre parenthèses le grand obstacle à l'unification des formes religieuses, comme les patries invisibles sont le grand obstacle à l'internationalisme effectif. Dès lors, tout ce qui se passe dans l'Eglise invisible se répercute dans l'Eglise visible ; et tout ce que le prêtre, c'est-à-dire le ministre que sa consécration a rendu capable d'agir sur les deux mondes à la fois, tout ce que le prêtre accomplit matériellement se transporte au spirituel.

Ainsi, les anges chargés de ce soin amènent des âmes à l'incarnation et, ici-bas, ceux qui les reçoivent font le nécessaire pour qu'elles communiquent avec l'Eglise spirituelle : c'est le premier acte de la communion des saints dont nous parle le catéchisme. La communion des vivants et des morts s'inaugure par le sacrement de l'Extrême-Onction ; en vous en

parlant, je pourrai vous dire tout ce qu'il importe de savoir sur la mort (1).

Vous savez dans quelles circonstances on administre ce sacrement. En voici les rites :

Le prêtre bénit en entrant le malade, la chambre et les assistants ; première purification. Ensuite il demande à Dieu tous Ses bienfaits sur cette maison, qu'Il y envoie Ses anges et en chasse les mauvais esprits. Il récite ensuite le *Confiteor* et procède aux onctions de l'huile consacrée qu'il fait sur les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains et les pieds du malade ; il accompagne ces gestes, non pas d'une prière, mais d'un commandement appuyé sur l'autorité de toute l'Eglise invisible : anges et saints, à l'effet d'effacer les péchés ayant pu être commis par le malade au moyen de ces différents organes. Enfin il récite quatre formules d'imploration à la miséricorde céleste.

Rien de tout cela n'est très effrayant ; et, en fait, la mort n'est pénible que pour le corps du malade et pour les assistants. Pour l'esprit du malade, elle est au contraire la délivrance, l'entrée dans un monde nouveau où, en changeant de travail, il pourra se reposer. A vrai dire, la mort n'existe pas, parce que l'inertie, l'immobilité n'existent pas non plus. Ne voyons-nous pas la plupart des jeunes gens l'affronter en effet avec un courage qui nous semble inexplicable, et la majorité des vieillards s'en défendre avec une crainte qui nous semble non moins inexplicable ? C'est que nous sommes des êtres matériels, et que la matière a toujours peur de l'inconnu. A mesure que nous avançons en âge, cette matière, notre corps, s'attache de plus en plus à ce monde matériel qui le sature et le charge de liens ; l'on voit ici un motif peu connu pour nous entraîner sans arrêt au détachement intérieur de façon que, à chaque année qui s'écoule, nous nous sentions davantage vivre en ce monde comme le voyageur dans les contrées qu'il sait devoir quitter prochainement.

Si l'on pense que connaître, c'est expérimenter, à ce

(1) Cf. *Les Forces mystiques et la Conduite de la Vie* : Les Bénédictions de la Mort.

compte-là personne ne connaît la mort. Les voyants les plus sublimes n'ont aperçu que des bribes de ce grand drame, comme les enfants qui se pressent au trou du rideau aperçoivent quelques gestes et entendent quelques mots du drame qui se joue sur la scène où ils n'ont point accès. Celui-là seul peut voir et entendre qui a payé ; c'est le régénéré, c'est l'homme libre, introduit par le maître du lieu, par le Christ.

Toute transformation est une mort ; un philosophe qui change de système subit une mort dans son intellect ; un cœur qui change d'amour, un organe qui subit une grave crise, un esprit qui s'ouvre au soleil d'une vérité nouvelle, tous subissent de certaines agonies et de certaines morts. Comme je vous le disais en commençant, la mort, c'est un départ, annonciateur d'une arrivée et d'une naissance. La mort physique n'est rien autre que le départ du moi conscient ; il arrive d'ailleurs, par exemple, pour les vieillards qui retournent en enfance, pour certains aliénés, que ce moi s'éloigne plus ou moins du corps ; ce sont là, comme le sommeil, des images de la mort.

Le suicide est défendu ; c'est d'ailleurs un mauvais calcul inspiré par la peur, car, de même que l'écolier, s'il s'échappe de la classe, sera retenu les jours de congé, l'homme qui esquive son travail en retrouvera un autre, moins facile encore dans un lieu quelconque de l'univers. Avant que le Christ ne vînt apporter la miséricorde, l'heure de la mort était d'avance fixée. Depuis Lui, cette heure suprême peut être reculée par grâce, parce que la vie terrestre est un grand bienfait ; nous habitons un monde où, parce que l'effort est pénible, nous pouvons gagner de l'avance et nous acquérir du mérite en abondance. Bien entendu, les procédés qui peuvent retarder notre mort ne sont pas tous légitimes ; seuls, deux d'entr'eux peuvent être employés sans crainte : c'est la médecine ordinaire et la prière. Toutes les autres méthodes constituent des violations de la justice immanente dont il faudra rendre compte plus tard.

De même qu'il existe une catégorie d'auxiliaires invisibles préposés à la naissance, il en existe d'autres préposés à la mort. Les ciseaux des Parques ne sont pas un mythe, mais bien l'image de réalités. Toutes les mythologies racontent des

formes différentes, mais le fond est le même. A la minute écrite, accourent auprès du moribond, conduits par l'ange de la mort, une nombreuse assistance. D'abord deux serviteurs qui notent tout le mal et tout le bien accomplis par le patient ; puis les esprits de tous les êtres avec lesquels il a eu à faire pendant sa vie ; tous, depuis le caillou jusqu'au dieu, depuis l'animal jusqu'au type intelligible de ses méditations, les plantes, les animaux, les humains, les invisibles ; tous prêts à témoigner en sa faveur ou à demander justice s'il les a lésés. L'esprit alors s'effraie dans ce corps épuisé qui le défend mal de la vengeance de ses victimes ; et c'est pour de pareilles circonstances que l'aide des cérémonies religieuses devient efficace, pourvu que le prêtre et le fidèle soient sincères, croyants, humbles et purs.

Pour comprendre ce qui se passe à la mort, souvenez-vous de ce qui s'est passé à la naissance. En l'être humain, une partie vient de la terre et retourne à la terre : le corps physique. Une autre partie vient de l'âme de la terre et y retourne : c'est le corps fluidique, le double qu'étudient les sciences métapsychiques, et dont les manifestations produisent les apparitions fantômales, les hantises, les phénomènes spirites. Une troisième partie vient de l'intelligence de la terre et y retourne : ainsi l'humanité hérite des travaux même inconnus ou méprisés de l'inventeur, du savant, de l'artiste, du philosophe. D'autres choses en nous nous sont prêtées par l'univers extra-terrestre ; nous n'en parlerons pas pour ne pas allonger indéfiniment cette étude ; mais il faut mentionner le fruit capital de notre labeur sur la terre : les mérites ou les démérites, attachés à la qualité lumineuse ou ténébreuse des mobiles de nos actes ; ceci reste attaché à notre moi et devient la force directrice de notre destin futur.

Si le moribond se cramponne obstinément à l'une quelconque des forces qui ont fait sa vie, il souffre ; pour éviter cette souffrance, il faut, le plus tôt possible, comprendre que toutes ces énergies, celles des muscles ou celles du cerveau, l'habileté de nos mains, la délicatesse de nos yeux ou de nos oreilles, la puissance de notre cerveau, ne sont que des prêts ; nous sommes tous semblables à ces intendants de l'Evangile

que le Maître nomme à la gérance d'une partie de ses biens, et qui sont punis surtout lorsqu'ils n'ont pas fait fructifier leur dépôt. La sagesse pratique consiste donc à travailler de tout son cœur, en ne s'appropriant jamais le fruit de ce travail. Ainsi on arrive au jour de la reddition de comptes, les mains nettes, et le Maître nous récompense par des trésors plus beaux que ceux qu'Il nous avait confiés.

La crémation inflige une torture au double qui reste attaché au cadavre ; l'embaumement arrête l'évolution légitime des cellules du corps et du double ; l'inhumation est le meilleur moyen d'aider la Nature et les cercueils des pauvres sont préférables aux triples bières de bois et de métal par le luxe desquels les familles riches croient honorer leurs morts.

A l'instant du décès l'esprit se trouve conduit devant un tribunal où siègent le Juste Juge, notre Christ, quelle qu'ait été la religion du défunt ; parfois la Vierge de compassion vient intercéder, parfois aussi celui des serviteurs du Ciel qui a servi de guide au défunt ; mais toujours, aux côtés de l'homme, son mauvais ange l'accuse et son ange gardien le défend. Au surplus, face à face avec la Vérité, l'esprit du mort avoue spontanément ses fautes qui lui apparaissent comme son visage autrefois devant un miroir ; il découvre de lui-même tout ce qu'il avait caché avec le plus de soin ; son repentir et son remords l'obligent à demander de lui-même l'expiation de ses fautes.

A la suite de la sentence, le moi part pour un séjour de repos ou de travail, pour un paradis ou pour un purgatoire, lesquels ne sont en réalité que les réalisations de l'idéal qui a dirigé ce moi pendant sa vie terrestre. Si donc nous nous sommes montrés bons fils, bons époux, bons parents, bons amis, mais bons en actes et non pas seulement en paroles, nous retrouverons de l'autre côté ceux que nous avons aimés, je veux dire ceux pour lesquels nous nous sommes sacrifiés ; car le seul amour est celui qui se sacrifie, et ceci explique pourquoi tant d'ardeurs s'évanouissent et tant de flammes s'éteignent aussitôt franchies les portes du tombeau.

Ici se pose probablement pour la plupart d'entre vous

une question profonde : quels rapports sont possibles avec nos morts, quelle conduite à tenir avec eux ?

Le catholique répond : Prier pour eux ; et il a raison ; le positiviste se tait ; le spirite répond : Il faut les appeler : et ces deux derniers ont tort, qu'ils me permettent de le leur dire nettement.

A la vérité, nous n'avons rien à faire avec les morts que de nous souvenir de leurs exemples et de leurs vertus, et de les remercier en imitant ce qu'ils ont fait de bien. Quelque chose d'eux flotte souvent autour de nous, c'est vrai ; mais ce quelque chose n'est pas eux-mêmes, n'est pas leur vrai moi ; c'est une enveloppe, une partie d'eux-mêmes, c'est l'apparence sous laquelle nous les avons vus autrefois. Les preuves les plus matérielles de l'identité d'un défunt se manifestent d'une façon quelconque, ne démontrent rien, car le double possède son intelligence et sa mémoire propres ; le moi immortel d'un mort ne se manifeste que très rarement. De plus, tout événement est dû à une cause, toujours juste et toujours légitime du point de vue de l'univers ; nous ne pouvons discerner que quelques-unes des causes humaines et terrestres de la mort, tandis qu'il y en a des centaines qui, dans l'état actuel de notre intelligence et de nos sens, nous demeurent cachées. Si donc un être chéri s'en va, c'est qu'il a quelque chose à faire ailleurs et que son travail ici-bas est terminé. Pourquoi le distraire de sa mission nouvelle en l'évoquant, pourquoi le troubler, le fatiguer, empêcher son progrès ? Nos gémissements même attachent nos morts ou les rappellent. Laissons-les partir ; où qu'ils aillent, ils ne sont pas seuls ; partout des sympathies les attendent, des amis, des parents, des guides nouveaux. Ne vous laissez donc pas aller, vous qui pleurez dans le deuil, ni à la révolte, ni au désespoir ; le Père veille également sur vous. Ceux que nous regrettons reviendront à nous, ici-bas ou ailleurs ; nous les reverrons avec nos yeux, nous les presserons de nouveau dans nos bras, de nouveau nos oreilles entendront leur voix chérie. Il se trouve parfois que l'aïeule ne sourit avec une tendresse si profonde à son arrière-petit-fils que parce que leurs esprits immortels se ressouvien-

nent des années d'autrefois peut-être, où ils furent ensemble à la peine et à la joie.

Et puis, ce n'est pas parce qu'un être meurt qu'il devient omniscient ; les conseils et les secours que l'on attend des défunts ne valent guère plus que ceux de nos frères actuels. Et, au surplus, dans les cas désespérés et lorsque, par un concours de circonstances fatales, nous nous trouvons complètement seuls pour faire face au danger, l'un de nos morts peut très bien recevoir la permission de revenir et la force de nous secourir.

Non, l'unique moyen, efficace et légitime, d'aider nos morts et de vivre dans leur invisible présence, c'est de faire le bien silencieusement ; seule, la Lumière réunit réellement les êtres ; toutes les unions, toutes les communions qui ne se font pas à l'ombre de la croix, c'est-à-dire par la patience, et au nom du Christ, c'est-à-dire par la prière, ne sont qu'apparentes et superficielles. Seul l'amour de ce Christ peut tous les miracles.

*
* *

Ainsi la mort est douce à celui qui aime Dieu par dessus tout ; et, pour celui-là, naître est une précieuse bénédiction. Pour celui-là, la seule chose importante est de servir son Maître, que ce soit sur la terre ou sur Neptune, que ce soit avec les uns ou les autres de ses frères. Pour celui-là, l'amertume de toutes les souffrances se change en douceur, et en force, la fatigue de tous les travaux. Pour celui-là, la mort, la naissance, les cadres de l'existence ne sont que des formalités ; autour de lui se tiennent les vrais anges du Ciel qui le gardent, non pas du labeur ni de la bataille, mais de l'illusion. A travers les faits muables et vains, il aperçoit l'essentielle Réalité dont la création tout entière n'est que l'immense vêtement. Il possède le mot de toutes les énigmes et le glaive de toutes les victoires : c'est la Croix, je veux dire l'acceptation des volontés du Père et l'activité courageuse de l'amour fraternel. Ainsi la crainte n'approche plus jamais de lui ; et chacun des sacrifices qu'il consent pour les hommes qui souvent le mépri-

sent, lui dévoile un des mystères de la vie, c'est-à-dire de la naissance et tous ceux de la mort.

Vous le voyez, je ne vous ai pas prodigué des fades consolations. La religion, vous le voyez, à la pratique de laquelle je vous invite n'est pas une dévotion doucereuse, mais un sentiment net et fort d'une présence du Christ et d'une collaboration avec Lui. Cette religion-là est toute énergie, réalisme, équilibre et joie robuste. C'est la religion du devoir, non plus par force mais par libre choix. Cette attitude intérieure seule peut vous donner la force de tout surmonter et la patience de tout subir ; c'est à l'acquérir qu'il faut que vous éduquiez ceux de vos frères qui ne la conçoivent pas encore ; et c'est par elle que vous pourrez servir complètement les destins futurs de la France, ceux de l'humanité, et accomplir les projets du Christ.

L'ENFANT ET LES CHOSES DU CIEL

L'ENFANT ET LES CHOSES DU CIEL

La Mère-Nature ne corporise rien qui ne soit auparavant de toute éternité, dans l'Esprit. Nous rechercherons donc, comme pendant de notre récente étude sur la Naissance, le type éternel de l'Enfant. Nous nous guiderons par les paroles du seul Initiateur surnaturel ; nous L'écouterons dans l'humble recueillement silencieux qui seul permet de recevoir dignement les échos terrestres des verbes éternels. Permettez que je vous recommande cette attitude. Nous ne lisons pas l'Evangile avec cet émoi sacré tout plein d'amour qui dessillerait les yeux de l'esprit et qui rendrait notre cœur sensitif. Songez que ces simples versets ont traversé, pour parvenir jusqu'à nous, les abîmes, les firmaments, et les terribles déserts où chaque grain de sable est une étoile et chaque fauve, un dieu formidable. Les cohortes angéliques se sont crié ces proclamations divines de l'un à l'autre bord des mers astrales, d'une cime à l'autre des empyrées. Au bruit de ces longues houles, dont l'écume étincelante féconde sans relâche les rocs planétaires, les dieux se sont prosternés, les démons se sont enfuis. Appelons, pour recueillir ces échos infinis du Verbe tout puissant, appelons du sanctuaire de notre cœur à notre cerveau, à nos oreilles, tout ce qui dort en nous de grave, de noble, de vénérant et d'humble.

Nous découvrirons, dans l'enfance extérieure terrestre, l'image de l'humanité intérieure céleste ; nous considérerons de quelle dignité Jésus couvre l'enfance, de quelle gloire Il décore l'homme spirituel ; enfin comment il faut faire pour être transmué en cet être neuf, pur et libre.

*
* *

« Prenez garde, dit Jésus, de mépriser aucun de ces petits, car, je vous le dis, leurs anges voient sans cesse, dans les cieux, la face de mon Père qui est dans les cieux. » Quelles avenues cette déclaration ne nous ouvre-t-elle pas dans l'inextricable forêt de l'Invisible ! Oui, chaque homme est confié aux mains scrupuleuses d'un ange, lequel communique immédiatement avec Dieu. Il ne s'agit point ici de toute cette escorte d'auxiliaires, de surveillants, de guides, attachés à nos travaux matériels ; collaborateurs temporaires, ouvriers à la solde des dieux, l'homme ne les intéresse que par ce qu'il produit de rémunérateur à leurs maîtres, et pour les bénéfices éventuels qu'ils en peuvent tirer. Les anges gardiens sont tout autres. Ils ne relèvent que de Dieu. Ils sont Sa providence et Sa sollicitude vivantes. Ils n'ont pas d'intérêts personnels ; ils ne travaillent pas pour eux-mêmes, mais pour ceux qui leur sont confiés ; et cela par obéissance ; en s'occupant de nous, ils servent le Seigneur. Cette obéissance les asservit ; ils vont partout avec les hommes : dans les cieux de l'idéal, dans les enfers du crime, dans les marécages de la médiocrité. Pendant des siècles parfois, ces créatures de candeur et de pureté se condamnent à souffrir les émanations putrides des bas-lieux où se complaisent les hommes dont ils ont la garde.

Bien rares les gardiens que l'accomplissement de leur office ne prive pas de la vision divine. Si nous savions par combien de douleurs se traduit un de ces misérables plaisirs que sont nos péchés habituels, comme nous deviendrions vite des saints ! Les anges des tout petits enfants conservent à peu près seuls la faculté d'être à la fois au Ciel et sur la terre ; les anges des régénérés possèdent aussi ce privilège. C'est le signe de l'innocence parfaite.

Ces veilleurs tutélaires possèdent un triple mode de perception. Par en haut, ils voient et entendent le Père ; par en bas, ils voient et entendent nos actes et nos paroles ; par la région médiane, ils voient et entendent les agents de notre

destin, les clichés invisibles. Ils ont donc en main toutes les commandes utiles à la machinerie compliquée de la Grâce.

Il nous faut donc agrandir l'idée que nous nous faisons de la vie. Ainsi deux personnes s'entretiennent d'une troisième, absente ; ce n'est pas deux interlocuteurs seuls en présence, c'en est six : car l'esprit de l'absent est là, et les trois anges gardiens aussi. Que je méprise un enfant, son ange et le mien en seront affectés. Ils ne le vengeront pas, ils ne tenteront rien contre moi ; mais ma faute les empêchera d'avoir contact avec moi. Le péché élève un mur entre nous et le Ciel ; il nous laisse seuls en face des impitoyables ministres du Talion, lesquels prennent alors barre sur nous au moyen du germe morbide que ce mal effectué développe dans notre interne.

Le mépris est toujours une petitesse ; et il devient grave dans la mesure où l'être que nous en accablons est humble et innocent. Apprenons à apprécier la grandeur de l'enfance.

*
* *

Apprenons à respecter la candeur de l'enfance.

Jésus dit encore : « Qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui attachât au cou une meule d'âne et qu'on le jetât au fond de la mer. »

Les plus purs poètes, et les plus sensitifs n'ont pu dire quel parfum précieux, quelle fleur de rêve, quelle aube ineffable est la foi de l'innocence. Les élancements vers Dieu d'un cœur inapte au mal, la fervente étreinte dont il embrasse le Verbe, la joie bienheureuse dont la baignent les souffles de l'Esprit, la fixité des regards éblouis qu'il projette vers les cieux, ce sont les beautés les plus pures que la création entière puisse offrir. Les souiller, c'est un crime presqu'irréparable.

Plus tard, quand l'Esprit nous aura initiés, nous saurons de quelle meule et de quel océan le Christ parle dans ce verset.

Quiconque converse avec un autre reste responsable de cet enseignement, et des conséquences de cet enseigne-

ment, dans le cœur, dans l'intelligence, et dans les actes de son élève, jusqu'à la consommation des siècles. Enseigner, ce n'est pas seulement prononcer des paroles qui frappent l'oreille physique de l'auditeur. Tous les centres internes qui s'émeuvent chez le maître pendant sa leçon parlent à leurs correspondants chez le disciple. Et il est impossible à l'homme de ne parler qu'avec son larynx et, en parlant, de n'émettre que des ondes acoustiques. Nous parlons simultanément avec tout ce qui, en nous, est ému par le mobile affectif qui nous incite à parler. Et plusieurs sortes d'oreilles recueillent les diverses espèces de paroles.

On parle aussi — et de la façon la plus vivante — par nos sentiments tacites, et surtout par nos actes ; l'éloquence de l'acte est grande : elle est terrible, si l'on en dénombre les ramifications.

Or, combien plus souvent nos mobiles ne sont-ils pas plus mauvais que bons ? Et notre responsabilité persiste jusqu'à ce que la dernière ride du dernier ricochet exécuté par le caillou de l'acte à la surface de l'océan des effets soit éteinte. C'est pourquoi nous souffrons si longtemps parfois pour réparer une seule minute de péché.

Celui donc qui apprend le mal à un innocent, combien son boulet ne doit-il pas être lourd ? Il corrompt le présent, il corrompt l'avenir, il voue cet être jusqu'alors paisible à une suite indéfinie de luttes, de chutes, de salissures et de larmes. Bien plus, il en corrompt le passé spirituel, puisqu'il tue en lui le germe de vertu. La meule et le fond de la mer ne sont certes pas des termes exagérés.

Prenons garde lorsque nous nous présentons devant des enfants. Les plus jeunes voient tout, entendent tout, remarquent tout. Prenons garde à notre langage, à nos regards, à nos gestes, à notre tenue, à notre physionomie. Il n'y a pas d'observateur plus attentif et plus fin que l'enfant. Il faudra, hélas ! puisque nous habitons la terre, il faudra que le jour vienne où cet enfant apprendra le mal. Mais qu'au moins ce soit le plus tard possible, quand les racines de la vertu seront déjà en lui profondes et fortes.

Inclinons-nous maintenant devant la majesté de l'en-

fance. Elle est déconcertante. « Qui reçoit un tel enfant à cause de moi, dit Jésus, me reçoit... » Sondez la profondeur de cette substitution. Et le suprême Initiateur ajoute : « Et qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. » Quoi donc, voilà, au jardin public, un marmot qui a mal aux dents et qui pleure ; je me trouve là juste pour l'empêcher de donner du nez contre la bordure de gazon ; je le relève, je l'essuie, je l'amuse, pendant que sa bonne bavarde ; je fais cela parce que c'est de la pauvre petite chair maladroite et souffrante, parce que mon Maître, le Christ, m'a appris à aimer la vie, parce qu'Il m'a montré la compassion, parce qu'Il a eu Lui-même mal aux dents, et qu'Il a dû trébucher souvent sur les cailloux du désert. Je console ce petit en pensant à l'autre petit d'il y a deux mille ans, au petit enfant dont la mère était si jeune, et le père grisonnant, au petit enfant blond qui ne savait pas parler encore, mais qui avait déjà lancé sur le néant de si formidables paroles ; au petit enfant en chemise, jouant sur le pas de la porte, le même, le même être jouant aussi sur le seuil de l'Eternité, avec les mondes comme osselets, et les dieux immenses pour hochets.

Et, parce que mon imagination s'est complue à ces faciles rapprochements, parce qu'elle a soulevé en moi un peu d'attendrissement, l'insignifiante caresse que j'ai faite à ce bébé, c'est le Verbe qu'elle touche ! C'est le Père qu'elle émeut ! Effets infiniment disproportionnés à leur cause, selon la logique. Mais l'amour n'a pas de logique ; il en possède d'autant moins qu'il est davantage de l'amour, davantage éloigné de l'homme, davantage proche de Dieu.

Il est donc possible, Seigneur Jésus, Vous que je sais m'aimer et que j'ai cependant trahi, il est donc possible que les plus pâles lueurs sur les grisailles de mon âme Vous atteignent ? Oui, c'est possible, oui, cela est, puisque Vous êtes tout amour. Vous avez protesté quand on Vous a qualifié de « bon » ; en effet, Vous n'êtes pas bon, Vous ne savez pas que Vous êtes bon ; c'est la seule chose que Vous ignoriez, et Vous l'ignorez justement parce que vous êtes l'Amour. Vous êtes l'Amour : et aucune des étincelles les plus fugaces de l'amour, chez les créatures les plus lointaines, les plus proches du Néant, ne peut Vous échapper. C'est pourquoi Vous avez

promis, lorsque deux ou trois d'entre nous, nous réunirons en Votre nom, Vous serez au milieu d'eux. Voilà pourquoi Vous avez obtenu que Vos disciples, Vos amis, Vos enfants soient un entre eux, par là un avec vous ; et, étant un avec Vous, un avec Votre Père, ce Père que Vous nous avez fait connaître.

Si une telle merveille a lieu dans l'interne d'un passant quelconque, à propos d'un enfant quelconque, combien plus ne se reproduira-t-elle pas, si des époux en « reçoivent » un pour l'amour du Verbe, et en Sa mémoire ? Pour l'initié, l'enfant arrive de telle sphère, par le moyen de tel aspect astrologique, en vertu dc telles dispositions des phalanges spirituelles. Pour le disciple de l'Evangile, l'enfant arrive du Ciel et parce que le Père l'a envoyé. L'initié ne se trompe pas, pour son observatoire propre. Mais le disciple est dans la vraie vérité ; il voit les choses sous leur angle d'éternité ; c'est lui qui a raison, absolument parlant. Parents, admirez vos enfants, selon l'esprit ; vénérez-les intérieurement ; ce sont des êtres précieux ; ils sont translucides à la Lumière éternelle ; ils ignorent tout de l'extérieur ; ils sont ouverts, ils sont confiants, ils ne sont rien, et ils ont la force : un geste, un sourire, une petite plainte et tout le monde se précipite.

Ainsi, vu de la terre, apparaît le Verbe, et se manifeste dans le monde la Lumière. C'est une petite lueur, qui semble courir çà et là, sans raison, sans but, sans utilité ; elle va et vient, disparaissant dans cette caverne, tombant dans ce puits, voletant sur ces tourbières ; personne ne peut l'atteindre; et si, d'aventure, elle touche quelqu'un, elle lui reste insaisissable. Cependant, sans que nous, observateurs grossiers, nous nous en doutions, elle bouleverse, elle vivifie, elle réorganise, elle donne des ailes, et tout lui obéit.

Voilà pourquoi le Père aime les petits enfants. Il a envoyé Son Fils, non pas pour augmenter la vigueur des forts, mais pour aider l'impuissance des faibles. Le Père aime les petits. C'est chez eux qu'Il dépose Ses dons les plus précieux. Les médecines les plus actives s'extraient des herbes que chacun foule aux pieds, et non pas des grands arbres majestueux. C'est pour un petit agneau que le pasteur laisse là toute sa bergerie. C'est pour un pécheur converti qu'il éclate au Ciel

plus de joie que pour le salut de cent justes. C'est pour l'enfant prodigue que le patriarche tue le veau gras. Et c'est l'ouvrier de la onzième heure que le maître favorise de sorte si injuste, humainement parlant.

Quelles explications donner à tous ces illogismes ? Une seule, la même pour tous : c'est l'amour. C'est le Père qui nous a tous créés ; aux uns Il a donné des rôles moins ingrats qu'aux autres ; ceux-ci, Il les a dirigés sur des routes plus commodes que ceux-là. N'est-il pas évident qu'Il aimera davantage ceux qui auront plus de travail, ou moins de facilités ?

Croyez-moi donc quand je vous affirme que si le Père voyait l'âme innocente d'un de ces petits en danger, Il renverrait Son Fils S'incarner une seconde fois plutôt que de la laisser périr. « La volonté de mon Père n'est pas qu'aucun de ces petits périsse. » Et, pour concevoir toute la valeur de ce geste, souvenez-vous de l'immensité, de la complexité, de la quantité de mouvements et d'efforts que nécessita le voyage cosmique du Verbe depuis la création du monde jusqu'aux jours d'Hérode.

*
* *

Les précisions ne manquent pas dans l'Evangile. Enumérons-les au hasard des textes. J'en trouve sept définitions.

D'abord, ceux qui procurent la paix. La paix, c'est l'harmonie. L'harmonie, c'est l'unité : non pas le un arithmétique, mais l'unité organique. Le monde de l'unité, c'est le Royaume ; et Dieu en est le roi. Tout enfant imite son père. L'enfant de Dieu s'efforce d'installer la paix autour de lui, comme il voit que le Ciel l'établit sur de plus vastes espaces. Mais comment ? Par cinq moyens dont l'emploi annoncera, proclamera précisément sa filiation divine, parce que ses moyens sont les méthodes mêmes du Verbe.

L'enfant de Dieu aime ses ennemis. S'il leur rendait leur haine, il intensifierait le combat. Mais il les aime ; il ne veut pas qu'ils fassent mal plus longtemps, ni qu'ils se fassent mal davantage. Il leur donne ce qu'ils réclament, tout ce qu'ils



réclament : « Si on vous demande votre manteau, donnez encore votre tunique... » Et le combat cesse faute de combattants.

L'enfant de Dieu bénit ceux qui le maudissent. Et il imite en cela son Père doublement. Maudire, c'est semer la mort ; bénir, c'est semer la vie. La mort et la vie sont même ici d'une espèce plus intense ; car on peut détruire sans colère, et faire croître sans amour. Mais la malédiction ne part que poussée par la haine, et la bénédiction que soutenue sur les ailes de l'Amour. Ainsi l'enfant de Dieu trouve la méthode la plus énergique de « rendre le bien pour le mal. » Ceci d'ailleurs est sa formule par excellence. Dans ces six mots se trouvent indiqués tous les mystères de la grâce, toutes ses énergies, toutes ses opérations. Chacun de ces mots est un raccourci de mystères. Chacune des vingt-et-une lettres de ces six mots est une porte à des arcanes. La terre engendrera quelque jour des lignées de grands contemplatifs, analogue aux vieux rishis de l'Agartthâ, aux visionnaires vibrants de la Petite Assemblée Sainte, que les Anges de Jésus prendront par les cheveux et transporteront dans cet univers surnaturel, inconnaissable, incompréhensible, et insoupçonné jusqu'à l'ère chrétienne, et devant les yeux ravis desquels défileront les indescriptibles merveilles de l'Amour pur. Cet univers, l'incarnation propre du Saint-Esprit, les voyants que j'annonce l'exploreront, protégés contre l'éclat de ses soleils par les ailes de leurs guides ; et, revenus ici-bas, ils entendront un sens plus clair, un sens plus vaste, un sens plus vivant, en relisant les paroles immuables de l'Evangile. C'est alors que dans les caractères d'une sentence connue : « Rendre le bien pour le mal », les autres hommes apprendront à découvrir toutes sortes de secrets. Mais pas des secrets ésotériques ; pas des énumérations, des subdivisions, des classifications ; pas des descriptions, ni des formules. Des secrets vivants, des secrets qui seront comme des contacts, des entrées dans l'être même de l'Esprit, des baisers de l'Esprit, des ivresses versées par l'Esprit ; et les cœurs se jetteront dans ces incandescences pour y mourir, pour y renaître, infiniment, indéfiniment, selon le mode ineffable de la Vie éternelle.

Parvenu à « faire du bien à ceux qui le haïssent », le

disciple ne trouve plus de grandes difficultés. Il peut prêter sans attendre rien en échange ; sa fortune, son temps, sa science, sa sagesse, son cœur d'ami, tout cela et bien d'autres choses encore, il sait que cela ne lui appartient pas, qu'il n'en est que l'intendant. Dirai-je que cette abnégation devient bientôt sans mérite ? Pourquoi n'oserai-je pas dire cela ? Si le disciple est un enfant de Dieu, ne possède-t-il pas la pleine certitude que son Père ne le laissera jamais manquer ? C'est d'ailleurs parce que la foi nous enlèverait le mérite de l'effort, qu'elle ne nous est pas donnée.

L'enfant de Dieu « prie aussi pour ceux qui l'outragent ». Il prononce trois prières. La plus facile, c'est : Mon Père, je vous demande de pardonner à mes insulteurs. La seconde, c'est : Mon Père, je vous remercie de m'avoir envoyé cette humiliation ; je vous demande de ne pas en punir les auteurs. La troisième prière, ce sera : Mon Père, je vous demande pour ces ennemis, mes bienfaiteurs, qui m'ont dit mieux que des amis ce que je suis, je vous demande de leur donner vos bénédictions et vos bienfaits.

Enfin, le dernier signe de l'enfant de Dieu, c'est qu'étant un ignorant selon la science humaine, il sache des choses « cachées aux sages et aux intelligents ». Et ce privilège s'explique bien simplement. Le savoir est quelque chose de substantiel. Une notion occupe une place et dans notre pensée — laquelle est un organisme circonscrit — et dans notre cerveau. Un grand nombre de notions peuvent donc remplir exactement ces organes de sorte qu'aucune idée nouvelle ne puisse s'y insinuer. Qu'avec cela le savant soit orgueilleux de sa science, il augmente sa pléthore mentale et ses congestions intellectuelles. Il se rend incapable d'apprendre. L'humble de Dieu — il n'est pas toujours un ignorant, mais il croit l'être — cet humble se garde les yeux ouverts. Il regarde autour de lui, et il apprend. Le savant orgueilleux ne regarde que soi-même et son savoir. Si, enfin, le Père veut envoyer sur la terre une idée nouvelle, elle ne pourra descendre que dans une intelligence fraîche, neuve, reposée, aérée ; il faudra que cette idée s'acclimate, se nourrisse ; pour tous ces motifs l'enfant de Dieu est apte à cet office, parce qu'il est libre, ouvert, accueil-

lant, parce que, en rapport constant avec le Ciel, il offre les moindres chances possibles de corruption à ce mystère nouveau venu.

*
* *

Comment devenir un tel Enfant ? Jésus nous le dit encore. « Laissez venir à moi les petits enfants, parce que le Royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. » « Il faut recevoir le Royaume comme un petit enfant. » « Pour entrer dans le Royaume, il faut devenir comme un petit enfant. »

Cela, ce sont les orientations lointaines encore. Remarquez que Jésus dit « un petit enfant », un enfant qui parle à peine, qui se tient tout juste debout. Qu'a donc de si remarquable un tel petit être ? Il est ignorant, il est innocent. Il a pu être, sur cette terre ou ailleurs, un savant, un chef, un homme remarquable, aujourd'hui encore son âme se souvient des grandes choses qu'il a pu accomplir ; mais lui a oublié tout cela, comme il a oublié les crimes qu'a peut-être perpétrés cette même menotte incertaine, et les blasphèmes sortis peut-être de cette pure petite bouche rose. Il ignore, il oublie. Ni le passé, ni l'avenir n'existent pour lui ; il est entier dans la minute présente ; c'est ce qui fait son élan, sa spontanéité, sa confiance et sa force. L'enfant ne s'embarrasse pas de réfléchir ; il ne se soucie point de l'opinion ; il a la persévérance du désir unique ; il sait ne vouloir qu'une seule chose à la fois ; il vit dans l'unité. Et, par là, il est la figure de toutes les forces simples, soudaines et précieuses qui s'envolent du tréfonds de nous-mêmes vers l'Absolu. Comment acquérir, nous autres hommes, ces qualités ? C'est difficile ; le Christ nous en avertit : « Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu » ; et Il nous indique en même temps la voie : « Celui qui s'humilie comme cet enfant sera le plus grand dans le Royaume de Dieu. »

Le Royaume, le comprenez-vous, n'est pas dans une étoile, ou par delà une nébuleuse ; ce n'est pas un monde à part parmi les astres invisibles : il est en nous ; où que vivent

notre corps, notre pensée, notre volonté, nos fluides, notre cœur peut habiter ce Royaume. La vie éternelle est l'antipode de la vie créaturelle ; comme la vie psychique de l'enfant est l'antipode de la vie psychique de l'homme fait.

Comprenez-vous qu'il faille l'aide du Père pour arriver à bout de cette tâche ? Il s'agit là d'une mort de l'individualité et d'une renaissance définitive. L'eau et l'esprit qui font renaître pour l'éternité n'appartiennent pas, ne peuvent pas appartenir à aucun des domaines de la matière ou de la force. Ce qui nous rend capables de la vie divine, ce ne peut être que des remèdes divins. Cette eau, c'est l'eau de la fontaine éternelle ; cet esprit, c'est l'Esprit Saint. Le difficile, c'est de subir ce lavage, de recevoir ce souffle, sans être à l'instant même volatilisé par le feu ardent qui palpite au sein de toutes les formes de la vie éternelle. C'est un grave moment que ce dernier baptême. C'est la certitude pour l'homme de la victoire finale. Une assistance peu nombreuse mais magnifique participe à la célébration de ce mystère. Le Verbe est là, avec Sa Mère à côté de Lui, et celui de Ses soldats qui fit germer autrefois, dans un coin de cet immense univers, les premières graines de Lumière au cœur du disciple. Puis les anges gardiens ; puis le cortège des démons tentateurs, et les images des grands travaux et des plus dures épreuves accomplis et soutenus par le récipiendaire. Le Verbe vient à lui, verse sur lui l'eau de la Vie et, soufflant sur son front, lui communique l'Esprit.

A ce moment, tout ce qui pouvait subsister de mixte, de naturel, de cultivé, d'acquis dans la personnalité, toute sa mémoire, toutes ses expériences millénaires reste en deçà du voile. Son cœur passe au delà, entre dans la Jérusalem céleste, reçoit une vie nouvelle. Semblable au petit enfant, le régénéré ne se souvient plus de ses travaux ; ses innombrables existences ne lui paraissent plus que des rêves imprécis ; il a saisi la Réalité. Il a laissé son vieux corps, ses vêtements usés ; il a reçu un corps neuf, propre, pur, victorieux ; il a laissé tous ses organes d'enquête et de recherches ; le temps ni la distance n'existent plus. Son lieu est dès lors le présent perpétuel ; devenu incapable d'agir autrement que selon la volonté du Père, sa liberté

atteint son entière vigueur. Les obstacles, les ennemis, les retards n'existent plus pour lui. Le mot impossible ne signifie plus rien. Ayant achevé d'obéir au Père, le Père, en récompense, lui obéira dorénavant. La présence divine lui est acquise, et la puissance divine aussi. Reste-t-il dans le Royaume, son être y grandit sans arrêt, de béatitudes en béatitudes. Demande-t-il à revenir sur l'un de ces mondes où il passa autrefois, il y apparaît sur l'heure, mais en Maître et non plus en esclave. Enfin, et pour tout dire en un mot, l'homme régénéré est un véritable Fils du Père, un nouveau Bien-aimé en qui le Seigneur met toutes Ses complaisances.

Quel est le chemin de ces splendeurs? Jésus l'indique : « Quiconque s'humilie comme un enfant sera le plus grand dans le Royaume des Cieux. » L'humilité intérieure, non pas celle des paroles ni des attitudes ; l'humilité véridique, et sincère et profonde ; la conviction de son propre néant ; le goût de la dernière place ; l'oubli de soi-même, le renoncement à soi-même, l'abnégation de soi-même. Nous pouvons entrer dans cette voie ; pour la parcourir, il faut qu'on nous y aide, qu'on nous y pousse, qu'on nous force d'y avancer. Ce forcement, ce sont les épreuves, les persécutions, les tentations.

L'humilité est l'arme des conquêtes impossibles. C'est l'élixir qui transmue les poussières de ce monde en joyaux incorruptibles ; c'est le feu qui sait extraire du mal les essences précieuses du bien ; qui change les diables en anges, et les enfants de la matière en fils de l'Esprit. L'homme humble jouit dès maintenant de la paix éternelle et du bonheur immuable des élus. Sa charité l'aurait-elle jeté au fond même de l'Enfer, qu'il continuerait à y goûter la présence divine et, par ainsi, changerait cet enfer en paradis. L'homme humble est omniscient, puisqu'il sait qu'il ne sait rien, et qu'il a renversé les barrières de son intelligence. Il est omnipotent, puisqu'il se croit un zéro, et que, dès lors, Dieu est tout en lui. Et le glaive d'aucun ennemi ne peut l'atteindre, parce que, aucune créature ne peut en haïr une autre que dans les bornes du Créé, et que cet homme parfaitement humble a dépassé ces frontières, s'est abstrait, s'est transfiguré dans l'Increé.

*
* *

Je vous ai parlé plusieurs fois de l'homme libre, de cet être énigmatique dont le cœur est réellement le tabernacle de Dieu, et qui n'apparaît, dans un monde ou dans l'autre, que pour y réinstaller le règne de Dieu. Cet homme est la réalité dont Jésus nous entretient quand Il nous parle de l'enfant. « Celui qui est né de l'Esprit, dit-Il à Nicodème, à ce docteur en Israël qui L'écoute sans Le comprendre, celui-là ressemble au vent qui souffle où il veut, dont on sent le souffle, mais personne ne peut dire d'où il vient ni où il va. »

L'homme libre agit comme il lui plaît ; il ne reçoit d'ordres de personne ; il guide et n'est pas guidé ; il commande, il est obéi sur l'heure ; aucun être ne peut ne pas lui obéir. Quelques-uns le voient vivre et agir, mais sans comprendre ; ses motifs sont indiscernables, son point de vue est inaccessible ; son habitat spirituel est infiniment éloigné du nôtre, et cependant il vit parfois au milieu de nous. Comme le vent, il va partout, il touche à tout, il pénètre tout ; mais personne ne peut l'arrêter, personne ne peut le saisir, personne ne peut le capter. Comme l'enfant, il est spontané, il est un, il aime la vie, il est optimiste. Comme l'enfant aussi, il paraît tout petit, faible, isolé. Enigme indéchiffrable au psychologue, au théologien, à l'adepte, l'homme libre ne se révèle qu'à ceux qui se sont engagés sur la route étroite qui mène sans détours vers le Verbe.

Et cependant cet être, d'apparence insignifiante, est le plus grand, le plus puissant, le plus riche des êtres créés. Le Père met à son service autant de légions de serviteurs qu'il en désire ; il suscite des enthousiasmes et des dévouements que la mort même ne peut tuer ; il peut puiser à pleines mains dans tous les trésors, dans les trésors de toute espèce. Enfin le Père lui a donné pleins pouvoirs sur le monde où il est descendu.

Suis-je parvenu à vous faire sentir l'intimité familière où vivent avec l'Ami Ses amis, avec le Père Ses enfants, avec l'Esprit Ses récipiendaires ? Je crains bien que ma parole malhabile n'ait presque constamment trahi mon désir.

Vous souvenez-vous du Maître sorti du tombeau, tout resplendissant de Son double et immense triomphe sur la souffrance et sur la mort ? Le Prophète S'est déjà laissé revoir à plusieurs : sous la forme du Jardinier à Madeleine, sous la forme du Pèlerin aux voyageurs d'Emmaüs. Le voici sur les bords du lac de Tibériade ; Ses disciples sont en bateau et pêchent. Et le Ressuscité hèle Pierre : « Enfant, n'as-tu rien à manger ? » Voyez-vous la lumière commençante du jour ; le firmament rose, or et bleu ; les eaux de nacres et d'opales ; et les maisons sur la grève dont le premier regard du soleil transmue la chaux blanche en pierres précieuses ; et la barque immobile sur le silence du lac que souligne le clapotis de toutes petites vagues ? Voici une haute stature dont l'ombre violette sur le sable rend plus lumineuses les longues draperies. C'est notre Jésus, notre Verbe qui, dès l'aurore du monde, donne à ce monde Sa chair pour nourriture et Son sang pour breuvage. Et Il crie à Pierre : « Enfant, as-tu quelque chose à manger ? » Paradoxe sublime de l'Amour, renversement inouï des rôles, révélation pathétique des rapports mutuels du Maître véritable avec Ses véritables disciples.

Pierre répond qu'ils n'ont rien trouvé ; alors Jésus lui dit de jeter le filet sur la gauche ; le filet se remplit de poissons; les apôtres le tirent sur le sable ; et ils préparent tout de suite un repas commun.

Voilà bien — pardonnez-moi de toujours dire les mêmes mots — voilà bien le miracle de l'Amour. C'est nous qui devrions nourrir le Verbe, en nous et hors de nous ; Il pourrait bien remplir à l'instant et nous-mêmes et tout l'univers ; Il ne veut pas ; ce qu'Il veut, plutôt, ce qu'Il souhaite, c'est de ne grandir que par nos soins. Et encore c'est Lui qui nous donne la force de cet effort, c'est Lui qui rend cet effort fructueux. Nous n'avons qu'un minimum à fournir : simplement lancer le filet. C'est Jésus qui le remplit. Et, en Lui donnant à manger, c'est Lui qui nous nourrit, surabondamment.

Voyez encore ce tout petit sur les bras de sa mère ; il grignote un gâteau et, d'une main hésitante, il place sur les lèvres maternelles quelques miettes de la friandise. La mère se nourrit-elle de ces miettes ? Non, mais c'est l'amour dont

témoigne ce geste charmant du petit être qui la nourrit mystérieusement et elle y puise la force des longues veilles et de tous ces soins par quoi elle verse la vie longtemps encore après l'avoir déjà toute donnée à son enfant.

Voilà nos relations avec le Père. C'est de Lui que nous tenons tout ; et les miettes que nous Lui rendons, quoique salies, Le touchent tellement qu'Il nous redonne une seconde fois la vie, avec plus de magnificence et de force.

Dans l'œuvre de notre salut, tous nos travaux les plus durs et les plus héroïques ne sont que des simulacres. Nous sommes de petits enfants avec leurs jouets. C'est Dieu qui fait tout.

Puissions-nous au moins acquérir les qualités vraies de l'enfance ; puissions-nous, comme elle, nous attacher de tout notre être à Celui de qui nous tenons tout.

LA PRATIQUE QUOTIDIENNE DE LA VIE INTÉRIEURE

LA PRATIQUE QUOTIDIENNE DE LA VIE INTÉRIEURE

Notre expérience de chaque jour nous démontre l'utilité, la nécessité d'une vie intérieure robuste ; à toute minute, la vie extérieure nous entame comme l'incessant assaut des vagues entame le rivage, qu'il soit de sable ou de granit ; à toute minute, nous laissons accrochés aux ronces du chemin des lambeaux d'intelligence, des flocons d'énergie et les minutes exceptionnelles où nous nous affirmons plus forts que le milieu rongeur sont tellement rares que nous les tenons pour héroïques, alors qu'elles devraient être les plus communes, alors que leurs victoires continues devraient remplir notre existence.

Tout être normal ressent profondément la détresse de ses perpétuelles défaites ; mais on a beau savoir d'instinct que la vie, c'est de la force, que plus la vie est profonde, plus elle est puissante, et que la plus essentielle des mille vigueurs qui circulent en nous, c'est l'énergie morale, on ne se résout pas à vouloir, on ne considère pas cette énergie morale comme la plus nécessaire ; l'exemple des grands hommes nous démontre pourtant cette primauté ; c'est par le moral que l'athlète arrache de ses muscles recrus la suprême tension qui lui donne le triomphe ; c'est par le moral que l'explorateur surmonte la faim, la terrible soif et l'affreuse solitude ; c'est par le moral que le soldat épuisé remporte la victoire.

Aujourd'hui règne une sourde crainte générale de l'avenir ; on ne l'avoue pas, mais elle nous étreint tous, et nous cherchons avec inquiétude un code d'éducation morale, et mieux qu'un code, la force préalable de se soumettre à ses prescriptions. Vous voyez aux étalages des libraires de nom-

breux manuels qui offrent des recettes pour acquérir toutes les variétés d'énergies physiques, psychiques, intellectuelles ; et ils trouvent des acheteurs dont beaucoup essaient d'appliquer ces diverses méthodes ; bien souvent incomplètes ou fausses, elles se réduisent à des suggestions systématiques de confiance en soi ou en son étoile. Cet optimisme aveugle supprime l'idée de forces supérieures à nous, et biffe la notion du divin ; tout cela est un peu rudimentaire, un peu barbare.

*
* *

Cependant, il faut l'avouer, les synthèses d'athlétisme moral que les Anciens nous ont transmises ne rendent tout le fruit que leurs inventeurs nous promettent, que si elles sont appliquées à des individus très exceptionnels ; encore ces fruits se gâtent-ils à un certain moment.

Prenez Pythagore et Socrate, Epictète et Marc-Aurèle, prenez Gœthe et Emerson, pour ne pas citer leurs plagiaires contemporains ; étudiez les psychiâtres et les psycho-thérapeutes, les officiels des universités, les empiristes américains, les vulgarisateurs trop souvent incompréhensifs des méthodes orientales ; chez tous vous trouverez ou bien l'exagération du moi ou bien son esclavage, sous l'empire de forces occultes imprudemment sollicitées. De ces deux récifs l'un, l'orgueil, nous pétrifie et nous aveugle, l'autre, la superstition, fait de nous des choses amorphes et divagantes. Quelque robuste, en effet, que soit la confiance d'un individu en sa propre valeur, il peut rencontrer des obstacles infranchissables, des ouragans qui l'abattent, des luttes qui l'épuisent ; tôt ou tard, l'orgueilleux se voit renversé par la réaction irrésistible des êtres qu'il s'est dûment asservis. La justice immanente ne s'endort jamais ; si la catastrophe ne se produit pas durant sa vie terrestre, elle n'en éclate qu'avec une violence plus implacable dans le Royaume des morts. Oui, la Providence nous conduit tous par le même chemin ; elle nous laisse d'abord jouer avec des hochets : la richesse, le pouvoir, l'amour, la réputation ; pour les conquérir nous violons toutes les lois et, comme des

enfants têtus, rebelles aux remontrances, nous ne nous arrêtons que lorsque notre indiscipline nous a mis en danger ; il faut que le malheur nous frappe, il faut que la douleur nous renverse, pour que nous consentions à reconnaître des forces plus fortes que nous et des maximes plus sages que nos impulsions.

« Le bon chevalier Malheur » doit souvent enfoncer sa lance jusqu'à ce que notre orgueil crie miséricorde ; mais cette minute de désarroi, où nous tendons désespérément les mains vers l'espoir imprécis d'une aide surhumaine, si tardive soit-elle, c'est la minute du salut, c'est l'aurore enfin de notre future sagesse ; et cette agonie nous annonce une royauté lointaine, mais indubitable.

Le recours à des êtres plus puissants que l'homme, voilà le principe du sentiment religieux ; la crainte est bien le commencement de la sagesse, mais on ne doit pas s'y abandonner ; elle se transforme avec lenteur, par la reconnaissance, puis par l'obéissance, en cette foi, en cet amour qui constituent la perfection morale. Tous les cultes sont nés de notre impuissance ; mais seul le christianisme conduit nos frayeurs jusqu'au courage invincible de Celui qui, par l'ardeur de Son humanité, par la profondeur de Son humilité, est devenu l'Enfant de Dieu et le Ministre de Ses sollicitudes.

*
* *

Dans la religion du Christ, seule, on trouve une aide toujours prête, toujours à point, toujours surabondante, toujours inépuisable, à la condition unique de faire le geste nécessaire pour saisir ce salut.

En effet, si soigneusement recuits, si puissamment tendus qu'on les imagine, les ressorts de notre volonté restent soumis aux influences du temps, de la matière, des conditions organiques ; l'homme n'est pas un pur esprit, sa santé corporelle réagit sur sa santé intellectuelle, sur sa santé morale ; toutes les forces qui le composent appartiennent au relatif, et sont sujettes à l'usure ; dans quel étau les fixer alors, à quel feu les soumettre et à quel forgeron ? Un étau solide dans tous

les ébranlements de la création, un feu inextinguible et qui se nourrisse de lui-même, un ouvrier sans impatience et qui ne se repose jamais. Qu'y a-t-il de fixe dans l'univers, sinon la loi divine ? Quel feu surnaturel, sinon l'Amour ? Quel ouvrier parfait, sinon le Christ ?

D'autre part, ceux qui, se sentant faibles, saisissent n'importe quelle amarre psychique à leur portée, ne sont-ils pas bien imprudents ? Ne se jettent-ils pas entre les griffes de sauveurs intéressés ? Et puis, ces secours, à l'inverse de ceux qui viennent du Ciel, ne se distribuent pas sans quelques formalités ; les anciens avaient réduit la connaissance de ces protocoles en un système qu'ils appelaient la magie cérémonielle et qu'ils plaçaient à la base de leurs diverses religions. Chacun des dieux dont ils imploraient l'aide ne peut intervenir dans la vie matérielle qu'en certains jours, en certaines heures, moyennant certaines offrandes ; les sacrifices antiques ressemblent à nos méthodes de laboratoire ou de chimie industrielle qui exigent des conditions rigoureuses d'agencement mécanique ou physique. Mais le plus grave inconvénient de ces appels aux énergies secrètes de la Nature, c'est que les réponses ne sont jamais gratuites ; l'univers est un système fermé : qu'on déplace une force X, ceci appelle fatalement une réaction égale et de sens contraire ; quand il s'agit d'une locomotive ou d'une dynamo, l'ingénieur peut prévoir le sens et le moment de la réaction ; mais la machinerie des dynamismes cosmiques est tellement complexe que personne ne peut en posséder le détail : il y a là une part formidable d'inconnu ; un jour ou l'autre, l'imprudent évocateur de ces énergies occultes doit leur rendre ce qu'il leur a pris ; et ces échéances-là ne peuvent pas se proroger.

Non, quand la mauvaise fortune nous accable, quand nous tombons d'épuisemnet, quand tout paraît perdu sans recours, quand on touche le fond, alors, parmi les milliards d'êtres qui pourraient nous secourir, croyez-le bien, il n'y en a qu'un seul qui cherche à nous sauver, il n'y en a qu'un seul qui puisse nous sauver, il n'y en a qu'un seul de qui la toute puissante compassion soit gratuite, il n'y en a qu'un seul qui

soit constamment à côté de chacun de nous : cet unique-là, c'est Dieu, et Sa figure de sauveur, c'est le Christ.

Examinez tous les systèmes, démontez toutes les architectures du savoir, interrogez les échos de tous les temples, si vous menez vos enquêtes avec l'impartialité, la loyauté, la modestie du vrai savant, il vous faudra reconnaître qu'entre l'Homme et la formidable Nature il n'y a qu'un arbitre, un défenseur possible et que ce médiateur, c'est cet acte éternel de la bonté divine que nous nommons le Christ.

*
* *

Jésus est l'homme parfait ; l'Evangile nous enseigne comment devenir parfaits. L'un comme l'autre sont uniques ; les ressemblances qu'on croit leur découvrir avec d'autres figures surhumaines et d'autres livres sacrés ne sont qu'apparentes ; le fond des uns et des autres diffère essentiellement.

L'Evangile nous propose deux principes issus tous deux de la Réalité divine, humaine et naturelle, je veux dire du Verbe. Le premier, c'est que tout vit ; le second, c'est que rien n'existe que par Dieu.

Du premier principe découle le sentiment, le respect et l'amour de la vie dans toutes ses formes particulières ; d'où l'obligation de la fraternité. Du second naissent le sentiment de notre néant propre et la certitude de ne rien pouvoir qu'avec Dieu ; d'où la prière et l'humilité.

Or, aimer la vie, c'est aider à ce qu'autour de soi tout vive mieux ; c'est aussi bien replacer dans le champ une motte de terre lancée sur la route que mettre un tuteur à une branche froissée, secourir un animal malade, vêtir un pauvre, consoler un chagrin que répandre une découverte ou lancer une industrie qui donnera de l'aisance à quelque bourg famélique.

Or, demander de l'aide implique qu'on se fasse entendre du Protecteur suprême duquel on espère tout ; il faut donc que notre esprit entre dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire que nous en observions la loi, et que notre cœur soit assez pur pour que ses supplications montent vers les cieux immatériels.

Ces deux choses : la prière et la charité vous semblent-elles trop simples et bonnes pour les enfants ? Essayez-les donc. Que diriez-vous de ce jeune homme qui, désirant renouveler les exploits des athlètes célèbres, se bornerait à lire des manuels de culture physique ? L'athlétisme moral exige aussi des entraînements effectifs. Et si l'énergie avec une sensibilité riche et délicate sont les caractères d'une personne morale puissante et noble, je ne connais pas d'école d'énergie supérieure à l'exercice de l'amour du prochain, je ne connais pas de culture de la sensibilité plus intense et plus fructueuse que la pratique attentive et quotidienne de la prière.

Et si ces déclarations vous surprennent, c'est que nous n'attribuons pas le même sens à ces deux mots. Expliquons-nous.

*
* *

Etre charitable, ce n'est pas laisser tomber deux sous dans la casquette du mendiant qui chante sous vos fenêtres ; ce n'est pas donner cent sous aux Petites-Sœurs des Pauvres quand elles viennent ; c'est prendre souci d'un affligé comme vous aimeriez que l'on s'occupe de vous si vous étiez à sa place. L'Evangile nous parle de notre prochain ; qu'on se dérange donc, qu'on se prive même, qu'on fasse tout pour quiconque est proche de nous, voisin ou passant ou parent, mais qu'on ne croie pas avoir satisfait au précepte en gémissant sur le malheur des temps ou en plaignant les infortunes éloignées, ainsi que je vois faire à beaucoup de bonnes âmes.

Jésus ne demande pas, comme le Bouddha ou le Bab, qu'on aime son prochain plus que soi-même, mais tout simplement comme soi-même, ce qui est déjà bien difficile, très difficile. Restons simples, pratiques, et de sens rassis ; sans rien exagérer, connaissant quel travail nous incombe, décidons nettement de le mener à bien malgré tout ; ceux qui s'y essaient savent les fatigues incessantes de l'entreprise. Interrogez vos souvenirs ; vous avez tous regardé vivre autour de vous et vous-mêmes vous avez votre bagage d'expériences ; or, combien nommeriez-vous de personnes desquelles vous pourriez dire

qu'elles aiment réellement leur prochain, qu'elles le traitent comme elles-mêmes, sans calcul, sans amertume, sans lassitude ? Si, à nous tous, nous parvenons à réunir deux ou trois noms, ce sera tout : le travail demandé par l'Evangile suffit donc amplement à notre état actuel.

L'amour du prochain peut être négatif et d'abstention, ou positif et d'action : ne pas nuire, puis aider.

Ne pas nuire ni par l'acte, ni par la parole, ni par la pensée ; que voilà déjà une entreprise qui semble au-dessus des forces humaines à quiconque s'y essaie, et quelle école pour la paresse, pour la cupidité, pour toutes les petites mesquineries qui pullulent dans chacune de nos heures. Que nos actes ne nuisent point, c'est endiguer l'avarice et l'ambition ; que nos paroles ne soient pas nuisibles, c'est supprimer l'envie, la jalousie, la vaine suffisance ; que nos pensées ne nuisent plus, c'est semer de la bénévolence, de l'ardeur et de l'allégresse.

Avez-vous essayé ? Pouvez-vous apaiser votre impatience lorsqu'un importun vous fait perdre votre temps ? Vous êtes-vous rendus insensibles aux piqûres de l'ingratitude ? Parvenez-vous à ne pas vous défendre quand on vous calomnie ? Faites-vous en cachette le travail que tel camarade paresseux n'expédie pas en temps voulu au risque de se faire renvoyer et de ne plus pouvoir nourrir sa famille ? Avez-vous soigné un enfant souffre-douleur de camarades ou de parents brutaux ? Savez-vous inventer des excuses pour ceux que l'on blâme justement, ou des défenses pour ceux que l'on persécute injustement ? Or, si vous faites toutes ces choses d'une façon habituelle, avez-vous remarqué comme de telles coutumes vous procurent un sentiment fort de bien-être intime et de paix ? Si même votre cœur, peu entraîné à la grande et douce indulgence des âmes qui ont beaucoup souffert, se trouve inapte à fournir spontanément ces gestes fraternels, contraignez-le de les accomplir, faites-lui violence ; vous récolterez de votre despotisme contre vous-même les fruits les plus beaux de stabilité, d'énergie, d'humilité.

La pratique de l'amour fraternel développe toutes les richesses de la sensibilité sentimentale ou esthétique, fertilise l'intelligence, et renferme tous les entraînements moraux. Des

chercheurs non chrétiens s'étonnent que l'Evangile ne parle pas des animaux, et tirent de ce silence un argument en faveur du bouddhisme. Mais l'Evangile n'énonce pas tout le détail infini de nos devoirs ; et ces critiques, probablement, n'ont pas mis à l'essai les formules qu'ils déprécient ; j'ai bien souvent vu telle amie des chats ou des chiens laisser sans secours sa voisine malade ; mais je n'ai jamais vu un homme capable de donner son lit à un misérable ramassé dans la rue se montrer cruel pour l'animal. Qui peut le plus peut le moins.

L'amour du prochain le plus facile, c'est celui de la famille ; toutes sortes d'attractions venues de la chair et du sang aident les époux, les pères, les mères, les enfants à s'entr'aimer ; mais la facilité implique la fragilité ; et le véritable amour conjugal ou familial commence avec les tentations de devenir infidèle ou impatient. Aimer des étrangers, des inconnus devient plus difficile ; aussi cet exercice développe-t-il davantage le sens de la Vie. Quiconque se penche sur la douleur humaine apprend à soigner la plus infime créature, apprend à l'admirer, à vénérer Celui de qui elle exprime une parole ineffable, à découvrir en tout la Lumière originelle et le secret divin ; le contemplateur mystique fera donc aussi l'aumône aux êtres immatériels : aux mauvais destins, aux complications, aux incommodités, aux inimitiés, à tout enfin ce qu'engendre de désagréable le siècle et le milieu social.

Voilà le rôle secret, le rôle essentiel de l'homme. Voilà par quels exercices il atteint sa stature entière et répond aux espérances que fondent sur lui les innombrables créatures. Si Dieu est amour, l'homme, Son enfant, ne devrait être que charité.

*
* *

En vous promenant dans la campagne, vous reposant à l'ombre d'une haie, peut-être avez-vous donné un regard à ces herbes agrestes que tout le monde foule ? Sans doute alors l'admirable richesse de leurs formes vous a-t-elle surpris, et vous êtes-vous émerveillés devant leurs nuances délicates, les élégants enroulements de leurs tiges, les parfums souvent

exquis de leurs corolles, devant toutes ces magnificences qui se cachent, ces suavités qui se retiennent de nous conquérir ? Vous êtes-vous souvenus que ce sont les sucs de toutes ces modestes plantes qui recèlent les vertus médicinales les plus actives : bonté précieuse jointe à la plus candide beauté ? Et, laissant parcourir à votre rêverie l'horizon ascendant des splendeurs créées, vous vous êtes, je pense, inclinés devant leur Auteur unique, partout invisible et partout pressenti, et vous avez compris que toujours, ce sont Ses bienfaits les plus nécessaires qu'Il sème avec le plus de profusion.

La charité, perle inestimable avilie par l'usage, est aussi une fleur du Ciel et Celui qui autrefois, sous la figure d'un jardinier, apparut à la courtisane pénitente, en répand les semences par tous les coins de la terre, sur toutes les collines où travaillent les esprits, dans toutes les broussailles secrètes de nos cœurs encombrés. Mais, nous, futiles, parce que chaque pas nous découvre d'innombrables espèces nouvelles de cette plante divine, nous la méprisons, nous l'écrasons sous nos pieds dédaigneux.

Ainsi, au lieu de ciseler à grand labeur des abstractions subtiles, au lieu de construire d'irréalisables utopies, ne devrions-nous pas nous mettre d'abord à l'école pratique de l'existence quotidienne que nous croyons trop élémentaire. Chaque jour est un petit monde vivant avec lequel il nous faut correspondre ; le physicien comme l'astronome, le chimiste, le naturaliste comme le visionnaire affirment tous que la vie, c'est de l'amour, de l'amour le plus haut : du sacrifice. Vous donc, qui voulez vivre davantage, avec une ardente intensité, avec la variété la plus vaste, apprenez d'abord à aimer, c'est-à-dire à répandre largement, comme fait le Père, les quelques forces qui vous sont échues et, sans cesse, des forces neuves remplaceront vos énergies usagées.

Ce que l'on entreprend, il faut, pour réussir, s'y employer à fond ; soyons charitables de toutes nos forces, avec toute la gravité de notre âme, avec toute la grâce de nos manières, avec soin, avec élégance, avec précaution. Pansez les plaies du cœur avec des paroles aussi douces que vos mains se font légères pour panser les plaies du corps. N'allez pas vers

les pauvres en vous croyant supérieurs à eux ; si nous ne sommes pas nés dans les bas-fonds de l'enfer social, est-ce à nous de nous en faire un mérite ? Et puis, ne vous imaginez pas avoir des droits à la reconnaissance de vos obligés. Du point de vue de Dieu, entre le riche et le pauvre, le véritable bienfaiteur, c'est le pauvre ; non pas que le pauvre rende toujours en bénédictions l'aumône qu'il reçoit, mais parce que le Christ, qui Se cache derrière lui, nous rend une aumône spirituelle dix fois plus précieuse que nos soins et notre argent.

***

Voilà les principales directives de l'entraînement intérieur.

Mais la personne morale, comme la personne physique, a besoin de nourriture et de repos. Sa nourriture, c'est la prière ; le repos, ce sont les réponses du Ciel et la foi.

La prière est un acte immense : l'homme se jetant pour y chercher quelque trésor inestimable et ramenant du fond des abîmes le trésor même dont il a besoin. Si nous pouvions apercevoir, à la lumière de l'Esprit, le vaste drame que crée la demande d'un cœur pur, les houleuses multitudes qu'elle met en branle, jamais nous n'oserions prier. Là encore notre ignorance constitue notre sauvegarde.

On emplirait des bibliothèques à rassembler tout ce qui a été écrit sur la prière. Tous ces conseils sont utiles, et chaque suppliant présente sa requête comme il le peut. Je me bornerai ici aux indications indispensables.

Prier n'exige, en somme, qu'une seule condition, mais essentielle : c'est que notre voix monte jusqu'à Dieu ; je ne parle pas par métaphore : vous entendez bien qu'il s'agit de tout autre chose que de méditation, ou d'auto-suggestion, ou de concentration volontaire. La prière est un cri d'appel et rien d'autre. Le tout, c'est de se faire entendre. Les formules, les attitudes, les heures, les lieux, ce sont des choses de second ou de troisième plan, car toujours et partout, que nous le voulions ou non, nous sommes sous le regard de Dieu.

Pour nous faire entendre, notre cœur doit parler la langue du Ciel, et ce langage, c'est la charité ; notre personne doit prendre conscience de son néant, et ce vide intérieur où l'infini se précipite à flots, c'est l'humilité. Ainsi, croire ne suffit pas ; croire en Dieu et ne pas Lui obéir, voilà comment font trop de chrétiens ; je préfère ceux qui prétendent ne pas croire et qui obéissent à la loi divine. Ce n'est pas la foi qui engendre la charité, c'est la charité qui engendre la foi ; la foi n'est pas une opinion du cerveau, c'est une conviction du cœur. Avoir foi en quelqu'un, ce n'est pas croire que cette personne existe, c'est avoir confiance en elle, et lui vouer toute fidélité.

La foi signifie amour de Dieu, comme la charité, amour des créatures. Ces deux flammes grandissent l'une par l'autre, et s'alimentent mutuellement. Vivre — car je n'oublie pas le sujet de notre entretien — vivre, c'est sortir de soi. Par la charité vous sortez hors de vous-mêmes, vers le monde en détresse ; par la prière vous sortez en dedans de vous-mêmes, vers le Père très bon qui aime vos efforts.

La prière sans la charité préalable ne peut rien ; tandis que la charité sans la foi émeut tout de même le Ciel. Souvenez-vous des admirables histoires de l'Enfant prodigue et du bon Samaritain ; et, si vous rencontrez dans les grandes agglomérations populeuses quelqu'un de ces êtres auxquels on n'a pas su faire comprendre le Christ, mais qui cependant souffrent au spectacle des misères prolétariennes, qui donnent aux camarades leur travail, leur table, leur mansarde et leur fraternelle amitié, vous comprendrez comment ces grands cœurs, bien qu'ils se refusent à toute conception religieuse, sont près de Dieu, bien plus près que tels dévots à l'âme sèche qui pressurent leurs employés ou qui jettent impitoyablement à la rue leur servante fautive. Sans la charité, point de religion vivante; cet axiome évident, nous voulons le dresser assez haut pour que tous l'aperçoivent.

Lorsqu'on se présente devant un souverain, on se conforme au cérémonial d'usage ; lorsqu'on parle à Dieu, on doit suivre l'usage de Son royaume. Or, l'atmosphère surnaturelle, c'est la Lumière, c'est l'effusion de soi, c'est le oui de

l'enfant ingénu. Usez-en donc avec Dieu en sincérité parfaite, en confiance totale, puisqu'Il voit tout et qu'Il peut tout ; cela suffit pour rendre notre prière puissante ; tout le reste, formules, liturgies, attitudes, heures, lieux choisis, ce sont des étais pour nos doutes, des garde-fous pour nos inattentions.

A m'entendre simplifier ainsi nos rapports avec Dieu, vous me croirez peut-être novateur. Détrompez-vous. Aujourd'hui on donne quelquefois trop d'importance aux formes religieuses ; les formes sont utiles certes ; mais remontez aux sources du Christianisme, consultez les saints et les docteurs, scrutez l'Evangile, et vous vous persuaderez que je ne vous annonce là rien que de traditionnel et de vénérable.

*
* *

Dans l'univers spirituel, tout est en cohésion intime, tout s'interpénètre et communique ; un effort moral facilite la bienfaisance de la prière ; un acte de bienfaisance nous aide à nous vaincre et à prier. En somme, tout naît du bon vouloir ; or, la seule volonté au monde qui soit bonne, c'est celle de Dieu ; la volonté des créatures les plus sublimes reste toujours trouble ou insuffisante ; c'est pourquoi nous nous aveuglons lorsque nous suivons nos désirs personnels, nous rétrécissons nos perspectives, nous créons de la discorde.

La vie intérieure la plus haute et la plus intense serait celle qui se renoncerait continuellement et complètement, depuis la première onde d'un désir jusqu'au dernier geste de l'acte. Lutter pour satisfaire ses convoitises demande un effort moindre que lutter contre elles et pour les transformer ; mais n'oublions pas que la conquête d'un idéal devient un égoïsme quand elle ne vise que la satisfaction de soi-même.

Le vrai disciple n'agira donc que par obéissance et par amour ; il oubliera complètement ses propres besoins et son avenir spirituel ; mais il retrouvera à chaque effort de ce total oubli une vigueur plus surhumaine et montera au-dessus de la Nature, jusqu'au Royaume de la Divinité.

De tels hommes existent, bien qu'encore plus rares

que les rares humanitaires dont je vous parlais tout à l'heure ; c'est eux qui forment, tout inconnus qu'ils soient les uns des autres, cette mystérieuse Eglise intérieure que la théologie nomme la Communion des Saints et qui est le germe terrestre du Royaume de Dieu.

*
* *

Mais ceci, c'est tout autre chose. Résumons plutôt bien clairement les considérations précédentes et concluons.

Voici un grain de blé ; son énergie vitale qui s'efforce reçoit l'aide fraternelle de cette terre à qui le semeur l'a confié, de la pluie, de la neige, du soleil. Nos âmes aussi sont des semences vivantes confiées à la terre temporelle et que secourent les forces, les idées, puis les rayons du soleil de l'Esprit. En effet, le monde n'est pas une illusion ; tout, au contraire, est réalité ; il y a un univers physique et nos personnes physiques, un univers psychique et nos personnalités psychiques, un monde divin et notre flamme divine ; si nous voulons atteindre les limites du possible, et les reculer en les dépassant, c'est Dieu seul qu'il faut viser hors de nous, c'est Dieu seul qu'il faut écouter en nous. La seule manière de chercher Dieu consiste à reproduire le pâle reflet que nous apercevons de Sa splendeur ; la seule manière d'entendre Dieu, c'est de nous pencher sur les plaintes des créatures.

Croyez-moi, vous qui mêlez votre compassion aux larmes de vos frères, vous qui gémissez sur vos propres laideurs, vous qui aspirez de toutes vos forces au règne de la bonté, que vos buts ne soient ni trop vastes, ni lointains. Car tous les hommes sont solidaires ; toutes leurs existences à chacun sont cimentées, imbriquées, enchevêtrées les unes dans les autres ; attaquez le travail n'importe où, par le premier bout qui se présente ; faites l'effort de tout de suite, car il se répercutera tout seul, il se propagera de lui-même ; ce qui se présente à faire, c'est ce travail-là que Dieu nous destine personnellement.

Que toute forme de la vie vous devienne respectable, car où est l'homme qui peut créer un moucheron ? Que tout

effort pour vivre trouve en vous une Providence ; comme vous êtes aidés en tout, aidez les autres en tout ; votre vie intérieure en deviendra belle et abondante, et votre vie extérieure en recevra des bénédictions.

Sachez-le bien, Dieu aime nous voir heureux et forts. Il ne nous a jamais condamnés à la souffrance ; le disciple du Christ n'est pas un martyr lamentable ; il a eu assez de courage pour supporter les premières fatigues inhérentes à un changement radical d'existence ; mais, une fois acclimaté à l'altitude mystique, il reçoit de cet air si pur, de ce soleil qui réchauffe sans jamais accabler, une merveilleuse abondance de forces. Ainsi se vérifie la promesse du Maître, que le joug du divin labour est doux, et léger le fardeau du divin labeur.

LA THAUMATURGIE

LA THAUMATURGIE

Le miracle, c'est la chose extraordinaire, qui semble n'avoir lieu qu'une fois, qui semble ne pouvoir être reproduite. A la vérité, les choses ordinaires n'arrivent non plus qu'une fois ; mais elles ont un air de famille. La foule spectatrice, qui analyse peu, les classe par petits paquets. Chaque phénomène est un tout en soi ; un ou deux traits de sa complexité ressortent seuls : c'est par eux que nous nous familiarisons avec les faits courants ; et l'on finit par ne plus les remarquer.

Or, c'est l'ordinaire qui recèle le plus de merveilleux. Voici un piéton traversant le boulevard ; combien de forces et de combinaisons de forces ne faut-il pas pour qu'il parvienne sans encombre au trottoir opposé ? Et, pour que l'accident survienne, il suffit qu'un seul de ces centaines de fils ténus se rompe, à l'action desquels le voyant aperçoit les humains obéir comme des marionnettes compliquées.

Tandis que le miracle, c'est un fait ordinaire, mais qui s'affirme avec éclat par un de ces traits constitutifs, généralement enfouis dans le sous-œuvre, et qu'une cause rare fait surgir. Ce fait nous frappe alors, et nous nous récrions.

Il faut distinguer du miracle proprement dit les prodiges, les charmes, les fascinations, les enchantements, les prestiges. Fixons nettement nos idées.

Devant Dieu se tiennent l'Homme et la Nature. En chacun d'eux, depuis l'incarnation du Verbe, se trouvent du relatif et une lueur d'absolu, du créé avec une semence d'incréé. Le créé, c'est tout ce dont la connaissance et le gouvernement ont été promis à l'homme ; c'est l'ensemble des objets du savoir spéculatif, du pouvoir pratique, des sciences et des arts, tant exotériques qu'ésotériques. L'incréé, c'est tout ce

qui reste à jamais inaccessible à l'homme, hors de lui et aussi en lui ; c'est le don de Dieu ; c'est le domaine de l'Evangile, de la mystique.

Ces deux royaumes du Moi perçoivent les deux régions correspondantes du Non-Moi par leurs moyens propres : l'étude, l'entraînement et l'action rationnels, — ou bien en évoquant la bonté divine par l'exercice de la vertu et la prière.

A leur tour, les deux régions du Non-Moi influent sur la double sphère du Moi, par les images conscientes de la sensibilité ou de l'intellect, — ou bien par l'influence divine directe, la grâce, les dons de l'Esprit Saint.

Ainsi un thaumaturge peut agir par cette collaboration du savoir et du vouloir qui engendre le pouvoir, et qu'enseignent les initiations. Ceci est proprement le domaine du merveilleux, domaine rempli de mirages, de pièges, de violences, et où il ne convient de s'aventurer qu'avec la plus extrême prudence. C'est un des grands mérites de l'Eglise que d'avoir constamment prévenu les curieux des risques de telles études.

Dans ces régions, où pullulent mille peuplades invisibles, la plupart uniquement avides des émanations de la vie humaine ou matérielle, les fourberies abondent et les brutalités. Vous souvenez-vous du gardien du seuil de *Zanoni* ? Il n'y a pas un gardien du seuil ; il en existe plusieurs, car il existe beaucoup de seuils.

Ces êtres, dont l'archéologue peut retrouver les portraits dans les figures de monstres grimaçants sculptés au pourtour des antiques édifices religieux, de là-bas comme de chez nous, s'entendent admirablement à manœuvrer les ressorts de l'égoïsme, de la cupidité, des plus basses passions. C'est à cause d'eux que les garanties morales les plus sévères étaient exigées autrefois des néophytes.

Voyez quels ravages ces invisibles ont pu faire dans l'esprit de tels étudiants modernes, imprudents, peu scrupuleux, rétifs à toute saine discipline. Que d'histoires attristantes j'aurais à raconter !

D'autant que les portes des régions troubles de l'Invisible se fracturent assez facilement.

Les écrivains qui présentent la Magie comme un art très occulte trompent leur public, involontairement peut-être, mais ils le trompent. La vie est une perpétuelle magie. Chacun de nos actes est une évocation ; chacun de nos sentiments est une incantation ; chacun de nos désirs est une conjuration. La grande majorité des hommes possède le germe des pouvoirs magiques ; heureusement qu'on s'ignore soi-même ; et que la Nature, mère prudente, ne nous laisse prendre des bribes du Savoir que juste ce que comporte notre médiocre sagesse.

Les prodiges et les miracles se ressemblent dans leur forme ; ils diffèrent selon l'essence. Les premiers peuvent être opérés par quatre moyens. Par l'emploi de forces naturelles peu connues telles que le magnétisme, les fluides de l'âme terrestre, les courants collectifs humains, les auras et les éthers qui animent le minéral, le végétal et la chair.

Le second moyen, c'est l'intervention d'êtres de l'au delà, intervention consentie par eux (spiritisme) ou obligée (magie). Le troisième, c'est le désir de l'homme et sa prière, exaltée artificiellement par le jeûne, les parfums, les rites, et adressée à de puissantes créatures, comme les dieux du polythéisme et les phalanges de la pneumatologie ésotérique. Le quatrième enfin, c'est notre volonté, toute seule, impérieuse, royale et tyrannique ; méthode rare, parce qu'extrêmement difficile et dangereuse à proportion.

Les résultats obtenus par l'une de ces quatre méthodes, nous les appellerons des prodiges, réservant le titre de miracles aux seules thaumaturgies mystiques, celles où Dieu agit seul, où l'homme ne fait qu'appuyer ses bras suppliants sur la croix de ses sacrifices personnels.

De soi-disants spiritualistes déclarent que le surnaturel n'existe pas ; ils devraient plutôt avouer qu'ils ne possèdent pas le sens du divin, et que des taies sur les yeux les empêchent de voir le Christ.

Or, Dieu Se préoccupe de l'homme, de deux façons. Par une sollicitude habituelle et générale dont notre insouciance ne s'aperçoit même pas ; puis par une sollicitude extraordinaire, moins fréquente, et qui ne se manifeste que

lorsque tout autre mode de secours est fermé ; ceci est le miracle.

Mais dans l'orbe du miracle gravitent autour du Verbe deux sphères jumelles ; celle des grâces subjectives : visions, extases, prophéties, stigmates ; celle des grâces objectives, miracles proprement dits : guérisons, arrêts de catastrophes, direction des événements, régence des phénomènes matériels.

De cette dernière classe nous nous occuperons seulement.

*
* *

Quelles conditions le miracle exige-t-il pour se produire ? Aucune. Il nous paraît n'éclater que lorsque toutes les ressources du courage, de l'intelligence et de la patience sont épuisées, lorsque tous les espoirs du possible sont déçus. Sans doute. Mais, par essence, le miracle est libre, spontané, soudain. Il échappe aux prévisions et secoue les règles ; il est. Comme l'Esprit, qu'il réalise visiblement, il souffle où il veut. On le touche, mais personne ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Le miracle, c'est Dieu Se faisant palpable, c'est le Christ prouvant qu'Il ne nous a pas quittés. Car aucun miracle réel et pur ne peut s'accomplir si le Verbe, notre très cher Jésus, n'en a disposé les préparatifs et béni l'objet.

A quoi donc reconnaître qu'un fait extraordinaire provient de Dieu, de l'homme, des génies ou des démons ? Aucune analyse ne donnera de critérium certain. L'intuition seule nous renseignera ; l'intuition dans ce qu'elle a de plus subtil, de plus juste, de plus clair et de plus central ; en un mot : le sens du divin.

Un peintre, un littérateur jugent par une intuition jaillissant soudain avant qu'ils aient analysé, comparé, critiqué. Ils jugent par le sens de la couleur, ou le sens de la langue ; comme l'écrit admirablement le très grand seigneur des lettres contemporaines, Villiers de l'Isle-Adam : « Personne ne connaît que ce qu'il reconnaît ». Chaque spectateur d'un prodige en attribura la cause au principe même à la connaissance duquel son esprit est parvenu. Car notre entendement nous

construit des opinions correspondantes à l'habitat invisible de notre esprit. Celui qui réside dans le royaume des ombres verra en tout fait merveilleux un fait spirite ; celui qui réside dans le royaume des fluides apercevra partout du magnétisme ; de même pour le rationaliste, le sceptique, le volontaire. Mais celui qui s'est désaltéré aux fontaines éternelles discerne avec certitude, à la vue d'un prodige, la présence du Père ou Son absence.

*
* *

La valeur du miracle est essentielle ; celui qui le détermine, celui qui le reçoit, son importance matérielle ne lui ajoutent, ne lui enlèvent rien. Il n'est pas plus difficile à Dieu de renverser les Andes que de guérir une écorchure. Les pouvoirs psychiques n'impliquent pas toujours la sainteté vraie ; le diable donne des forces à ses serviteurs. Ces pouvoirs ne sont pas, par définition, permanents. Tous, nous avons vu, dans notre existence, quelques-unes de nos prières exaucées ; est-ce parce que nous le méritions ? Qui oserait le prétendre ? Souvenons-nous des ouvriers de la onzième heure ; et, observant le monde des fenêtres de la maison du Père, persuadons-nous qu'il n'y a pas de loi, nulle part, jamais, que la volonté de ce Père. Que ceci nous jette plus avant vers cette pauvreté d'esprit à laquelle Jésus donne le Royaume ; que ceci nous monte vers ces montagnes bénies dont l'air se nomme la Paix, dont les anges peuplent les plateaux, dont les vallées silencieuses ne résonnent que des seuls échos du Verbe consolateur !.

Quelques-uns diront, au dernier jour, qu'ils chassèrent les démons, qu'ils guérirent, non par un procédé illicite, mais par la force du nom de Jésus. Et le Fils de l'Homme leur répondra : « Je ne vous ai jamais connus. »

Remémorez-vous souvent cette parole, vous tous, nombreux parmi les spiritualistes, dont l'infatuation se couvre du manteau de la charité. Chassez de vos cœurs, pas encore mûris, le désir d'opérer des miracles. Vous marchez vers les

précipices et les cavernes à serpents. Combien de vos frères ne s'y sont-ils pas déjà perdus !

*
* *

Rien à dire des thaumaturges anciens, puisque nous n'étudions pas l'occultisme. Quant aux thaumaturges chrétiens, nous retrouverons les types de toutes leurs œuvres, dont l'hagiographie nous offre d'innombrables récits, dans les actes du Christ.

L'énumération que l'Evangile fait des pouvoirs accordés aux apôtres ouvre déjà d'immenses perspectives à notre ardeur. Guérir les malades, nettoyer les lépreux, chasser les démons, ressusciter les morts : voilà pour la santé ; marcher sur les serpents, voilà pour la nature, si l'on généralise cette expression ; parler de nouvelles langues, voilà pour l'intelligence ; convertir les incrédules, voilà pour le cœur.

Ces sept privilèges que, dans un certain sens, on pourrait faire découler des sept dons de l'Esprit, impliquent, lorsqu'ils sont permanents, le même nombre de travaux préparatoires, de missions différentes, de correspondances avec les divers appartements de la maison du Père.

Il n'entre ni dans mon plan, ni dans mes capacités d'entreprendre ici une description exacte de ce palais, ou des serviteurs qui s'y affairent. Voici le peu qu'il m'est donné de vous en dire. Vous savez que le Verbe, en S'incarnant, avant d'atterrir ici-bas, Se rendit réellement présent à tous les mondes supérieurs au nôtre ; dans chacun d'eux Il laissa une lueur de Son esprit ; lueur partielle, faut-il dire à cause de l'infirmité de notre langage, mais contenant tout de même la totalité de Sa lumière.

Or, notre planète ne reçoit pas sa vie que d'un soleil ; l'astre qui nous éclaire ne donne que la vie physique ; six autres soleils nous nourrissent. Ils demeurent invisibles pour tous, sauf pour l'homme libre. C'est à peine si les disciples les plus parfaits de Jésus aperçoivent, dans le feu de la prière, le plus inférieur de ces soleils, celui qu'on a appelé le soleil noir, quoiqu'il ne soit pas noir. Il existe des livres occultes, en Orient

et chez les Rose-Croix, où l'on apprend des détails sur cet astre mystérieux ; mais je ne vous les redirai pas ; ce sont des arcanes trop dangereux à connaître et qui chargeraient nos faibles épaules d'un fardeau écrasant. Tout doit être divulgué, mais à son heure.

Chacun de ces sept soleils revêt l'une des couleurs du prisme ; le jaune est celui que tout le monde voit ; il y en a un rouge, un bleu, un vert, un violet, un orangé, un indigo, tous les six invisibles. Ils nous envoient les formes, les pensées, les modes esthétiques, les lumières morales, telles facultés psychiques, telles propriétés naturelles.

Or, l'homme qui reçoit une mission divine, le véritable apôtre, le soldat du Ciel, en prenant congé du Père pour se rendre à son poste, reçoit un instrument de travail, un secret, un don qui le consacre maître de telle ou telle forme de la vie terrestre. Mais une accommodation préalable est nécessaire de la force divine à lui conférée, pour que les habitants de la terre puissent se l'assimiler. Cette adaptation, qui demande un certain temps, se fait par le séjour de cet apôtre dans le soleil correspondant ; de là il passe, pour achever cette mise au point, dans le soleil visible, d'où il descend enfin sur terre.

C'est pourquoi les thaumaturges ne sont pas capables de tous les miracles ; leur chef seul, l'homme libre, ayant séjourné sur tous les soleils, est omnipotent sur la terre.

Vous comprenez maintenant pourquoi l'Evangile établit des distinctions entre : guérir un malade, nettoyer un lépreux, ressusciter un mort. La cause et l'esprit de la lèpre n'appartiennent pas à l'ordre des maladies ; la cause et l'esprit de la mort sont d'une troisième région. Les langues nouvelles que parlent les disciples consacrés sont autres que les dialectes humains ; les reptiles qu'ils manient impunément sont ceux de l'En Deçà ; leur prédication dépasse l'art oratoire ; elle atteint le cœur spirituel et le transforme par un effort qui est le chef-d'œuvre de la thaumaturgie.

***

Tout ceci ne s'applique qu'aux serviteurs. Le Maître

opère comme il Lui plaît ; Sa toute puissance emploie diverses méthodes pour l'amélioration de ces méthodes, mais non pas parce qu'elles Lui sont utiles. Il touche les malades, leur parle, leur impose les mains, ou bien Il ne les regarde même pas, ou bien Se passe de leur présence. Ce n'est là ni du magnétisme, ni de la volonté, ni de la télépathie, ni de la suggestion ; Jésus veut plus simplement et plus hautement ; Il purifie l'être même du geste, de la parole, du regard, des fluides, des génies auxiliaires, en les faisant servir de canaux à la Vie éternelle, comme Il a purifié toutes les formes de la vie psychique, intellectuelle, de la vie sociale, en les hospitalisant dans Son esprit. Il n'est pas seulement le Rédempteur de l'homme ; il rédime tout.

Ses miracles portent un caractère déconcertant pour qui cherche à se les expliquer par les théories hermétiques ; c'est leur instantanéité. Aucune force que l'homme puisse conquérir n'est pure de toute matière ; aucune ne peut se mettre en branle que sous deux conditions : un peu de temps pour parcourir la distance qui la sépare de son objet. Il n'y a pas, dans l'univers, de monde sans espace, ni sans durée. Et ceci démontrerait métaphysiquement que les miracles du Christ sont surnaturels.

Le fluide du magnétiseur le plus expert n'atteint le malade qu'au bout de quelques secondes ; la volonté du plus haut adepte demande aussi un peu de temps pour mobiliser les forces dont elle se sert. Tandis qu'à peine la main de Jésus s'est-elle levée sur le lépreux, à peine Son regard s'est-il baissé sur le paralytique, que l'un et l'autre sont nets et agiles.

Qu'Il calme la tempête, qu'Il marche sur la mer, qu'Il multiplie les pains, qu'Il dessèche le figuier, qu'Il fasse venir les morts, qu'Il les ressuscite, qu'Il Se transfigure, qu'Il apparaisse après Sa propre mort, qu'Il monte enfin au Ciel, avec Son corps de chair, cette suite de miracles, qui forme comme une liste complète de tous les types de prodiges, est obtenue essentiellement par un seul procédé : le commandement après autorisation demandée au Père. Jésus est le seul être qui possède le droit de commander. Il le possède deux fois : divine-

ment, parce qu'Il est Dieu ; humainement, parce qu'Il a obéi en tout et pour tout.

Mais de quelle façon commande-t-Il, et à qui ? Aux créatures autres que l'homme, Il donne un ordre ; aux hommes, Il demande leur adhésion préalable, leur foi, par respect pour leur libre arbitre. Ce n'est qu'ensuite que la vertu divine, toute puissante, irrésistible, sort de Lui et agit. Cette vertu, c'est la force même de Dieu, c'est l'Amour pur, c'est la vie éternelle, c'est l'atmosphère fulgurante qui réunit le Père et le Fils, c'est l'Esprit. Elle agit au-dessus du temps, de l'espace et des conditions ; en dehors d'eux, intérieurement à eux, centralement ; elle se propage sans mesure, sans durée, dans ce partout et ce nulle part où se tiennent les centres de tous les êtres.

Voilà pourquoi Jésus ne guérit qu'en effaçant la cause originelle : le péché ; pourquoi Il produit le miracle du dedans au dehors ; pourquoi Il demande la foi ; Il Se comporte selon le mode absolu de l'éternité.

*
* *

Ses miracles ne sont pas des œuvres systématiques, préparées, artificielles, préconçues ; évidemment prévus dès l'origine par la prescience du Père, ils sont en même temps imprévus, spontanés, jaillissant des sources profondes du cœur de Jésus, au hasard des circonstances, juste à l'inverse de cette volonté olympienne et logique qui appartient à l'adepte.

Jésus rayonne une atmosphère de miracles, comme le lis exhale ses parfums. Cette libre allure dans la toute puissance, cette grâce dans l'autorité, cette simplesse dans la grandeur lui font l'auréole suprême de beauté devant laquelle s'inclinent les plus nobles intelligences, inquiètes d'une gloire assez subtile pour échapper à leurs analyses.

Le travail réel d'un homme n'est jamais celui pour lequel les autres hommes l'admirent. Ce sont les racines qui font vivre l'arbre. Les discours, les prodiges, les conversions ne furent que les fruits ou les fleurs du Cep mystique. Tout ce que l'Evangile ne raconte pas, les jeûnes, les nuits de prières,

les courses épuisantes, les désolations silencieuses, les douleurs secrètes : voilà le vrai travail de Jésus ; voilà les racines innombrables, profondes, vigoureuses, obstinément enfoncées dans la ténèbre terrestre.

Quand Jésus marche sur la mer, ce n'est pas parce qu'Il S'est mis dans un état magnétique spécial, ni parce que des esprits Le soutiennent, ni parce qu'Il le veut ; Jésus voit Ses disciples aimés dans le désarroi ; Son cœur Le porte vers eux ; et c'est Son amour qui rend Son corps léger. Cela, c'est le processus terrestre du miracle ; en voici le processus extra-terrestre. Jésus revenait de visiter un monde où la pesanteur, plus vivante qu'ici, varie avec l'état psychique des êtres. Il avait emmené avec Lui un peu de cet air plus sensitif. Car l'esprit de l'homme rapporte toujours au corps de l'homme quelques fruits des campagnes où il vient de se promener.

Quand Jésus Se fait obéir de la tempête, c'est qu'Il vient de combattre, dans l'intérieur des airs, les démons des ouragans.

Quand Jésus guérit tel malade, Son geste est l'aboutissant matériel d'un geste spirituel.

Les démons et les bourreaux invisibles ne Lui obéissent ici que parce qu'Il les contraint d'abord là-bas. Les pains ne sont pas multipliés parce qu'Il a modifié le canevas astral du froment, ou parce qu'Il a suggéré la foule, mais parce que, la nuit précédente, sans doute, ayant examiné l'être du froment, Il lui avait conféré une force nouvelle, dans certains buts.

Quand Jésus ressuscite la petite fille, puis, à distance, le fils de la veuve, puis Lazare enterré depuis trois jours, enfin quand Il Se ressuscite Lui-même, ces prodiges sont le naturel prolongement de visites au Royaume des morts, de voyages dans le Soleil des morts, d'inscriptions dans le Livre des morts.

Jésus n'a pas gravi le Thabor avec le propos de S'y transfigurer, et d'y évoquer Moïse avec Elie. Il monta sur ce roc, parce que, la nuit précédente, Son esprit s'était élevé jusqu'au zénith du monde; Son corps ne reçut qu'une réflexion, plutôt une réfraction atténuée de la splendeur descendue pendant l'extase ; et les deux témoins de l'Ancienne Loi vinrent

spontanément L'assister, sans avoir été appelés, parce qu'il était logique, naturel, irrésistible qu'ils vinssent.

Jésus, pour apparaître après Sa mort, n'a pas besoin de Se concentrer pour faire sortir double, corps astral, ou n'importe quoi d'analogue. Il a quelque chose à dire à Ses amis ; Il va le leur dire en personne, en personne complète, sans effort, sans complication ; Il apparaît, tangible, vivant et semblable à Lui-même.

Il ne décide pas un beau jour de monter au Ciel. Il ne S'amuse pas à faire de la lévitation ou de la désintégration. Il est plus simple que cela ; s'Il S'élève, avec Son corps, jusqu'au firmament, c'est que le Père Lui a demandé de revenir.

Chez toute créature, le mouvement intime tend à s'exprimer. Plus l'émotion est forte, plus l'être est sain, plus vivante sera l'expression. Des ondes de forces de plus en plus denses à mesure qu'elles approchent du physique collaborent à tisser le vêtement des acteurs inconnus qui jouent en nous les drames de notre vie véritable. Toute œuvre matérielle de l'homme est la statue vivante d'un génie qu'il héberge.

Mais nous, nous sommes des hôtes pauvres, paresseux, inattentifs. Imaginez un être comme le Christ : tout énergie, tout vie, tout esprit. Ses drames intérieurs se réaliseront aussi, mais tout de suite, avec la vigueur divine, la fidélité parfaite, l'éloquence irrésistible.

Et de même que, dans nos modestes existences, les événements et les personnages se répondent, de même, avec une justesse précise et rapide, le cadre terrestre se présentait exactement à la rencontre des actes spirituels du Christ. Reconstituer des fluides, réorganiser des phalanges invisibles, réparer tel rouage de la machine terrestre secrète, exercer enfin sur toute créature un ministère perpétuel d'assistance et d'épuration : voilà les secrets travaux du Sauveur.

Aux dernières lueurs du couchant, Jésus gravissait les pentes des montagnes pour passer, seul en face du Père, les heures silencieuses de la nuit. L'innombrable clarté des étoiles, plus scintillantes de verser leur lumière sur ces yeux même qui, au commencement, la leur donnèrent, fait palpiter l'abîme supérieur. Les souffles alternés de la mer et de la montagne

passent en bruissant sur les vignes et les vergers. Des parfums flottent ; des cris s'entendent, que la distance harmonise. Et Jésus veille, allant et venant, du rocher à l'olivaie, tandis que comparaissent devant Son regard insondable les créatures pour lesquelles Il travaille.

Et lorsque, dans les brumeuses fraîcheurs du matin, ce Jésus redescendait vers les villages, tout environné d'une aurore mystique, dispensant sur la campagne à peine réveillée la suave douceur des collines éternelles, Il trouvait sur Ses pas la guérison, le miracle exactement semblables à Son œuvre nocturne.

Dans la vie du Christ tout est coordonné ; tout atteint son but avec plénitude. Le lépreux qu'Il purifie, c'est celui-là même chez qui cette purification est la plus utile, la mieux accueillie, la plus féconde. Le figuier qu'Il dessèche, l'eau qu'Il transmue, les pains qu'Il multiplie, tous, ce sont ceux-là même marqués pour subir Son invincible influence. Le jour où nos yeux seront ouverts, où nous pourrons, quelques minutes seulement, suivre dans la Lumière *évidente* les ramifications des actes du Rédempteur, combien nous L'aimerons, et de quelle totale adoration ne baiserons-nous pas les traces toujours vivantes de Sa prévoyance miséricordieuse et de Sa tendresse.

*
* *

Tous les pouvoirs sommeillent dans les jachères de notre esprit. Pour les réveiller, il leur faut les pluies fécondatrices, messagères du printemps divin. Le dieu, l'adepte qui semblent pouvoir provoquer ces pluies, sont des usurpateurs. Le seul Fermier, c'est le Verbe ; les seuls laboureurs, ce sont Ses Amis : « Toute plante que mon Père céleste n'a pas plantée, sera arrachée et jetée au feu. »

Cependant, le travail des faux jardiniers n'est point inutile. Les plantes éphémères qu'ils ont fait pousser, réduites en cendres au feu de la Croix, donnent aux graines divines un engrais excellent.

Le vrai Jardinier attend que nous Lui ouvrions la

barrière ; nous faisons cela en acquittant nos dettes spirituelles, en subissant nos épreuves, en dépassant le strict de nos devoirs. Telle est la longue préparation, l'entraînement avant la bataille, l'attente sur les parvis du sanctuaire.

*
* *

S'il est parmi vous quelqu'âme ardente que les perspectives entrevues des magnifiques douleurs de l'Amour exalte et enflamme, je l'adjure de délibérer avant de faire le premier pas. Car, si plus tard, effrayée de l'effort qu'elle aperçoit, elle veuille revenir en arrière, il lui en coûtera. Des mains levées vers le Ciel remuent le monde, et changent la route de beaucoup de créatures subalternes. Et quand de telles mains se baissent, c'est une catastrophe.

Il faut avoir bien compris la qualité de cet effort. L'initié, pour conquérir l'adeptat, doit être, dès ses premiers exercices, certain du succès. Le mystique aussi. Mais la foi du premier tente Dieu. La foi du second est certaine aussi, mais parce qu'elle compte sur l'amour que Dieu lui voue. La première s'exerce dans son propre sens. La seconde, par une absurdité sublime, s'exerce contre elle-même ; elle renverse ainsi les bornes du possible, et se transfigure en vertu surnaturelle. Voilà pourquoi le don de miracle dépend de celui des dons du Saint-Esprit que les théologiens appellent la force.

J'emprunterai, pour graver dans vos cœurs les maximes de cet entraînement singulier, l'énergique burin de saint Jean de la Croix.

Voici le thème :

« Pour parvenir à posséder tout,
veuillez ne posséder rien.
Pour atteindre ce que vous ne possédez pas,
traversez ce que vous possédez. »

Voici les développements :

« Que l'âme se porte toujours non au plus facile mais au plus difficile ;

Non au plus savoureux, mais au plus insipide ;
Non à ce qui plaît, mais à ce qui déplaît ;
Non à ce qui est un sujet de consolation, mais plutôt de désolation ;
Non au repos, mais au travail ;
Non à désirer le plus, mais le moins ;
Non à vouloir quelque chose, mais à ne rien vouloir ;
Non à rechercher le meilleur dans les choses, mais le pire ;
Désirant d'entrer pour l'amour de Jésus
Dans un dénûment total,
Dans une parfaite pauvreté d'esprit,
Dans un renoncement absolu
Par rapport à tout ce qui existe de créé. »

Telle est la « Montée du Carmel », telle est la partie subjective ou psychique de l'école de la foi.

Le Christ, en effet, semble indiquer la foi comme la cause déterminante du miracle. Il demande la foi à Ses malades ; Il gourmande Ses disciples de n'en pas avoir ; Il les encourage : « Tout ce que vous demanderez, en priant, si vous croyez, vous le recevrez. »

C'est que le miracle étant, selon l'excellente définition du catéchisme, une dérogation aux lois de la Nature, appartient à l'ordre surnaturel ; la force surnaturelle seule peut l'atteindre et, si j'ose dire, le contraindre. La volonté est naturelle, elle suffit à produire le merveilleux ; la foi est surnaturelle, elle se dresse quand l'intelligence ne comprend plus, quand le cœur agonise, quand la volonté se bute à l'impossible.

*
* *

C'est alors que le disciple peut, avec espoir, commencer sa prière. Je vous ai souvent parlé de la prière ; que j'aurais encore à vous en dire de choses ! Dans l'objet qui nous occupe, la sorte de prière requise est proprement l'intercession, l'intercession d'un pécheur pour un autre pécheur. Seulement celui-ci

est un pécheur qui se croit saint ; et celui-là un saint qui se croit un pécheur.

L'intercesseur vrai a de la foi, non pas la foi totale, mais un tout petit peu de foi, « gros comme un grain de sénevé ». Et cette minuscule étincelle suffit à transmuer sa prière. De prière terrestre, implorante, craintive, tiède, hésitante, elle devient une prière autorisée, commandante, une prière d'élu, une fonction, une demande accordée en vertu d'une promesse préalable, et, à peine formulée, elle est réalisée.

Exercez-vous à cette sorte de prière. Précipitez-vous dans cette prière-là, jetez-vous au fond, lancez-vous en haut ; donnez-vous à Dieu.

Quand on exerce la charité, du discernement est utile; mais non pas quand on prie. Priez donc sans cesse, pour ceux qui le demandent, pour ceux qui ne savent pas que la prière existe, pour ceux qui ne veulent pas de la prière. Arrachez d'abord de votre prière tout ce qu'elle peut contenir de compassion personnaliste ; ayez de la pitié, mais de la pitié pour l'affligé, et non de la pitié pour ce en quoi sa douleur vous atteint personnellement. Dites-vous, quand la pitié reste muette en vous, dites-vous que tous les hommes sont fragiles et misérables, mais que vous, vous êtes le plus fragile et le plus misérable ; entrez-vous cela dans le cœur ; cherchez des motifs convaincants, employez à cette persuasion de vous-mêmes des heures s'il le faut ; car, sans cette compassion, votre prière ne quitterait pas le sol.

Et priez en tremblant ; car c'est une terrible chose que de se faire obéir de Dieu. Tremblez pour les faveurs obtenues ; taisez-vous sur les grâces descendues. Le cœur pur peut commander, et tout être lui obéit ; mais si vous vous croyez purs, n'est-ce pas la preuve que vous ne l'êtes point ? Souvenez-vous qu'un thaumaturge qui opère au nom de Dieu égale zéro ; mais qu'un thaumaturge qui opère en son propre nom, même s'il désire le bien, ne peut atteindre que les quantités illusoires des grandeurs négatives.

C'est pourquoi l'Eglise n'accorde pas aux pouvoirs extatiques ou thaumaturgiques une estime extraordinaire. Dans

les procès de canonisation, la Congrégation des Rites examine d'abord s'il y a eu vertus héroïques ; et ensuite seulement si la preuve est faite de quelques miracles.

*
* *

De temps à autre, Dieu choisit un homme pour confident ; Il lui montre l'envers des choses, la vraie, l'unique Réalité. Il lui fait peser les mérites des créatures et leurs démérites. Il lui démonte les rouages cachés des événements. Il l'introduit dans les conseils des dieux. L'homme s'aperçoit alors de l'étonnante injustice qui règne sur la terre, une injustice perpétuelle, obstinée, ingénieuse, une injustice incompréhensible : l'injustice de la longanimité, de la miséricorde et de l'amour ; l'injustice d'un Père très tendre, que Ses mauvais enfants n'irritent point, mais font pleurer. L'homme s'aperçoit que toutes les calamités qui nous lapident, les catastrophes, les épidémies, les guerres sont vingt fois, cent fois plus bénignes qu'elles ne devraient.

Il demande alors à devenir un ministre de cette miséricorde ; et le Père l'enrôle dans Son armée. Voilà comme se recrutent les soldats de la Lumière, dans les rangs desquels se trouvent les seuls thaumaturges véritables.

Ces soldats ne connaissent pas le plan de leur général ; cela nuirait à leur élan. Ils sont obligés, à chaque pas, de discerner le vrai, l'opportun, le meilleur. Pour cela, le Christ réalise envers eux Sa promesse mystérieuse : « Quiconque, à cause de mon nom, aura quitté des frères, des sœurs, un père, une mère, des enfants, des terres, des maisons, en recevra le centuple dès maintenant, en ce temps présent,... avec des persécutions. »

Les persécutions, le « soldat » n'en manque jamais ; par contre il reçoit l'invisible présence de ses ancêtres spirituels, les délices secrètes de son épouse, la Sagesse incréée, la joie de voir se multiplier autour de lui les fruits de ses œuvres, la douceur de rencontrer de temps à autre quelque frère voué aux mêmes tâches, le repos du cœur dans l'un des apparte-

ments de la maison du Père, et la certitude de ne manquer jamais, puisque le soleil éternel fait mûrir ses récoltes.

L'homme qui fait le bien avec la conscience de son mérite, le stoïcien, l'adepte, le philanthrope agit dans la Justice, et reçoit immédiatement sa récompense. Le disciple agit dans l'Amour et refuse sa récompense au bénéfice d'autrui, parce que son humilité lui persuade qu'il n'a rien fait de méritoire. Sa force lui vient de Dieu.

Il se voue à une suite de morts intérieures, de plus en plus profondes, jusqu'au jour où, ayant atteint la racine même de l'égoïsme, il reçoit, dans l'extase de la béatitude commençante, la Vie qui le recrée, qui le transfigure en homme libre, et, j'oserai le dire, en un frère de Jésus-Christ.

C'est ici seulement que s'ouvre le monde du miracle. Tout ce que nous venons de dire n'en est que la route. Au moins je voudrais vous avoir instillé le désir du départ. Puissent, comme dit le poète « vos cœurs entendre le chant des matelots » !

LA DESTINÉE

LA DESTINÉE

Nous sentons le sol social se dérober sous nos pas ; la guerre n'a résolu aucun des problèmes antérieurs ; ou plutôt personne ne leur a trouvé de solution dans la guerre ; puis des problèmes nouveaux ont surgi. En somme, l'humanité s'inquiète, elle craint une autre guerre, quelque catastrophe plus effroyable, elle ne sait quoi. Et, cherchant, à l'exemple de ses lointains ancêtres, une protection contre un avenir redoutable, elle montre le même aveuglement qu'eux. On leur avait bien dit, aux habitants de Sennaar, que le Déluge était la suite de la corruption générale ; à nous encore, on a bien dit que cette guerre était la transposition extérieure de notre barbarie intérieure. Autrefois, on crut se garer d'un deuxième déluge en élevant une tour de pierre et de briques. Ceux d'aujourd'hui croient empêcher une autre guerre en continuant d'agrandir la civilisation matérielle, égoïste et haineuse à qui précisément nous devons ce cataclysme : nous refaisons une tour de Babel avec des systèmes pour pierres et des passions cupides pour ciment.

Faudrait-il donc revenir à la simplicité des peuplades primitives ? Non pas ; nous tenons la charrue, dans un sol bien pierreux sans doute, mais le devoir, c'est d'aller jusqu'au bout du Sillon. C'est nous qui nous sommes créé notre destin actuel : c'est notre tenue de maintenant qui déterminera notre avenir. Pour comprendre, pour résoudre les problèmes de tout ordre qui se posent aujourd'hui, même les plus techniques, il nous sera utile de connaître quelle part la Destinée y prend, quelle attitude de notre volonté sera la meilleure, quel secours peut nous venir de ce qui est au-dessus de la Nature et de l'Homme;

comment, enfin, nous pouvons le mieux recueillir l'héritage des ancêtres et ouvrir les routes à nos descendants.

*
* *

Où que nous regardions, autour de nous, au-dessus, en dessous, en nous, la part du Destin se découvre énorme ; d'excellents esprits croient en conséquence au retour sans fin des choses, à l'emprisonnement perpétuel de l'homme dans les cachots d'un déterminisme invincible.

Depuis l'astre jusqu'au caillou, depuis l'agrégat minéral jusqu'à la religion, même l'apport fugitif du Présent, tout n'est-il pas le fruit du Passé ? Et, en nous, depuis le corps jusqu'à notre cime intelligente, tout n'est-il pas le fruit de divers atavismes ? Ces assises granitiques de notre personne, ces fondations de l'inconscient, nous ne les touchons, il est vrai, que par des crises graves ; il faut que le feu souterrain s'allume ; alors, parmi les jets de boue on trouve des gemmes dans leur gangue. Ceci, heureux effet de la souffrance, nous démontre combien il importe que nous nous connaissions à fond.

Ce domaine du Passé, nos sociologues et nos psychologues sont loin de l'avoir décrit complètement ; ils ne poussent pas jusqu'à leur limite les principes qu'ils défendent ; ils sont trop respectueux des clôtures. Prenez par exemple la loi de la conservation de l'énergie que les physiciens ont redécouverte. Quelle vision ne donne-t-elle pas de l'envahissement fatidique? Comme elle nous démontre que rien ne se perd ! Nous nous représentons cela trop confusément. Rien ne se perd : cela veut dire que le geste d'un habitant des cavernes préhistoriques n'a pas encore épuisé sa trajectoire. Ce qui a eu lieu, voici des millions de siècles, en quelque coin secret de la plus lointaine étoile, n'a pas fini d'agir, d'agir sur tous les mondes : sur celui-ci ; sur tous les êtres : sur moi-même.

Le Destin nous enchaîne de nœuds enchevêtrés ; il nous presse de toutes parts, il nous pénètre, il nous sature ; l'air que je respire est rempli de ses poussières vivantes. Et tout

le solide, tout le fixe de ma personne totale est fait de ses fluides pétrifiés.

L'instruction, l'éducation, le magnétisme du milieu, la volonté disciplinante recouvrent ces pierres ; le plus souvent, l'Idéal ne s'y ajoute que comme une parure décorative. Son essence existe toutefois au plus profond de cette ossature immatérielle, feu endormi au cœur du silex, mais des bouleversements dans la conscience sont nécessaires pour que la lueur perce. La morale nomme ces cataclysmes psychologiques, des remords ; la théologie les définit d'un terme qui veut dire brisement : la contrition. Il faut en effet un brisement pour que le feu jaillisse de nous. Une vocation tranquille venue de simples tendances n'atteint jamais l'idéal ; il faut souffrir pour mettre au monde n'importe quelle grande œuvre, même celles que font aujourd'hui les rois du commerce et de l'industrie. La femme n'est pas seule à enfanter dans la douleur.

Et plus cette étincelle est pure, plus son éclat exige d'énergies. Un grand artiste souffre davantage qu'un grand réalisateur ; et un saint subit une somme effrayante de tortures intimes et de déchirements.

Dans les cryptes du Passé, l'antique serpent secoue ses prestiges ; il amplifie la masse énorme des ruines pour abattre nos courages ; il amoindrit les individus et augmente les foules ; il exagère l'importance des résultats matériels pour diminuer les spirituels, il multiplie les systèmes pour nous conduire à l'éclectisme ; il nous présente le monde comme une machine énorme sur le mouvement implacable de laquelle aucune volonté ne peut rien. Il espère ainsi nous cacher que les seuls perfectionnements viables naissent par le progrès moral et que le progrès moral collectif ne s'obtient que par et dans l'individu.

Tel est le piège de la Destinée.

Initiatrice sévère, elle associe dans notre compréhension le fatidique et l'implacable, le fatal et le néfaste. Elle nous gouverne par la crainte, comme des personnages d'Eschyle et de Sophocle. Sous ses formidables menaces, l'homme d'Orient pense que ses existences antérieures ont été criminelles et qu'il

faut payer. Le chrétien pense que Dieu l'éprouve et lui offre ainsi le moyen d'acquérir des mérites.

*
* *

L'on touche ici à l'idée la plus populaire de tout le spiritualisme indépendant : la réincarnation. Plusieurs d'entre vous se sont souvent demandé pourquoi je ne parle jamais de cette théorie. C'est que je la trouve inutile et même pernicieuse pour atteindre le but vers lequel je vous invite à vous mettre en marche. Si vous le voulez bien, je vais m'expliquer là-dessus une fois pour toutes.

Le but, mon but, c'est Dieu, mais non pas les dieux. Pour moi, je voudrais ne vous voir accepter que la science qui vient de Dieu directement ; que la puissance qui vient de Dieu directement ; que les consolations qui viennent de Dieu directement. Je voudrais que vous appreniez à vous passer de tous intermédiaires ; que vous ne donniez aux philosophies et aux théologies, aux adeptes ou aux docteurs, aux esprits ou aux fluides, aux occultismes ou aux illuminismes, que la seule importance à laquelle ils ont droit : une importance très relative. Si vous considérez Dieu comme votre seul Maître et vous-mêmes comme rien de plus que Ses pauvres serviteurs, qu'est-ce que cela peut faire que vous veniez vivre plusieurs fois ou une seule fois, sur ce monde ou sur d'autres ?

Mon but, c'est que vous appreniez à aimer Dieu, à avoir en Lui toute confiance, à être assurés que tout ce qu'Il fait est bien. Si vous êtes dans ce sentiment, vous n'avez plus besoin de ces preuves que la majorité des croyants exigent de la Justice de Dieu. L'être humain manque un peu de logique, il me semble. Voilà des catholiques, des protestants, des spirites. Notez-le, ce sont des gens qui affirment croire en Dieu. Or, leur premier sentiment, dès que le malheur les frappe, c'est de ne pas admettre qu'ils l'ont mérité. Premier illogisme, puisqu'ils prétendent croire en Dieu. Leur second sentiment, tout aussi peu logique, mais plus louable, c'est de vouloir connaître comment fonctionne la Justice de ce Dieu qu'ils croient

aimer. Pauvre amour vacillant, il lui faut des preuves, des étais, des explications ! Pauvre amour qui crie : Je veux comprendre ; comme il est loin du véritable amour, qui ne se soucie pas de comprendre mais seulement de s'offrir.

Leur troisième illogisme, c'est d'accepter les preuves qu'on donne de la réincarnation : aucune ne tient debout. Il est vrai que la science du raisonnement est un peu oubliée aujourd'hui ; on veut tout savoir ; toutefois on ne sait plus penser ; on ne sait plus que se passionner ; certes l'enthousiasme est d'une immense valeur ; mais que nous ne nous prétendions pas des cérébraux. Ainsi la réincarnation est un phénomène inaccessible à la preuve philosophique rigoureuse, et qui en même temps échappe à l'observateur. Les nombreux spiritualistes qui prétendent connaître leurs existences antérieures se trompent, croyez-en un vieil habitué de ces savanes. L'idée que nous nous formons d'une réincarnation est à la réalité du fait comme l'idée que conçoit un enfant de la guerre est à la guerre elle-même. Croyez-moi, nous ne connaissons rien à rien.

Quelle théorie est la vraie, celle de l'homme d'Orient, ou celle du chrétien ? Les deux peut-être, à la fois (1). Et puis qu'importe ? L'une et l'autre peuvent nous inspirer les meilleures résolutions pratiques. Il faut bien le reconnaître à la honte de notre nature paresseuse, le succès et le bonheur nous endorment. Seuls l'échec et le malheur tendent nos énergies. Si l'homme terrestre vit dans les plaisirs, l'homme spirituel s'anémie. Et, comme aucune joie stable ne peut venir de la matière, on roule de découragements en lâchetés, et l'on s'endort.

Par contre, une dure existence nous retourne vers ces régions immatérielles où se tiennent les seules certitudes sereines qui donnent à ceux qu'elles visitent le courage de vivre et l'espoir certain d'un monde harmonieux.

*
* *

(1) Cf. supra : *L'Incarnation des Ames*, p. 5 et suiv.

L'on s'étonne que le Destin nous soit si peu pitoyable; moi, je m'étonne qu'il me soit si longanime. Car j'existais avant l'instant de ma naissance ; j'existais, moi immortel, formé dans les cieux d'une parole divine ; pour joindre le corps que me préparaient un homme et une femme tout au loin, j'ai dû traverser bien des temps et bien des espaces ; et si vertigineuse qu'ait été à son début la vitesse de ma chute, elle s'est ralentie à mesure qu'elle se prolongeait, au contraire de ce qui se passe dans le pondérable ; elle a duré suffisamment pour que je m'imprègne au passage de toutes les odeurs, pour que je me salisse, que je m'alourdisse, que je me pétrifie : plus je descendais, plus longtemps je séjournais sur des terres tristes.

Quand mon corps pousse son premier cri, c'est déjà la honte, la frayeur, la révolte, les amers regrets qui s'exhalent. Mon moi est déjà si coupable ; et tant de témoins de ses excès se lèvent contre lui dans les mondes révolus, qu'il vient de traverser ! Dès l'instant qu'il s'échappe des doigts du Grand Semeur, sa responsabilité commence.

Et puis, s'il est vrai que la personne présente soit presque entière construite avec les legs des ancêtres, si les cellules du corps actuel ont déjà été des atomes minéraux, des cellules végétales, animales et humaines, si la vitalité porte les vertus et les tares ataviques, si le caractère et la mentalité sont dans leur charpente et dans leur dessin ceux de ma généalogie réelle, — ne suis-je pas, en somme, une réincarnation complexe, et n'ai-je pas, en toute justice, à réparer telles et telles fautes de plusieurs parmi mes aïeux ? puisque les éléments de tout ordre qui aujourd'hui sont miens, furent autrefois, çà et là, le long de la Durée, les organes d'autres hommes disparus ?

Sous cet angle, l'hypothèse de la pluralité des existences, indifférente au vrai chrétien, d'ailleurs, comme au vrai stoïcien, satisfait mieux notre pauvre petite conception de la Justice universelle. Et le contentement de paraître comprendre quelque chose au mystère du monde nous fait accepter de meilleure grâce nos infériorités ; c'est peut-être pour cela que l'Oriental se montre plus satisfait de la vie que l'Occidental.

Ainsi se légitime la tyrannie du Destin.

*
* *

Une autre vue abandonnée le long des siècles a été recueillie par les psychologues contemporains. C'est l'hypothèse d'une sphère mystérieuse qui, en nous, servirait de support à notre personne consciente, qui en serait le sol et le ciel nourriciers et qui, pourvue d'organes de perception et d'organes d'action, nous transmettrait les messages de tous ces mondes pressentis, autres que le monde des phénomènes et que celui des idées.

Aujourd'hui, l'inconscient a conquis le droit à l'existence officielle ; des littérateurs, des philosophes ont su se faire de la gloire en traduisant, pour l'étonnement ravi des femmes du monde, les vieux écrits mystiques où sont dépeintes ces frondaisons inexplorées qui s'épanouissent dans les firmaments du rêve. Mais ces démarqueurs ont obscurci la question ; traitant par les procédés analytiques ordinaires des phénomènes qui ne sont pas successifs comme les opérations mentales, qui ne marchent pas par raisonnements mais par bonds, ils faussent le regard.

Voici les faits :

Il existe des mondes invisibles encore plus nombreux et de nature infiniment plus diverse que les mondes visibles. Toutes les formes de la vie terrestre sont des délégations de l'un de ces mondes. L'infusoire, la plante, chaque pierre, chaque animal, ici-bas rapetissés, existent à l'état intégral sous des cieux invisibles. Chaque passion, l'envie, la colère, la crainte, sont quelque part des êtres vivants. Chaque idée, chaque science, tout système philosophique, tout art peuplent chacun une planète, mais selon une stase vitale parfaite et harmonieuse. Une équation est une entité, la délicatesse de deux nuances voisines ou d'une mélodie descendent de planètes où nos songes fantastiques seraient la réalité commune.

D'autre part, en face de cette création inconnue, se tient l'homme inconnu. De même qu'il y a un homme dont les sens enregistrent le monde physique, dont les membres le pétrissent et dont la pensée extrait de ces perceptions et de ces

préhensions, des lois qui sont la philosophie de la science, — il existe un homme invisible, avec des sens et des membres plus nombreux qui enregistrent le monde invisible ou le modifient ; ces perceptions et ces actions supraconscientes atteignent la cérébralité parfois ; alors se produisent ou l'invention, ou l'intuition, ou l'inspiration, l'éclair du génie, l'extase de la sainteté.

Et puis, ceci est nécessaire à savoir, on distingue dans les parties constitutives de l'univers plusieurs classements ; il y a une hiérarchie des valeurs métaphysiques, mille autres hiérarchies encore, et, entre toutes, une hiérarchie des valeurs spirituelles.

De même que nos sens de chair reçoivent du monde charnel des impressions saines ou malsaines, belles ou laides, de même tout ce que notre inconscient reçoit des mondes extra-physiques peut être beau ou laid, direct ou pervers. Il peut y avoir des inventions nuisibles, des intuitions ténébreuses, des inspirations sataniques.

J'insiste sur ce point à cause de la tendance contemporaine qui prône, en art, en philosophie, en morale, la ruée vers la vie, la fusion dans la vie, l'émotion sans critique : c'est encore là une contrefaçon détestable des enseignements de l'amour divin. Oui, il faut aimer toute chose et toute créature, mais pour elles-mêmes et non pour notre jouissance ; oui, l'amour confère la connaissance, mais l'amour qui se donne, et non l'amour qui prend ; oui, on peut ouvrir son cœur aux émotions, mais pour s'exciter à l'œuvre, et non pour cette malsaine délectation solitaire que célèbrent nos esthètes avancés.

Pardonnez-moi cette longue parenthèse, il m'a paru nécessaire d'établir les limites de la Fatalité pour percer un jour d'espérance dans ses ténèbres : sous une figure d'inextricable chaos, l'Univers et l'Homme ne s'aperçoivent-ils pas ordonnés alors sur un modèle très simple ?

*
* *

Que n'a-t-on pas écrit depuis quatre-vingts ans sur la morale de la résignation et sur celle de la révolte ? On appelle

cela, dans le jargon contemporain, l'accept ou l'inaccept ; alcools frelatés que nous vend l'énergumène de San-Remo. Est-ce que le marin s'insurge contre la tempête ? Il s'ingénie pour passer au travers, mais il ne lui accorde ni un mot de crainte, ni un geste de bravade. Eh bien, Messieurs, soyons, en face de la Destinée, simplement de bons matelots. Ils sont innombrables ceux qui se battent avec la dure déesse, pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour leur gloire, pour leur orgueil d'être les plus forts. Saluons ceux-là, ce sont des héros.

Mais il y a mieux ; il y a un état d'âme plus auguste, plus vrai, plus fertile — infiniment plus rare. C'est de se colleter avec le Destin sans motif, pour rien, pour le plaisir, parce que l'on est une volonté, un Homme, un Roi par naissance ; on n'en doit pas être plus fier pour ça ; on bataille contre l'adversaire comme le chien attaque le loup. Alors, on n'est plus « un héros » ; on est « le héros », sans le savoir d'ailleurs. Presque tout le monde peut remporter des victoires partielles sur le sort mauvais ; mais celui-là seul peut le vaincre et le soumettre qui risque le martyre et la mort, la mort corporelle aussi bien que la terrible mort volitive, sans intérêt, sans gloire, sans désir de gloire. Les autres peuvent être des héros, chacun dans leur genre ; celui-là seul est un homme, très probablement il ne parle le langage ni du philosophe ni du religieux ; il ne lui manque que l'Amour qui rendra féconde sa sublime insouciance.

Oui, l'on peut, l'on doit se tenir prêt à livrer bataille. Nous possédons l'armure puisque nous pensons, puisque nous jugeons. Si nous étions fondus dans la masse fatidique, comment le saurions-nous, comment en aurions-nous conscience, comment pourrions-nous en disséquer quelques fragments ? Il y a donc en nous quelque chose qui peut se poster hors de la machine du monde et la regarder ? Oui ; cela suffit ; c'est là le germe de notre liberté future, la première pierre pour l'érection de notre trône royal.

Ainsi le fatidique et le créé travaillent ensemble ; comme la liberté avec l'incréé.

*
* *

De ce que tout est écrit, s'ensuit-il que rien ne puisse être changé ? Le seul fait que nous nous demandions si l'on peut vaincre la fatalité donne une réponse affirmative. Si la victoire, même lointaine, était impossible, le soldat par avance se sentirait vaincu. Et puis, il y a l'intervention de la miséricorde divine que le Christ en descendant jusqu'à nous a rendue possible par l'effort réuni de notre prière et de notre humilité. Nous venons de voir que le Destin reste inexorable : il est l'essence même des lois de la Nature. Mais au-dessus de la Nature, ou en dedans d'elle, il y a la Surnature, le Divin, l'Amour : riche de ressources infinies et qui peut par conséquent modifier la Nature sans en altérer l'équilibre, sans en léser la Justice.

L'on peut donc, on doit, avant tout, rester digne devant le Destin, accepter, du même air, ses hommages et ses violences. Voilà déjà un travail qui met en marche les plus secrets ressorts de l'être et les plus nobles.

Voilà une attitude idéaliste et réaliste à la fois. Celui qui peut la garder a compris que les circonstances sont seulement des cadres et des formes, puisque leur valeur essentielle dépend de l'usage que nous en faisons. C'est la manière dont on accueille les événements, c'est leur utilisation, c'est les embellissements intérieurs auxquels nous les faisons servir qui leur donnent leur sens et qui les rendent, en réalité, fastes ou néfastes, stériles ou fructueux. Chaque minute vécue accroît la force du Destin. Voilà pourquoi le Maître des maîtres désire si fort que nous vivions parfaitement aujourd'hui même ; c'est le meilleur procédé pour faire chaque lendemain plus beau que la veille. Et le meilleur secours pour obtenir cette perfection souriante viendra de Celui qui a dit : Venez à moi, car mon joug est doux et mon fardeau léger.

Les génies, dont nos maîtres sans cesse nous proposent l'exemple, ont grandi par un tel labeur journalier ; ce pourquoi la postérité les admire n'est presque toujours que la partie la moins admirable de leur existence; leur gloire publique n'est faite que de leurs fatigues inconnues. Ils ne se sont pas souciés, d'abord, des avenirs. Ils ont regardé en face leur destin, ils ont engagé tout de suite avec lui une lutte sans répit. Ils n'auraient pu engendrer rien de grand extérieurement s'ils

n'avaient d'abord été grands intérieurement ; on a eu raison de dire que l'histoire n'est que la suite de quelques biographies. N'importe laquelle des grandes conventions sociales, politiques ou religieuses, c'est un homme qui l'a bâtie. Les grands hommes ont saisi l'héritage du Passé ; et, l'ayant repétri dans le silence, ils ont créé pour le Futur un Destin nouveau.

Chacun dans sa sphère peut les suivre. Car la célébrité n'est pas toujours l'attribut de la grandeur. Pour un héros national, pour un saint dont l'autel attire la multitude, il y a mille héros obscurs, il y a mille saints dont Dieu seul sait les noms. L'essentiel est de dominer sa nature selon chaque devoir nouveau qu'engendrent les circonstances.

***

Les héritages du passé ne nuisent que parce que nous les prenons tels quels, sans les adapter au présent, ou bien parce que nous les refusons. Détruire les injustices, par exemple, ou la guerre, c'est de l'utopie ; l'on ne peut rien détruire directement : on ne peut que changer des formes ; tandis que, alliée à la Providence, notre initiative parvient quelquefois à mettre du nouveau sur cette terre. Il serait plus réel de fonder une justice et une paix si fortes que l'injustice et la guerre ne trouvent plus de nourriture ici-bas, ou plutôt que leurs énergies formidables changent de sens et passent dans l'ordre de l'Amour.

En effet, que l'on borne son enquête aux combinaisons incluses dans le champ du conscient, ou qu'on la prolonge dans l'inconnu de l'inconscient, l'un et l'autre, construits avec des matériaux du passé, ne fourniront que des réponses faites d'éléments anciens. Mais, si l'on croit au Dieu de l'Evangile, — non pas au Dieu des Orientaux, ou à celui des philosophes — on saura que de l'inédit peut nous être offert par Son Amour.

Si les choses du Destin : les violences instinctives, les convoitises passionnées, les intolérantes opinions poussent parfois en nous de telles clameurs, c'est qu'elles craignent de mourir ; elles redoutent le divin nouveau qui les régénérerait

cependant. Ne les jugulez pas avec brutalité. Car il y a deux sortes de silence. Il y a un faux silence, vide, inerte et mort. Et il y a le silence vivant qui naît d'une harmonie parfaite entre les voix des anges.

A chaque cri des forces, ethniques et ancestrales, qu'un appel à l'avenir réponde donc en nous, avec une concordance exquise. Nous créerons ainsi ce silence magnifique, riche et palpitant, cette plénitude divine qui comble les vides naturels, cette nudité d'âme plus splendide que les plus fastueux manteaux. Nous crierons ainsi vers la sagesse incréée que l'Amour oblige à nous répondre. Nous déclancherons l'impossible. Et Dieu nous couronnera de tous les joyaux que nous aurons abandonnés.

Osons mesurer la force du Destin ; osons le regarder ; osons vouloir ; osons nous tenir debout à la rencontre de l'Avenir.

*
* *

Vouloir, c'est prendre une décision. Se décider, c'est choisir, entre diverses combinaisons, celle-là même qui est la meilleure étant donné les circonstances et le but. Or, qu'elles soient chimiques, mathématiques, morales, pratiques, les combinaisons dans tous les ordres d'activités sont tellement nombreuses qu'une existence entière ne suffirait pas à les définir toutes. L'inventeur, le délibérateur fait un choix entre elles ; ce choix n'est pas uniquement réglé par la logique ; souvent il est intuitif. Souvent, après de longues réflexions stériles, on se sent illuminé par une certitude qui traverse l'esprit. On sent la bonne combinaison ; et ce n'est qu'ensuite que l'on échafaude autour de cette « révélation » la charpente des raisonnements qui la rendra acceptable à nous-mêmes, redevenus des déductifs, et aux autres qui n'ont pas été illuminés.

Cet éclair tombe de par delà la conscience. Mais il ne déchire pas toujours les nuages de nos perplexités. Pour une décision banale, nous pouvons nous contenter des matériaux que nous offrent la mémoire ordinaire, l'imagination, la comparaison. Si, au contraire, l'objet de nos recherches est subtil, si

nous sommes consumés par le désir du parfait, les matériaux précédents ne nous satisfont point ; nous sentons pouvoir mieux faire ; l'activité mentale cesse ; une activité animique se lève ; un désir, une demande, une prière, si vous voulez. Tout se passe comme si une force sensitive partait de notre conscience pour explorer l'inconscient. C'est cela que, dans l'ascèse religieuse, on nomme la contemplation. C'est, en psychologie, l'intuition, aboutissant à l'invention.

Toutefois, il faut garder un jugement lucide.

De ce que la sphère consciente tire toute sa substance et le principe même de ses facultés de la vaste sphère inconsciente, il ne faut pas la tenir pour rien, comme malheureusement les écrivains dits spiritualistes s'évertuent de nos jours à la rabaisser. Notre couple de philosophes nationaux, nos dramaturges les plus admirés, notre littérateur grand chef du nationalisme, notre lyrique catholique le plus hardi, cet autre, célèbre surtout par son internationalisme ; qui encore ? le romancier dont tous les héros sont « du monde », toute la volière des femmes de lettres, tous ceux enfin qui sont « avertis » : cette phalange brillante et bruyante ne veut pas voir, quand elle célèbre l'inconscient, qu'elle méprise la volonté logique et sereine ; non plus, elle ne s'aperçoit pas que l'inconscient est double ; que sa moitié d'en bas affleure le conscient par l'impulsion et l'instinct ; que sa moitié d'en haut l'affleure par l'intuition ; c'est sa plus grave erreur de confondre l'instinct avec l'intuition, et la sensibilité avec l'Amour. Singulière renaissance d'un mysticisme dépravé que depuis soixante siècles les Brahmanes abandonnent dédaigneusement aux plus grossiers de leurs disciples. Et spectacle savoureux que de voir accueillir, par le parti le plus réaliste, les subjectivismes les plus effrénés ; par le parti le mieux pensant, des écrivains dont chaque livre est une hérésie.

*
* *

Tout en nous est construit donc par le Destin : tout, sauf notre vouloir, si nous savons le dégager de sa gangue par

le feu de la souffrance. Jusqu'à présent, l'élite seule de l'humanité est sortie des bas-fonds ; c'est vrai ; cependant tous les hommes auraient pu monter ; tous ont reçu les énergies nécessaires ; tous ont un corps, un cœur et un cerveau aptes à recevoir le surnaturel.

Car le surnaturel est la patrie de la Liberté. Comme le naturel est le séjour du Destin. Et ce couple-ci conduit à ce couple-là. Regardez tout autour de vous ; les preuves abondent ; regardez les jeunes gens pauvres, qui percent en dépit de tout ; regardez la discipline de l'école, par laquelle le lycéen devenu homme sera libre davantage ; regardez, au social, la race juive qui, après dix-huit siècles d'esclavage, prend une revanche éclatante.

Regardez les manifestations les plus rudimentaires de la vie : la molécule, la cellule ; qu'y voyez-vous d'abord ? du mouvement ; d'où vient-il ? il nous paraît spontané. Je sais bien qu'il ne l'est pas, qu'il est transmis, que d'autres centres inconnus le sustentent ; peu importe. Le premier de tous ces mouvements, l'origine de toutes ces vies n'a pu être que spontanéité. Regardez enfin ce mot : la spontanéité : n'est-ce pas le mot de Moïse : « Dieu a tiré du néant le ciel et la terre » ? N'est-ce pas le mot même de saint Jean : La vie, c'est le Verbe, fils de Dieu, c'est-à-dire mouvement sans cause, spontanéité ?

Ainsi, la Fatalité est l'ombre d'une Liberté qui se fixe. Ainsi, le Destin ne se lève qu'après la libre décision ; il est le passé ; il cherche à saisir le présent ; elle cherche à le préserver en éclairant l'avenir. Comme Abel, la Liberté paraît toujours la victime de Caïn le fatidique ; mais elle en triomphe par delà ce monde. Ainsi l'homme reproduit en son interne le drame universel : fatalité et liberté trouvent par lui leur accord, car il est la seule créature capable de foi, je veux dire capable de sentir le surnaturel, capable de se jeter en lui avec une confiance parfaite.

Le Christ nous dit cela d'ailleurs, en termes plus clairs et plus expressifs : Celui qui veut venir après moi (qui veut accomplir la perfection de son développement), qu'il renonce à soi-même (qu'il cultive sa liberté), qu'il se charge de sa croix

(qu'il accepte son Destin) et qu'il me suive (qu'il marche avec moi, dans une confiance entière).

Si le malheur nous accable, tenir ferme sur le point où il nous presse, et tirer nos forces du plus haut Idéal : voilà la tactique. En forçant notre Moi et notre Destin à vivre ensemble et à s'accommoder l'un de l'autre, nous faisons descendre ce dont ils proviennent tous deux : l'Esprit. De la sorte, le moindre de nos travaux se voit répercuté çà et là dans l'univers, et nous revient enrichi, nous faisant communier avec les formes les plus magnifiques de la vie, nous apportant les forces les plus diverses et nous préparant l'avenir le meilleur possible, puisque nous aurons fait collaborer à sa gestation ce divin esprit de Liberté, détenteur de toute prescience et donateur de toute richesse. C'est pourquoi il est écrit : « Si vous êtes deux réunis en mon nom, Je serai au milieu de vous. »

LA CONFIANCE

LA CONFIANCE

Cette force miraculeuse qu'on nomme la Confiance naît en nous du sentiment de notre petitesse. L'un croit en son étoile : c'est le fataliste ; l'autre a confiance en lui-même : c'est le volontaire ; et l'on rencontre quelquefois un individu original qui a confiance en Dieu : c'est le mystique.

Ainsi, chancelant sous l'énormité du Monde, l'homme réagit et s'élance par delà ce qui l'emprisonne, au delà de ce qui l'effraie ; et son appel frappe aux portes des cités invisibles qu'habitent les Puissances du Mystère.

Le savant nous montre le travail de ces dieux sur le matériel ; le philosophe essaie de comprendre les pourquois de leur travail ; l'artiste transpose pour nos faibles yeux, pour nos oreilles à demi-sourdes la beauté de leur aspect. Çà et là, des explorateurs plus hardis soulèvent quelques-uns des voiles dont ces sphinx s'enveloppent ; mais, bientôt éblouis, les téméraires sombrent dans le brouillard des illuminismes. Et puis, par intervalles, quelque mystique véritable, extraordinairement humble — je veux dire extraordinairement fort — traverse d'un coup d'aile le séjour de ces démiurges, et se pose, par delà l'univers, sur les parvis surnaturels. Cet explorateur, Messieurs, c'est lui que je vous invite à suivre.

Permettez-moi d'insister dès maintenant sur des vues essentielles : il est bon de simplifier, mais il n'est pas bon d'être simpliste.

***

Contrairement à l'opinion commune, l'Au Delà n'est pas unique. D'abord il y a un Au Delà et un En Deçà, le monde sensible n'est qu'un univers entre plusieurs. Il y a même

plusieurs Au Delàs et plusieurs En Deçàs. Sachons percevoir les merveilles attrayantes ou terrifiantes, bénéfiques ou maléfiques de la Nature invisible où vivent les créatures mixtes dont parlent certains Pères, étendues prestigieuses où se mêlent toutes les falsifications du Bien et du Vrai, avec toutes les rectifications du Mal et du Faux. De même, dans l'air de cette salle flottent ensemble des poussières solides, des vapeurs, l'émanation de vos pensées, les reflets de ceux qui y sont venus, et, s'il y a un saint parmi nous, une lueur de la Lumière éternelle. Distinguons de tout ce merveilleux créé le surnaturel invisible que le Christ a introduit dans le monde et qui est une pure délégation authentique du royaume éternel de Dieu. Là vivent seules les pensées du Père, Ses projets, Ses inquiétudes pour nous, Ses secours, Ses soins ; toutes ces pensées ensemble constituent Son Verbe le Christ ; et chacune d'elles est un ange, un pur esprit.

C'est vers ce monde-là qu'il faut nous tourner ; là, plus de mirages, plus de pièges, plus d'adversaires ; rien que du Réel, de la Candeur, de la Confiance. Mais on n'y entre qu'après avoir vaincu la Destinée intérieure, en domptant le Moi, — et la Destinée extérieure en ne se laissant amoindrir par aucune opposition des circonstances ou des créatures. Dans ce monde-là seulement resplendissent la Lumière, la Certitude et la Force. Partout ailleurs les choses n'ont que l'apparence du Bien, ou du Vrai ou du Beau. Seul, ce monde surnaturel est digne de recevoir nos cœurs purifiés.

Ne cherchez pas le monde occulte ; demain le verra s'évanouir comme le monde sensible. Cherchez l'Au delà du monde divin. Il est seul égal à la dignité de notre âme.

*
* *

Réciproquement, si Dieu seul ne déçoit jamais notre confiance, à nous de la faire toute belle et toute parfaite : se sentir en confiance, se fier, donner sa foi, pouvoir se dire : « Avec Celui-là, je ne redoute aucune trahison ; il me comprendra toujours, certainement, à demi-mot, même sans

aucun mot ; avec Lui, je puis me taire longuement, ingénument ; un regard suffit ; quoi qu'il arrive, Il l'a prévu ; mes inquiétudes, je n'ai qu'à les laisser tomber ; et mes fatigues, je puis toujours, si le courage me manque, les déposer dans Ses bras si tendrement offerts ». Quelle force une semblable créance ne nous donne-t-elle pas, et quelle paix délicieuse découle de cette intimité !

Celui qui veut mener à bien sa tâche sent la nécessité d'une telle confiance très sûre ; or, quelle tâche ne nous dépasse pas, si nous la voulons parfaite ? N'est-il pas raisonnable de se chercher le protecteur le plus ferme et le plus puissant ? La science a permis d'admirables conquêtes, mais Dieu n'est-Il pas le formateur des objets de la science et le donateur de l'intelligence au savant ? La philosophie nous découvre de prestigieuses tours d'ivoire ; mais n'est-ce pas Dieu qui déposa la pensée dans les cerveaux de Platon ou de Descartes ? L'art nous ouvre les portes de tous nos tristes cachots, mais n'est-ce pas Dieu qui versa l'enthousiasme, l'harmonie, la splendeur dans l'âme du poète, du peintre et du musicien ? Et, si nous sentons que notre point d'appui ne peut se trouver sur la terre, où tout se dispose à nous manquer quelque jour, ne devons-nous pas le prendre au plus loin, au plus haut, dans l'immuable, dans l'Eternel ?

Ainsi cherchons Dieu, cherchons Sa volonté ; pour ne plus craindre l'échec, plaçons-nous là où il n'y a plus d'adversaire ; pour ne pas tomber, embrassons l'inébranlable ; pour entraîner nos frères enfin, jetons-nous sur les traces du Berger qui paît les troupeaux des mondes aux guérets de l'Infini.

*
* *

Voici deux hommes. L'un est intelligent, instruit, cultivé ; il entend le langage de tous les penseurs ; il goûte la beauté chez tous les artistes ; son existence est brillante peut-être ; mais il n'éveille chez les autres que des sentiments superficiels ; et à peine la mort l'aura-t-elle emporté que son souvenir disparaîtra.

L'autre est fruste, obscur, ignorant ; peu doué, il n'a pu apprendre que l'indispensable ; cependant, il rayonne, il exerce naturellement une suprématie ; on l'écoute, on l'interroge ; il sème ; les circonstances semblent le servir ; il prend figure de conducteur.

C'est qu'il possède une vie intérieure profonde, tandis que celle du premier est toute en surface. C'est qu'il a su constituer, entretenir et accroître le trésor spirituel dont tout homme reçoit à sa naissance les pièces essentielles. Les sages d'autrefois savaient et les sages d'aujourd'hui redécouvrent que derrière l'homme sensible, pensant et conscient, se tient une autre figure voilée vers laquelle il se tourne dans ses heures d'impuissance, et qui lui transmet avec mesure les décrets du Destin, les secours des anges et les certitudes éternelles. On a nommé ce second homme, l'inconscient, le subliminal ; comme d'ordinaire, la chose dépasse l'étiquette.

Ce second homme est immense ; il participe à tous les temps et a tous les mondes ; il touche aux enfers et aux paradis ; pas d'étoile perdue dont il ne reçoive la lueur ; pas de dieu qu'il n'ait dévisagé ; pas de démon qu'il n'ait combattu. Il contient des délégations de tout ce qui existe ; et l'homme conscient, son tout petit diminutif, peut obtenir de lui tous les baumes et tous les poisons.

Replions sur nous-mêmes notre force affective ; examinons-la ; élaguons-en toute végétation parasite : préjugés, petitesses, goûts passagers, soins égoïstes. Elargissons-la ; lançons-la par dedans, vers toutes les avenues de tous les mondes; nourrissons-la de fleurs exquises ; en un mot, exposons-la sans cesse aux splendeurs qui nous semblent être divines.

Ainsi nous ouvrirons les voies à l'autre homme inconnu qui nous soutient. Ainsi nous serons un pur cristal à ses rayons ; nous prendrons de cet immortel la vigueur, la sérénité, le courage. Nous ne craindrons plus l'avenir, ni le changement ; nous serons vrais, nous serons simples, et notre Dieu sera le Dieu de la confiance et de la paix.

*
* *

Cette confiance peut quelquefois naître d'une méditation qui raisonne et qui persuade la volonté de se rendre à l'abandon. L'espèce de confiance que l'on obtient de la sorte n'est pas centrale, elle cède aux épreuves dont l'intelligence ne parvient pas à découvrir les causes.

La confiance vivace, par contre, vient seulement du cœur ; elle ne raisonne pas ; elle aime ; elle n'est pas volubile, mais silencieuse ; elle ne gesticule pas ; elle lève seulement les yeux vers le Père, vers Son Christ ; elle dit : Tu es là ! C'est un abandon reposant, c'est une silencieuse soirée sous la lampe ; les enfants regardent des images ; par intervalles, ils échangent un sourire avec leur mère ; et celle-ci à son tour pose son regard sur l'époux, exprimant sans parole la plénitude paisible et sûre de l'amour partagé.

Mais la conservation de cette force demande des soins ; elle est sujette à des éclipses.

Il y a trois fuites possibles : la plainte, la crainte, le moindre effort ; dans les trois cas, la confiance faiblit. Pourquoi se plaindre puisque, selon l'universel, tout ce qui arrive est juste ? Pourquoi craindre, puisque Dieu qui dirige tout, n'a en vue que notre bien ? Pourquoi de la paresse, puisque l'effort seul nous grandit ? La vie n'est pas l'immobilité, c'est la transformation. Bien loin que le royaume du Père soit le repos, il est le mouvement absolu, le mouvement perpétuel. Si l'existence est pénible, pleine de chocs et de blessures, c'est que les êtres ne consentent à bouger une minute que pour se ménager une heure de farniente. Dans la vie éternelle, au contraire, tous les purs esprits qui la peuplent s'activent sans cesse les uns pour les autres ; tous sont les collaborateurs de tous ; et ces innombrables volontés toujours offertes constituent l'harmonie plénière, immense et perpétuelle du Royaume de la Paix.

Jésus nous propose l'exemple des lis ; ils ne s'inquiètent pas de leur nourriture ni de leur vêtement ; ils vivent toutefois ; si leur existence est courte, la nôtre est-elle beaucoup plus longue au regard de celle des dieux ? Ils répandent leur grâce et leur parfum sans parcimonie ; ils sont beaux tant qu'ils peuvent, ingénument ; ils sont suaves chaque matin sans la crainte du si proche automne qui va les flétrir.

Pourquoi ne pas leur ressembler ? Pourquoi tant de préoccupations extérieures, de convenances artificielles, de manières inspirées par les seuls caprices de la mode ou de l'opinion ?

Si nous croyons en Dieu, pourquoi ne pas être nous-mêmes, avec honnêteté, avec simplicité, mais avec force ? De quoi nous soucier, sinon de Dieu seul ? Notre Père ne regarde que notre bon vouloir sincère ; nos maladresses, Il les atténuera dans la juste mesure. Ne nous occupons plus de paraître : soyons. Les morales, les ascétismes, comprenons-les comme des écoles pour apprendre à être.

*
* *

Voilà la mystique vivante.

Mais souvenez-vous qu'il y a une mystique du Ciel et une mystique de l'Enfer. Par un certain point de son organisme, Satan touche au surnaturel ; et nous, hommes, nous touchons à l'incréé ou bien au créé selon la noblesse de nos mobiles.

Si vous vous prêtez aux gestes de la mondanité par faiblesse, vous ajoutez une pierre à la montagne des mensonges. Si vous le faites par dédaigneuse condescendance, c'est à la montagne des orgueils que vous ajoutez votre caillou. Si vous vous insurgez avec éclat contre ces misères, votre fierté n'engendrera qu'un scandale autour de vous, et en vous de la rancœur. Au contraire, les gestes que tout le monde fait par hypocrisie, par crainte, par veulerie, à vous de les renouveler, après que l'Amour vous en aura dit la pure et noble origine. Toute banalité actuelle fut autrefois une beauté. Obéissons à notre Maître : ne brisons pas le rameau froissé, n'éteignons pas le lumignon qui fume encore.

Vous vous êtes imaginé parfois les sentiments réels de deux personnes qui échangent un coup de chapeau sur le boulevard, ou une poignée de mains dans un salon. Très anciennement, ces gestes furent les signes de sentiments humains ; aujourd'hui ils n'en sont plus que les spectres.

Deux hommes qui « se découvrent », comme l'on dit sans songer à la profondeur expressive de cette locution, se montrent dans la pleine clarté du jour et leurs regards se pénètrent. Leurs visages, miroirs de la personne ; leurs yeux, miroirs de l'âme ; avant que leurs lèvres aient formé une parole, les choses essentielles sont déjà dites entr'eux. Les traits, l'ossature, le teint, le modelé, les rides, l'expression générale, tout ceci s'est ouvert l'un à l'autre ; et le premier coup d'œil de chacun a dit tout haut à son frère son secret suprême, le secret qu'il n'ose pas sans doute se dire à lui-même.

Et la poignée de mains, qui devait être sympathie, franchise, sincérité, confiance, alliance, fraternité, — qu'est-elle devenue, ô Toi qui sus donner à ton traître le baiser de la Paix ?

Ne devrions-nous pas faire d'abord que ces gestes de la civilité ne soient pas des mensonges ? S'il fallait, me répondrez-vous, ne serrer que les mains qu'on estime, on se ferait vingt ennemis par jour. Sans doute. Mais si, d'abord, nous ne condamnions pas le malhonnête homme ; si, ensuite, nous entretenions en nous une flamme assez pure, est-ce que sa splendeur ne passerait pas dans nos regards, est-ce que nos mains ne transmettraient pas sa vertu ? N'avez-vous jamais rencontré l'auguste visage d'un héros ? N'avez-vous jamais rafraîchi vos yeux dans les yeux clairs d'un saint ?

*
* *

La confiance, c'est l'enfant qui me l'enseigne. Certain de mon invulnérabilité, car qui peut atteindre mon âme éternelle, quel homme, quel démon, quel dieu ? J'aborderai le monde et ses merveilles, les chefs-d'œuvre et les laideurs, sans morgue, sans honte. Tous enfants du même Père, que notre candeur proclame notre filiation divine à ceux qui l'ont oubliée. Je me présenterai devant le Vinci, devant Bach, devant Corneille, devant une cathédrale avec la certitude d'en être accueilli et instruit. Je me présenterai devant un patron, devant un chef avec la même confiance : ils sont là, non pas tant pour

me faire gagner mon pain que pour m'inviter à être un homme. Leur exhortation sera peu souvent paternelle, je le crains. Il m'importe. Je suis spirituellement citoyen de l'Univers, et toute créature me parle, m'enseigne, et attend de moi sa leçon.

Quiconque entretient commerce d'intimité avec les génies qui élèvent sur le monde les flambeaux de l'intelligence ou de l'art, approfondit chaque jour l'admiration reconnaissante qui leur est due. Il faut étudier, méditer, contempler leurs œuvres ; il faut enrichir notre cerveau, agrandir notre cœur, gravir les cimes avec les philosophes, franchir les abîmes avec les poètes ténébreux, s'unir aux extases des artistes divins ; il faut tout revivre ce que ces héros ont vécu.

Mais si c'est Dieu que vous voulez joindre, si l'Eternité seule est votre patrie, et l'Amour parfait votre unique passion (or, c'est cela l'unique nécessaire), sachez à l'instant ensevelir toutes ces grandeurs : sur leur tombe faites germer la rose mystique dont chacun de nous est élu à devenir le jardinier. Tous ces grands hommes admirables n'ont rempli leur mandat que parce qu'ils surent obéir à l'ordre sans paroles transmis du Saint-des-Saints céleste jusqu'au Saint-des-Saints de leur âme. Le labeur vénérable des ancêtres devient aux enfants l'humus nourricier pour de plus merveilleuses fleurs. Chaque homme d'aujourd'hui peut être un thaumaturge dans son lieu social ; et, sans le savoir, tous, nous attendons de tous, leur miracle propre, leur chef-d'œuvre personnel.

Le passé n'est que la fondation, votre édifice est l'avenir ; sa grandeur et sa magnificence dépendent de l'énergie avec laquelle, dans chaque minute du présent, vous saisirez la force que l'Eternel vous offre. Voilà l'unique nécessaire.

*
* *

Nous nous étonnons que nos prières ne soient pas exaucées ; mais c'est de notre faute ; Dieu ne nous inviterait pas à le prier, s'Il voulait ne pas nous entendre. Il nous dit de prier avec foi, et nous prions avec doute ; Jésus nous dit de prier avec confiance, et nous prions dans la crainte. Nous nous

rencognons dans notre masure ; nous séparons Dieu et notre demande et nous-même. Il faut nous ouvrir ; il faut ouvrir notre cœur si allègrement que nos bras s'en ouvrent aussi ; il faut lever les yeux et tendre nos pauvres visages fatigués vers les souffles descendus des hauteurs. Il faut mettre toutes nos forces en faisceau comme les fusils d'une escouade de braves : en gerbe, comme les épis du bon moissonneur ; une belle gerbe, bien dorée, tous les épis d'égale hauteur et liée au bon endroit, d'une tresse solide et souple. Il faut être un pour toucher l'Unité ; il faut se faire un pour émouvoir l'Unificateur. Deux ou trois amis qui prient ensemble, Jésus est avec eux, c'est certain, c'est vérifié. Mais si vous êtes seul, cela n'infirme pas la promesse, car on n'est jamais seul d'abord ; et ensuite Jésus prévoit tous les cas possibes et même ceux qui nous paraissent impossibles. Donc, si vous êtes seul, vous êtes tout de même plusieurs : vous êtes corps mortel, esprit immortel et âme éternelle ; vous êtes aussi deux cœurs en un seul : l'un pour le mal, l'autre pour le bien ; vous êtes encore avec vos ancêtres, ou plutôt vos ancêtres vous accompagnent si vous êtes dans la Lumière, et parfois aussi vos descendants ; d'autres êtres se tiennent auprès de vous ; mais votre vraie compagnie, celle que vous pouvez toujours constituer ou reconstituer, quelles que soient les circonstances temporelles ou spirituelles, c'est cette trinité mobile, vivante, si petite qu'elle tient dans une seconde, si grande qu'elle remplit l'univers : je veux dire votre moi qui est une personne, votre prière qui est une seconde personne et Dieu qui est la troisième personne. Pliez votre moi à l'imitation de Jésus ; faites vos prières semblables aux prières de Jésus (quel que soit leur objet) ; quant au Père, d'avance, depuis que le temps existe, Il est avec Son Fils. Ainsi vous serez trois, réunis en Jésus, en Son nom, en Sa vertu, en Son esprit.

Dans cet univers de l'oraison, tout est Jésus : moi et mon ami qui prie avec moi, c'est parce que Jésus est là ; mon corps, mon âme et mon esprit, Jésus les embrasse ; mes ancêtres et mes fils, Jésus est devant eux ; l'objet de ma prière, ce doit être Jésus ; ma prière, c'est Jésus ; la réponse, ce sera

Jésus encore ; sinon ma prière n'est pas une vraie prière, c'est une combinaison.

Et la charité non plus, nous ne savons pas la faire ; bien donner deux sous à un pauvre, ce n'est pas si facile que cela paraît. Il n'y faut pas trop de zèle, mais une disposition intérieure affectueuse et calme ; une espèce de joie discrète et compatissante, peu de paroles, un regard sympathique et sincère, sans suspicion. Le pauvre est un homme comme les autres, pourvu des mêmes défauts et des mêmes qualités ; on n'a pas le droit d'attendre de lui un stoïcisme que nous, favorisés du sort, ne possédons pas. Qui ne se permet pas de petites combinaisons plus ou moins licites pour améliorer son confortable ?

Non, il ne faut pas venir vers les humbles avec des discours moralisateurs ; en face d'eux il est bon de savoir se taire ; même les moins bons approchent le Christ de plus près que nous, puisqu'ils souffrent davantage ; même les mécréants d'entr'eux et les aigris. Si, lorsque nous les avons quittés, ils ne se disent pas : « Il y a tout de même de braves gens », c'est que notre charité est mal faite. Il faut venir à eux le cœur ouvert, vous dis-je, et avec une confiance double : confiance en l'Ami commun qui nous regarde avec la même tendresse, eux et nous ; confiance en eux, confiance aux qualités profondes que la misère ensevelit, mais qu'un peu de vraie bonté sortira de la gangue ; si nous ne leur donnons pas notre confiance, comment oseront-ils nous offrir la leur ? Nous serons peut-être exploités ; quelle importance cela a-t-il en face de cette probabilité précieuse, qu'un jour le souvenir du Ciel se réveille en eux ?

On répand involontairement autour de soi l'auréole de son idéal. Notre Christ est le Seigneur de la bienfaisance, de la tendresse innocente et de la joie pacifique ; si nous vivons dans cette atmosphère, nous la rayonnerons ; nous serrant contre lui avec une confiance très spontanée, les malheureux à leur tour viendront à nous avec le même abandon.

Si le champ d'activité où les désillusions abondent le plus est celui de l'apostolat, c'est souvent à cause de notre maladresse. L'homme charitable détient avec l'inventeur et

l'artiste pur le record des échecs. Aussi, dans ces carrières arides, est-il nécessaire qu'un optimisme invincible, une confiance inaltérable deviennent l'arbre de couche de toute la machine. Au fond, l'être d'élite sait bien qu'il ne sera pas diminué par l'insuccès, mais il faut que cet aplomb intime se communique à toutes ses facultés et s'établisse dans toutes ses puissances. Il sait le monde assez peuplé de pauvres de toutes sortes pour que les moindres épis soient glanés. Et la première partie de l'axiome célèbre : « Rien ne se perd, rien ne se crée », est encore plus vraie dans l'ordre psychique que dans l'ordre chimique. De plus, le mystique sait que le : rien ne se crée, est aussi faux que le : rien ne se perd est vrai. Il sait que Dieu « tire sans cesse de ses coffres de nouveaux trésors », et si l'humanité ignore cette effluence perpétuelle de l'Infini dans le fini, que l'apparition de Jésus a inaugurée, c'est qu'elle ne veut pas consentir à tendre les mains comme il faut les tendre pour recevoir. En un mot, on ne peut entrer dans la phalange des vrais mystiques si la confiance en Dieu n'est devenue l'habitude de notre caractère et le tissu même de nos énergies.

*
* *

La coutume de s'interroger à fond et d'implorer le secours divin avant d'agir entraîne le devoir de se donner entièrement à tout ce que l'on fait. L'être qui rayonne la plus haute qualité dynamique et la plus pure : le Saint, a pris l'habitude de vivre devant Dieu.

Vivre dans la présence divine n'est pas une figure de rhétorique : c'est une réalité ; elle est impalpable, mais beaucoup plus réelle que ce rocher ou cette maison. Dieu est présent partout, et nul ne peut fuir Son regard, disent les théologiens ; c'est vrai. Mais l'homme possède la terrible faculté de se soustraire à l'efficace de cette présence pénétrante, parce qu'il est libre et que Dieu ne veut pas, sous aucun prétexte, lui retirer ce don insigne.

Le moindre de nos gestes spirituels est donc gros de terribles responsabilités. Elles demeureront entières si nous

vivons de mauvais gré, si nous ne comptons orgueilleusement que sur nous-mêmes. Mais si nous sommes sincères avec notre conscience et humbles avec notre Guide suprême, Il en prendra, par Sa grâce, la grosse part, pour que le fardeau soit, en effet, léger, selon Sa promesse.

De même que les trois personnes divines se tiennent, s'impliquent et s'expliquent mutuellement, de même ces trois rayons de la splendeur divine, la foi, l'espérance et la charité, forment un tout indivisible. La bonté du Père nous les offre et nous prépare à leur visite ; en nous faisant combattre le Destin, Il nous ouvre à la foi ; en nous exhortant à nous fier à Sa bonté, Il nous envoie l'espérance ; et Il nous invite à la charité en nous donnant le libre arbitre. Or, ce geste d'offrande, cet envoi, ce don, c'est expressément le Christ.

Aucun chef spirituel ne donne comme le Christ l'impression d'être l'Ami des hommes, l'Ami de chaque créature en particulier. Aucun ne parle au cœur comme Lui. Aucun ne se penche si tendrement sur notre faiblesse. Aucun n'a su si bien rendre à notre sensibilité l'élan ingénu de sa primitive et virginale innocence. Aucun ne s'installe en nous avec une si souveraine douceur. Il nous donne seul le sentiment de l'immuable, l'émotion de l'ineffable, l'allégresse de la Paix. Seul, Il est la cause de la confiance, le moyen de la confiance, la stabilité même de cette confiance ; et, dans ce domaine, comme dans tous les autres, Il est la plénitude et l'accomplissement.

Messieurs, je conclurai cette méditation comme j'ai fait la précédente. Faites l'expérience. Retirez, pour quelques jours, votre confiance de la forme particulière d'Idéal où jusqu'ici vous l'aviez placée. Faites peau neuve pour quelques jours ; installez en vous un autel nouveau. Tournez-vous vers ce Christ, dont je ne sais pas vous parler comme il conviendrait ; et, si vous vous remettez à Lui à force et à abandon, je vous proteste qu'Il ne manquera point à Ses promesses, et qu'Il vous fera, par Sa force, plus forts que tous les ennemis et plus grands que tous les obstacles.

NOS ESCLAVAGES ET NOTRE LIBERTÉ

NOS ESCLAVAGES ET NOTRE LIBERTÉ

De même que les exemples et les comparaisons pèchent toujours par quelqu'endroit, les titres de livres ou de causeries désignent souvent assez mal le sujet qu'ils prétendent définir. Ce que je me propose d'analyser avec vous aujourd'hui, c'est la singulière illusion où vit la grande majorité des hommes de se croire indépendants ; ils se figurent penser, agir, parler en maîtres, ne faire que leur propre volonté dans leur domaine, si petit soit-il, tandis que, pour le spectateur qui pourrait passer derrière la scène, ils apparaîtraient comme des marionnettes dont les fils seraient tenus par les exécuteurs invisibles de l'inéluctable Destin.

Ce Destin est-il donc le maître suprême ? Non, parce que la tyrannie qu'il exerce sur nous, c'est nous-mêmes qui la lui avons conférée, et c'est Dieu qui l'autorise à instruire notre Moi immortel par les frappantes leçons de l'expérience.

En dernière analyse, personne autre que nous-mêmes n'est le fauteur de nos souffrances. Voici un ivrogne : la maladie de foie qui l'attend, l'accès de violence meurtrière où l'alcool le jettera peut-être, qui en est responsable, sinon lui-même ? Si, après sa mort, nous admettons qu'il aille au Purgatoire réparer le mal que son vice lui aura fait commettre, ou si nous préférons croire qu'il renaîtra sur la terre avec un foie malade, avec une infirmité correspondante aux sévices qu'autrefois il exerçait contre ses semblables dans ses délires furieux ; quelque hypothèse que l'on admette, on voit bien que ces jeux automatiques de causes à effets, ce destin, cette fatalité, ce déterminisme, c'est nous qui les déclenchons ; le

plus ancien de nos tyrans et le plus fort, le plus impitoyable, le plus invulnérable, c'est nous-mêmes en tant que centres d'égoïsmes ; ce sont nos travers, nos défauts, nos vices.

Les psychologues prennent souvent l'effet pour la cause ; ils expliquent les tares physiques et morales par l'hérédité, le legs de la race, l'influence du milieu, l'éducation. Pour nous mystiques, ces influences sont des effets et des moyens. Notre ivrogne de tout à l'heure, si son moi revient sur la terre, la cirrhose dont il va souffrir, ce ne sont pas ses parents qui la lui transmettront, ni le climat trop chaud où il devra vivre ; mais, avant sa naissance, les ministres de son Destin l'enverront naître chez des parents malades ou dans un pays de fièvre. A moins que, s'il s'est repenti à fond, si un serviteur de Dieu a intercédé pour lui, le Ciel ne lui ait accordé son pardon ou n'ait changé son travail.

Ainsi nos chaînes, notre boulet, c'est nous qui les avons forgés autrefois, en ce monde ou en d'autres, et c'est nous seuls qui pouvons, par nos repentirs, nos obéissances, nos résignations, nos cris d'appel, les réduire peu à peu, les limer, devenant ainsi capables d'une marche plus rapide vers les libres horizons du Royaume.

Ces théories ne plairont guère à beaucoup de contemporains ; la partie la plus remuante, ou la plus bruyante de la jeune génération proclame juste le contraire ; elle suit, en cela, une certaine ligne de pensée dont on peut apercevoir l'origine dans le mouvement, généreux en soi, de la Réforme. La civilisation, en effet, oscille entre deux pôles : l'un est traditionaliste et règle toute chose en vertu des coutumes et des idées transmises : il s'appuie sur le passé. L'autre est novateur, il cherche l'avenir, veut l'indépendance, et toute tradition lui paraît suspecte par le seul fait qu'elle vient des ancêtres. Il arrive que, de temps à autre, ces deux manières résolvent leurs rivalités en retrouvant les traces secrètes de la collaboration constante de la Providence vivante à leur effort unilatéral. Ce sont les époques de synthèse, de santé spirituelle, où le genre humain en masse reprend contact avec son Père, et développe une perfection nouvelle de son être collectif. Telles furent, toutes proportions gardées, les secondes moitiés du

IXe, du XIIIe, du XVIIe siècles. Aujourd'hui, nous sommes en pleine effervescence du principe novateur.

La civilisation actuelle affirme avec une force croissante le droit de tous à la liberté, et le pouvoir de conquérir cette liberté. La forme la plus séduisante de ce sophisme se trouve chez J.-J. Rousseau, dans les livres duquel brille la néfaste demi-science de l'autodidacte. Plus tard, Stendhal, Emerson, Kant, Hégel, Proudhon, Nietzsche, les romanciers russes, les dramaturges suédois, et jusqu'à notre Montparnasse actuel, artistes, sociologues, penseurs, presqu'aussi étranges pour notre goût qu'étrangers à notre race, tous ces brillants protagonistes ne feront que développer jusqu'au paradoxe les thèses contenues dans l'œuvre du sensible et vertueux Genevois.

Tour à tour, aiguillant l'opinion, ou entraînés par la foule, ces romantiques exaltent l'homme, écartent Dieu et, sous couleur de réveiller des énergies qu'ils accusent la religion et la morale d'endormir, ils renversent les digues, déchaînent les instincts, éperonnent les passions, et proclament que tout désir, étant un geste de notre puissance vitale, a le droit de vivre et, puisqu'il est sincère, doit se réaliser, même au détriment d'autrui. Cette confusion des valeurs, comme on dit maintenant, place les impulsions les plus brutales au-dessus des sacrifices, les gestes les plus féroces au-dessus des renoncements, les opinions les plus folles, pourvu qu'elles soient défendues avec fanatisme, au-dessus de la calme recherche impartiale. Regardez toute l'avant-garde actuelle : les tableaux, les statues, les maisons, les meubles, les modes, les danses, les romans, les mœurs, partout le paradoxe pour le paradoxe et la recherche à tout prix du pas encore vu.

La toute jeune humanité ne fait de progrès que de cette manière ; encore que le Ciel inlassablement la sollicite à prendre des méthodes plus sages, et qui seraient en définitive plus rapides, elle n'en veut faire qu'à sa tête. De même que notre ivrogne symbolique de tout à l'heure, il me semble que nos contemporains, au moment où ils croient affirmer, par leurs paradoxes, une indépendance et une puissance singulières, ne me font voir en eux qu'un culte ridicule de la

réclame, une basse courtisanerie à la célébrité, ce sans-gêne qui leur paraît de la force, et cette fureur d'assouvissement par quoi on laisse paraître jusqu'à quelle inconscience on est esclave de ses vices ou de ses passions. Oui, nos servitudes prennent constamment figures de libertés.

*
* *

Voici le chef d'une grande industrie ; il maintient une stricte discipline parmi ses salariés, mais il se montre juste, se préoccupe de leur hygiène, leur bâtit de petites maisons, leur assure une retraite. Peut-être fait-il tout cela par honnêteté, par philanthropie. Mais si c'est une habileté de sa part, s'il a remarqué qu'un ouvrier dont le moral est entretenu par une existence plus confortable, fournit un meilleur rendement qu'un autre qu'on laisse vivre dans la crasse, ce chef n'est pas du tout le maître qu'il s'imagine : il n'est que l'intendant servile de sa cupidité, de son goût de respectabilité.

Regardons aussi l'autre face de la médaille : ouvriers ou employés, en général, ne travaillent que parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement ; leur principale préoccupation est d'en faire le moins possible pour le salaire le plus fort. Moyennant quoi, ils se jugent fort habiles de rouler le patron, ils s'estiment des citoyens libres. Or, ils sont esclaves de plusieurs choses et surtout de leur paresse, puisqu'ils n'ont pas développé l'intelligence ou l'énergie qui auraient pu faire d'eux des patrons ; les tentatives actuelles d'offrir à tous les enfants, par des études égales, les mêmes chances de réussir, ne sont qu'une flatterie aux goûts égalitaires, car aucun plan d'études, ni aucun maître ne donneront la mémoire à l'enfant distrait, ni de l'application à l'élève désobéissant.

Le goût du moindre effort, cette faiblesse si répandue, est une maladie désastreuse et qui ruine la santé sociale dans toutes les classes. Il appelle la ruse au secours de l'incapacité, le mensonge du faible contre la tyrannie du fort, ou ces révoltes qui ne résolvent jamais les conflits et dont les adversaires sortent plus haineux et toujours diminués.

Quiconque a fait œuvre de créateur, qu'il s'agisse du

modeste jardinet de l'employé dans la banlieue, de la plus petite invention, ou de ces vastes entreprises appuyées sur d'énormes capitaux, de ces théories géniales qui renouvellent toute la science, de ces chefs-d'œuvres admirés ensuite par les siècles, quiconque, dis-je, crée quoi que ce soit, s'il s'examine sincèrement, s'aperçoit devenir peu à peu l'esclave de son œuvre. Peu à peu, elle le surmonte, elle l'obsède, elle le charge, elle lui ferme la vue, elle le traîne après soi. Les conquêtes de Napoléon finirent par le tuer. Victor Hugo mourut prisonnier de ses grandes attitudes. L'angoisse du petit fonctionnaire qui craint sans cesse le mine et ruine cette santé dont il attendait pour sa retraite tant de jouissances.

Nos qualités même, dès que nous en prenons de la suffisance, se changent en chaînes. Cet adolescent, s'il s'enorgueillit d'avoir battu un record sur le stade, ne faudra-t-il pas beaucoup plus de force morale pour vaincre sa gloriole qu'il ne lui a fallu de force physique pour vaincre ses compétiteurs ?

Cette mère si tendre qui gâte son enfant, qui ne veut pas le voir pleurer, qui passe par tous ses caprices, sans doute elle est sincère ; mais, si elle s'examinait à fond, ne découvrirait-elle pas, sous cette tendresse immédiate, une certaine répugnance à l'effort que nécessitent les soins d'une bonne hygiène, les habitudes d'une éducation correcte ? Car il en faut de la volonté pour assouplir l'obstination d'un enfant, il en faut de la patience pour réformer ses petites manies.

Ce financier, si profondément habile, ne le voit-on pas tenu en laisse par quelque brillante créature qui le mène à la ruine en manœuvrant quelqu'un de ses travers ? Ce savant, chargé de titres, ce philosophe, combien ne leur faut-il pas se vaincre pour accepter le phénomène inattendu qui réduit à néant les systèmes auxquels ils ont attaché leurs noms ? Les artistes, leur sensibilité les enchaîne d'autant plus fort qu'elle est plus riche et plus exquise. On les compte ceux qui, au milieu de leur carrière, parviennent à se renouveler, à regarder la vie avec des yeux neufs, à la comprendre sous un autre jour que celui où leur tempérament les place. Quant aux chefs politiques, c'est un lieu commun que de souligner combien ils sont les esclaves de leur parti.

Tous ces hommes supérieurs, ne sont-ils pas les serfs de leurs découvertes, de leurs systèmes, de leurs formules, de leurs publics ?

Et, dans l'ordre spirituel, dont toute la disposition s'oriente vers notre affranchissement, comme il est difficile de se mouvoir dans un autre sens que celui où nous pousse notre personnalité ? Qu'il est ardu de changer en un aigle royal l'hydre multiforme du Moi !

*
* *

Ce dernier point, Messieurs, nous intéresse particulièrement, puisque notre maxime est de rechercher dans nos actes la qualité, l'intensité, la pureté.

Tout cet énorme amas de germes où, dès la naissance, notre volonté doit apprendre à choisir, goûts et dégoûts physiques, sympathies et antipathies sentimentales, attractions ou répulsions fluidiques, aptitudes, incapacités, tendances, opinions vraies ou fausses, tout cela attend, recherche les réactions des divers milieux pour croître en tous sens. Aujourd'hui, l'on incline à tenir ces semences comme bonnes pour la seule raison qu'elles existent, et leur développement pour légitime ; nos philosophes ne tiennent plus guère compte de Dieu ; leurs dieux, c'est la Nature et le bon plaisir de l'homme. Cependant, parmi cette masse de possibilités, les unes tendent à l'accroissement de la vie générale : ce sont les bonnes ; les autres tendent à l'absorption de cette vie générale par la vie propre du Moi : ce sont les mauvaises. La conscience nous ordonne de choisir ; les morales humaines ordonnent de supprimer les mauvaises impulsions et de ne laisser vivre que les bonnes ; la morale du Christ demande de transformer les mauvaises en bonnes.

Mais rien de plus facile que de se tromper dans ce tri ; il y faut du tact, et la plus grande sincérité : l'être auquel nous mentons le plus facilement, n'est-ce pas nous-même ?

Puisque notre travail spécial est justement la conduite de la vie intérieure la plus claire, permettez-moi de prendre un exemple qui vous soit familier : les illusions de la prière.

Rien n'est plus facile que de prendre l'habitude des douceurs spirituelles ; au commencement de l'ascèse, le disciple n'est pas entraîné, il a besoin d'une nourriture forte et les Anges la lui apportent en effet ; l'homme-esprit absorbe des ambroisies et des nectars dont la bienfaisante action se fait sentir dans l'intelligence et dans le cœur de l'homme-charnel, sous forme de joies plus ou moins intenses, depuis le simple repos de la quiétude, jusqu'aux visions, aux rapts, aux ravissements, jusqu'à l'extase. Or, tout cela, ce n'est, révérence parler, que la carotte tenue devant l'âne récalcitrant, pour lui faire gravir la côte.

S'attacher à une table exquise, à de beaux habits, à une belle bibliothèque, ou à un coffre-fort, ou à une fonction, ou aux suffrages d'autrui ; s'attacher aux joies sensibles de la prière, tout cela, c'est du même ordre, c'est attitude d'esclave et non pas d'homme libre.

Ces délicieuses effusions sentimentales d'une prière où il semble que tout le Paradis s'écoule en nous, nous conduisent moins près de Dieu que la demande ou l'appel simples, nus, exténués, émis à grand'peine du fond de notre faiblesse, de notre désert, ou de notre tourbillon, et auxquels aucune réponse ne semble venir, ni par l'imagination, ni par l'intuition, ni par l'émotion. La réponse de Dieu vient cependant, parce que Dieu répond toujours aux faibles qui luttent quand même ; mais elle dépasse nos sensibilités, nos concepts, nos émotivités ; elle vient de plus loin que les réponses perceptibles à notre conscience. Et plus on monte, ou plus on s'approfondit, plus l'esprit de la prière s'élance en nous d'une cime plus haute ou d'une crypte plus secrète.

Céder au goût du moindre effort, c'est toujours le commencement d'un esclavage. Certains mystiques ont subi pendant dix, quinze, vingt-cinq ans des tentations quotidiennes de suicide, d'incrédulité, de blasphème : ils n'ont jamais cédé ; nous pouvons toujours dire : Non, à une séduction, fût-elle la plus physique, fussions-nous physiquement enchaînés.

Le secret pour devenir libre consiste à se ménager un refuge en arrière de tous les lieux de notre personne d'où naissent les désirs innombrables et les vouloirs du Moi. Pourvu

que de ce point suprême subsiste un lien avec Dieu, cela suffit. Vous avez remarqué que l'on obtient le plus sûrement la guérison des malades auxquels on est le moins attaché ; c'est parce qu'il entre toujours de l'égoïsme dans nos sentiments humains les plus beaux ; il coupe les ailes de la prière, il nous agite, nous trouble et disperse la ferveur.

Se tenir immuablement accroché à Dieu par le centre de la conscience, de cet observatoire solide et secret diriger nos actes, écouter les gens, accomplir malgré tout nos devoirs sans aucune exception, se considérer comme un rouage, comme un fil transmetteur, se faire spectateur de nos mouvements corporels ou intellectuels ou affectifs, comme si notre personnalité humaine était une étrangère ou un satellite de l'étincelle divine par qui Dieu communique avec nous ; on se libérera ainsi de mille liens ténus, on rayonnera sur les autres, et, pour leur plus grand bénéfice, on leur donnera la sérénité, le calme, la certitude ; on verra clair dans les cas les plus embrouillés.

Cet observatoire mystérieux, point d'origine de la conscience, ce centre spirituel de gravité nous fera situer les choses à leur vraie place ; nous apprendront à leur donner leur importance exacte ; nous expérimenterons que la qualité des œuvres prime leur quantité. Puisque Dieu est Dieu, Il ne Se trouvera jamais qu'au delà de nos perceptions, de nos émotions et de nos conceptions. Plus nous nous détacherons de ces expériences, sans toutefois en refuser aucune, plus notre cœur deviendra pur, plus notre travail sera solide et fructueux.

Actuellement l'homme naturel étouffe l'homme surnaturel en nous ; il faut que celui-ci croisse et que celui-là diminue. Vivre, travailler, compatir, étudier, consoler, guérir, comme si c'était notre serviteur qui accomplisse ces choses : voilà le seul moyen d'éviter l'ingérence du Moi dans les œuvres les meilleures en les saturant des forces éternelles. « Ce n'est plus moi qui agis, c'est le Christ qui agit par moi » : voilà le but.

On ne l'atteint pas sans effort ; rompre les charmes de la Nature, dissiper les prestiges de l'égoïsme, détermine d'abord de l'indifférence, du dégoût, de la sécheresse. Aussi

faut-il se contraindre coûte que coûte sur les deux points suivants : ne négliger aucun devoir et même, si l'on a subvenu aux plus petits, s'en créer de nouveaux de peur de devenir inerte.

Et que personne ne s'aperçoive de nos tourments intimes ; laisser paraître sur son visage la trace d'un chagrin, c'est forger le premier anneau d'une chaîne nouvelle ; quand le cœur est torturé, ravagé, anéanti, le vaillant mensonge d'une physionomie souriante force la paix du Ciel à descendre, parce que c'est l'effort de la foi ; peu à peu, notre Maître nous démontre ainsi que tout ce qui arrive est adorable, puisque tout nous arrive et par Lui et pour Lui.

Je vous recommande cette maîtrise mystique de nous-mêmes, ce détachement des trésors spirituels dont la possession comblerait nos plus sublimes désirs. Car si le centre même de votre cœur, si votre tabernacle n'est pas enchaîné, les autres chaînes qui vous affligent plus extérieurement ne tarderont pas à tomber.

Le disciple du Christ doit s'intéresser à tout, mettre du mouvement partout, augmenter la vie en toutes ses formes. L'idéal d'une existence arcadienne, où chacun se contenterait du minimum de labeur pour sa nourriture, quoique sage aux yeux des utopistes, n'est, aux yeux du Père, qu'un idéal de paresse. Le mystique développera l'initiative, l'habileté, la persévérance du réalisateur, la sensibilité de l'artiste, l'ouverture d'intelligence de l'humaniste, dans la mesure où il aura reçu ces dons. Mais, à l'inverse de ces gens d'affaires ou de ces penseurs, il saura que rien de tout cela ne lui appartient, qu'il ne fait l'office que de gérant, que d'intendant de sa fortune, fidéi-commissaire de sa fonction, dépositaire des facultés brillantes qui le placent aux premiers rangs peut-être.

Il reste indépendant, non dépendant de toutes ces choses ; l'homme ordinaire en est le prisonnier.

Ainsi, richesses extérieures, richesses intérieures, richesses naturelles, humaines ou divines, le Père veut que nous les expérimentions toutes, pour vaincre leurs attraits. Notre dévotion même, nos fraternels élans d'entr'aide et de pardon doivent se dépouiller de leur gangue personnaliste, se

clarifier, prendre une vigueur plus saine, et ainsi devenir plus réellement actifs. Beaucoup s'apitoient devant un cheval trop chargé et s'en prennent au charretier qui n'en peut mais, puisque son patron le commande. Mais ceux-là qui savent ce que c'est que d'être un prolétaire comme le charretier, et qui connaissent, comme le cheval, la détresse de l'éreintement, ceux-là se mettront à pousser la roue.

Le Christ ne nous demande pas d'élans platoniques ; Il attend nos actes, nos œuvres. L'initiation christique, ce n'est pas la retraite contemplative : c'est le don de soi-même à toutes les formes de la vie.

*
* *

Avant d'atteindre la cime de la Liberté vraie, il faut gravir trois plateaux. Le premier, c'est de subir tous les esclavages venus du dehors et qui nous mettent dans la gêne, — ou dans la géhenne, si vous voulez bien me passer ce facile jeu de mots. Le second, c'est de rechercher d'autres esclavages quand le Destin ne nous en apporte plus. Le troisième, c'est de ne plus sentir la meurtrissure d'aucune chaîne, à force de s'être fait tout petit, à force de goûter une joie céleste lorsqu'on peut soulager ses frères en portant à leur place leur fardeau.

Ces efforts infiniment variés se résument en la maxime que je vous ai dite bien des fois : accepter tout ce qui déplaît au Moi, refuser tout ce qui lui plaît et, entre deux solutions aux problèmes quotidiens, choisir celle qui nous apparaît comme la plus difficultueuse pour nous.

Dans cette grave entreprise, le plus petit détail participe de l'importance de l'ensemble. Est-il nécessaire d'expliquer, par exemple, comment la vie familiale, la vie professionnelle offrent les occasions nombreuses de victoires sur soi-même les plus importantes et souvent les plus difficiles ? On sait, pour avoir été témoin ou victime, de tels accidents, de quelle façon une négligence de tenue, un tout petit geste qui échappe, un regard peuvent ruiner le plus bel amour ou détruire cette confiance précieuse que l'enfant dédie à son

père et à sa mère. Inutile, n'est-ce pas, de rassembler des exemples.

Souvenons-nous bien, cependant, que l'homme, de la pointe de son esprit jusqu'à la moëlle de ses os, est un bloc compact, élastique, infiniment sensible, dont toutes les molécules se correspondent, où le moindre choc résonne par toute sa masse.

Voilà un mari au retour de l'atelier. En attendant le repas du soir, il déploie son journal ; mais à peine s'est-il plongé dans quelque article passionnant, que sa femme l'interrompt pour lui apprendre en détail quelque grave nouvelle insignifiante. En l'occurrence, beaucoup de maris n'écoutent pas et se contentent de marquer un intérêt de pure forme par quelques monosyllabes inarticulés. Ils ont tort, vous le sentez bien, Messieurs. Nous avons tort. Premièrement, parce que nous faisons de la peine à nos femmes et, ensuite, parce que nous cédons à des diablotins : notre confort, notre tranquillité, notre crainte de complications. En outre, qui sait si l'article que je suis empêché de lire ne contient pas quelque erreur ou quelque sentiment trouble ? Un journal, comme un livre, contient des forces ; un article, une page, une phrase sont des choses vivantes ; chaque mot vit, chaque caractère vit. Mes yeux, en les déchiffrant, introduit dans mon cerveau, qui les repasse à mon cœur, ces forces et ces images, plus souvent mauvaises ou fausses que bonnes ou vraies. Un fait-divers, une nouvelle, une calomnie, un racontar déposent dans l'esprit immortel du lecteur une moisissure morale, un microbe fluidique qui multiplieront à l'infini si le milieu leur est favorable. Et il y a bien des chances pour cela. Ce dépôt morbide croîtra dans l'ombre de l'inconscient et, tôt ou tard, à l'improviste, surgira au grand jour de la conscience, sous forme de tentation, sous forme d'impulsion peut-être irrésistible. On fait grand bruit maintenant autour des découvertes de Freud, et je vois avec surprise les directeurs de conscience les utiliser, alors que les vieux psychologues de la mystique, comme saint Jean de la Croix, comme les P. P. Surin ou Guilloré, pour ne se souvenir que des plus connus, dévoilent bien davantage les mystères des névropathies ; mais ils s'expriment avec le vieux vocabu-

laire classique. Sans doute, pour les prêtres modernes auxquels je fais allusion, la nouveauté de la terminologie indique-t-elle la nouveauté de la pensée. Mais, pour en revenir à notre médecin viennois, à part son obsession du « libido », l'importance qu'il accorde à l'inconscient et au préconscient est légitime. L'être humain ressemble à une maison où les greniers, les resserres et les caves prennent beaucoup plus de place que les chambres habitées.

Revenons à notre mari. Si, à l'appel de sa femme, il pose son journal et accueille avec intérêt ce qu'elle lui raconte, le voilà au premier plateau de son ascension spirituelle. Si, plus tard, après plusieurs actes semblables, au lieu, dès son retour, d'ouvrir ce sempiternel journal, il va rejoindre sa femme et engage avec elle une conversation sur ces incidents que l'insensibilité masculine juge négligeables, mais qui passionnent la sensibilité féminine, — si, pour faire plaisir à son épouse, pour la mettre en confiance, pour lui donner le sentiment réconfortant d'une union plus complète, ce mari amélioré écoute son interlocutrice et lui répond, quelqu'impatient qu'il soit de rejoindre son fauteuil : le voilà sur le second plateau.

Et, longtemps ensuite, si, peu à peu, le menu sacrifice de chaque soir perd son amertume, si, peu à peu, toute chose trouve cet homme également ouvert et intéressé, s'il comprend, s'il sent que tout est de la vie, que tout vient de Dieu, que tout est un signe de Dieu, que sur tout le disciple peut appeler la Lumière, alors notre mari aura atteint la cime, il sera libéré de l'une de ses chaînes.

Mon petit exemple un peu simplet, je l'avoue, ne paraît pas être autre chose que de la bonne éducation, sans doute, quand on ne met dans ses gestes qu'un souci de politesse. Mais le chrétien, mais la chrétienne — car cet apologue est reversible — sublimisent ces formes courtoises, les transfigurent, et leur insufflent la pure splendeur de l'amour fraternel. La même parole, dite par politesse mensongère ou par intérêt véritable, engendre des dynamismes sans commune mesure : dans le premier cas, elle est une ombre fugace ; dans le deuxième, un rayonnement actif de l'éternelle Réalité.

tionnelles comportent davantage de risques que la méthode commune ; celle-ci reste la meilleure, la plus saine, la plus rapide à condition de la mettre en œuvre avec intensité, avec continuité. L'Evangile n'en indique pas d'autre : « Aime Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces, et aime ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu. »

Ne soyez pas surpris que ce seul et simple précepte suffise à nous conduire vers les suprêmes accomplissements : Dieu est un, les hommes sont un par l'âme qu'ils ont reçue de Lui ; et la route particulière qui relie chacun d'eux à Lui, c'est toujours la même route. Certes, n'importe lequel des travaux que l'existence nous demande nous développe, mais nous n'avançons sur la route que par la charité. La charité, c'est la patrie du disciple ; qu'il en sorte, il n'est plus un disciple. Les autres patries de l'homme immortel : la science, l'art, la pensée, les affaires, le travail manuel, elles appartiennent à l'univers du Destin. La charité à elle seule constitue l'univers de la Liberté. Se mouvant dans le Destin, les hommes s'imaginent être libres, et ils n'y sont réellement que des esclaves. Tandis que s'ils entrent dans l'Amour par l'offrande d'eux-mêmes à leurs frères et à Dieu, alors, sous leur apparence d'esclaves, ils vivent dans la bienheureuse liberté. « Mon joug est doux, annonce Jésus, et mon fardeau léger. »

J'entends dire : « Des pauvres, des malades, je n'en connais point, et puis, comment les aborder ? » Mais lisez les journaux, demandez aux dispensaires : il en pullule, des pauvres et des malades ; Paris compte 70.000 vieillards impotents que l'Assistance publique ne peut pas héberger, ni les maisons religieuses ; voilà tel hôpital pour les filles-mères où il y a de la place pour 700 lits, mais on n'a d'argent que pour en préparer 200 ; voilà tel coin de la zone où des enfants vivent avec ce qu'ils trouvent dans les poubelles ; et les pauvres honteux, par milliers ? Je sais, c'est ennuyeux de se déranger, d'ouvrir son portefeuille, de monter des étages, d'être mal reçu ; il faut du courage pour revenir à la charge ; est-ce que les commis-voyageurs se rebutent quand il s'agit de placer leur marchandise ? Quelques-uns d'entre vous ne craignent pas ces fatigues ; mais

les dévouements peuvent sans cesse augmenter dans notre Compagnie puisque, l'expérience vous l'enseigne, le Ciel efface toujours les lassitudes de Ses serviteurs par le don de nouvelles énergies.

Pardonnez-moi de vous solliciter constamment à de nouveaux efforts. Vous voyez toute la peine que se donnent nos pauvres frères aveugles qui ne travaillent que pour eux. Quelle ne devrait pas être notre ardeur, nous qui prétendons servir le meilleur des Maîtres ; nous qui avons entrevu la beauté de Son œuvre, qui goûtons parfois le bonheur de sécher quelques larmes, nous, enfin, qui avons tant reçu, à qui tant de trésors sont promis ? Ne continuerons-nous pas à donner de plus en plus de tout ce que le Ciel nous confie, afin que le plus grand nombre possible de nos compagnons d'exil voie surgir les perspectives lumineuses du royaume de la paix fraternelle.

Par le seul fait que nous sommes bornés, limités, chargés de chaînes, nos œuvres restent incomplètes, nos élans avortent, nos sacrifices les plus sincères ne portent qu'un maigre fruit. Or, nous avons résolu de servir le Christ et nos frères le plus parfaitement possible. Il nous faut donc guérir toutes nos faiblesses, mettre le plus de force dans nos actes, en un mot, nous libérer de nos chaînes.

Nous voulons devenir libres, n'est-ce pas, non point pour commander, mais pour mieux servir ; nous serons libres par amour afin de mettre toutes ces libertés de l'intelligence, du cœur et des mains à la disposition de nos frères. Nous nous courberons volontairement sous tous les jougs, pour multiplier dans la terre spirituelle les ensemencements de la future liberté du genre humain.

Certes ceux qui écrivent des pages éloquentes, et à qui viennent les foules charmées de l'Inde ou de l'Europe, ne font pas une œuvre inutile. Mais vous, vous savez que l'œuvre du Christ est plus matérielle à la fois et plus spirituelle. Vous savez que l'on n'entre dans Son royaume que par la porte étroite, qu'il faut se faire tout petit pour y passer, et que se faire petit, c'est laisser aux autres toute la place ; bien plus, c'est la leur offrir.

C'est parce que je vous vois ne pas craindre les beso-

*
* *

Par conséquent, ces disciplines religieuses, qui portent simultanément sur la racine primitive de l'égoïsme d'une part, et sur ses manifestations matérielles de l'autre, ne portent pas leurs fruits dans un monde abstrait. Elles mettent en œuvre des forces concrètes, elles agissent sur toute la hiérarchie de notre organisme, elles parviennent à insérer dans notre geste, notre sourire, notre regard, notre parole, et les ondes bienfaisantes de nos magnétismes, et la clarté de notre intellect, et la flamme de notre cœur ; Dieu y ajoute encore quelque rayon de Son insaisissable Lumière, et nous fait ainsi les messagers de Sa miséricorde et les porteurs de Ses bénédictions.

Pour reprendre mon image précédente de la maison, la partie de nous-mêmes que gouvernent et notre conscience psychologique et notre conscience morale, c'est les quelques chambres où vit une famille de travailleurs. Les caves dans lesquelles le vigneron garde ses foudres, les hautes granges et les silos où le paysan entasse ses récoltes, les vastes hangars où l'industriel réserve ses produits, tout cela, c'est l'inconscient. Là s'emmagasinent encore les richesses plus anciennes accumulées par les ancêtres, apportées par la patrie, par la civilisation, par la religion auxquelles on appartient. La majeure partie de cet avoir est vendu et circule ; mais le plus précieux est conservé pour les enfants et les petits-enfants.

Ainsi, entre tous les actes divers dont l'ensemble forme notre existence, ceux-là seuls qui sont purs, c'est-à-dire qui ont été effectués avec un désintéressement parfait, pour l'aide du prochain et par amour du Christ, sans nul retour sur soi-même, ceux-là, dis-je, des anges viennent les prendre et les rangent en attente dans les greniers du Père. Et, plus tard, notre patient labeur ayant affranchi toutes nos puissances, toutes nos facultés, toutes nos vertus, ces minuscules mais nombreux trésors rassemblés formeront le corps de gloire au moyen duquel l'homme libre que nous serons devenus pourra aller et venir dans toute la création, tout voir, tout connaître, tout redresser, tout guérir et collaborer en pleine conscience avec le Verbe,

Sauveur perpétuel de l'univers, de la personne rédemptrice duquel il sera devenu un organe parfait.

Le catéchisme enseigne que, lors de la résurrection, les corps glorieux des élus possèderont l'impassibilité, la clarté, l'agilité, la subtilité : la souffrance ne les atteindra plus ; ils resplendiront de l'éclat des forces surnaturelles dont ils seront saturés ; ils pourront se transporter d'eux-mêmes d'un lieu à un autre ; ils pourront entendre, voir, toucher, sentir, goûter en dépit du temps et de la distance. Ainsi, en effet, peuvent être énumérées les prérogatives de l'homme libre.

En effet, de tels organismes, composés de la substance même du Royaume de Dieu, pure, faite d'Esprit, toute force et tout mouvement, libre enfin, pour tout dire, pénétreront toutes les formes de la matière créée, mais ne seront perméables à aucune ; ils commanderont toutes les forces de la Nature puisqu'ils vivront au centre, dans l'espace le plus intérieur, mais ne seront liés par aucune d'elles. Toute fatigue particulière, autrefois subie ou affrontée par amour, pendant notre existence temporelle, sera le germe obscur de l'un des pouvoirs éclatants de notre liberté définitive. Les cellules de notre ancienne personne, mortes par exemple en accomplissant tel geste de bienfaisance, renaîtront alors comme moyens de cette ubiquité qui permet à l'Affranchi de se rendre physiquement présent en plusieurs lieux à la fois ; de cette vision qui lui découvre le passé comme l'avenir, les secrets et les vertus des choses et les pensées des hommes ; de cette autorité qui lui soumet toute créature, jusqu'à la maladie et à la mort.

*
* *

Mais tout ceci, c'est l'avenir, avenir sans doute très lointain à cause de notre indolence, avenir qui pourrait tellement se rapprocher si nous le voulions. Comment atteindre ces rêves magnifiques, comment les acclimater à nos ternes horizons ?

Beaucoup de moyens nous sont offerts, plus ou moins sûrs, plus ou moins effectifs ; ici encore les méthodes excep-

LA LIBERTÉ

gnes en surcroît, et les corvées gratuites après les corvées payées, et les fatigues volontaires après les fatigues obligatoires, que je me permets de parler aussi librement. Vous êtes de ces soldats toujours prêts pour un effort exceptionnel.

Mais, j'y songe, ne vous donnez toutes ces peines que pour le seul amour de notre Dieu. Ne vous les donnez pas par amour pour notre petit groupe des *Amitiés Spirituelles ;* prenons garde à l'égoïsme collectif. Notre société ne vaut que ce que valent nos obéissances à Dieu ; elle ne vit que de notre vie en Dieu et par Dieu ; il paraît paradoxal de faire cette recommandation à vous qui avez fondé, en somme, cette compagnie, à vous qui la soutenez de votre dévouement, qui chaque jour la vivifiez. Ne la regardez jamais qu'en Dieu, comme un moyen, non pas comme une fin. Vous avez bâti ces *Amitiés* sur un certain plan, aussi semblable au plan de la Cité divine que vous avez pu : ne le modifiez pas pour des accommodations au goût du jour. Vous avez réglé la vie de ces *Amitiés* sur certaines maximes : n'en altérez jamais la pureté sous prétexte d'opportunisme. Il vaut mieux que votre œuvre disparaisse dans l'intégrité de son esprit natif, plutôt que de survivre déformée selon les convenances extérieures.

*
* *

J'aurais voulu vous parler plus dignement de ce grave, de cet immense sujet ; je n'ai pu qu'en indiquer quelques points essentiels. Mais vous suppléerez à ces lacunes, puisque le Ciel instruit ceux qui Le servent. En nous séparant tout à l'heure, mes Amis, je compte donc que vous emporterez dans vos demeures le réconfort d'une conviction plus ferme si possible, avec l'ardente et grave et sereine énergie que notre Maître, en réponse à notre prière unanime, voudra bien renouveler dans vos cœurs. Et j'espère que l'an prochain nous retrouvera plus nombreux, plus forts et plus vaillamment dévoués encore au service de Celui des mains bénies de qui nous avons tout reçu.

LA LIBERTÉ

Voilà bien longtemps qu'on a proclamé l'homme roi de la création ; il l'est en effet ; il l'est même plus profondément que ne l'imaginent ses panégyristes. Certes, dompter les éléments, plier la matière à tous usages, vaincre les résistances impondérables : on fait cela aujourd'hui avec un succès qui invite à toutes les hardiesses ; mais notre véritable royauté est en nous. Il a fallu de l'intelligence et du courage pour réaliser les merveilles de l'utile et du pratique ; ces dominations sur l'espace, sur le temps, sur la pesanteur, sur les mille formes de l'inertie sont-elles autre chose que des degrés vers la subtilité, vers la splendeur, vers l'ubiquité que les mystiques attribuent aux purs esprits ?

Apercevez-vous comment l'effort humain prend son point d'appui le plus fixe dans l'intime de la conscience ? et comment, même lorsqu'il s'exerce vers les conquêtes les plus matérielles, il tend à s'affranchir de la matière ? Il existe donc autre chose que cette nature physique, que nos facultés mentales et corporelles ?

Oui, permettez-moi de revenir sur cette notion en essayant de l'approfondir, — oui, un être se tient en arrière, au delà, au dedans de la personne que l'on voit bouger ; un témoin, un ambassadeur, un explorateur. Les psychologues de demain vont le redécouvrir ; c'est l'homme véritable, l'immortel ; et, de même qu'il est revêtu de l'homme corporel et mental, de même il est la cuirasse de l'homme éternel.

Lorsque l'immortel se joint au mortel, la volonté naît. Lorsque l'éternel touche l'immortel, la liberté jaillit, étincelle inextinguible, couronne de notre royauté future, sceau de notre

filiation divine. Voilà comment « le Royaume de Dieu est au dedans de nous. »

*
* *

De toutes les innombrables forces qui nous constituent, seule, la volonté nous appartient ; les autres sont des prêts ; elle est notre possession, les autres sont les dépôts de vouloirs antérieurs, les instruments de travail pour les œuvres à venir. Par suite, souvent, très souvent, c'est le Passé qui s'impose, et nos décisions restent des esclaves au lieu d'être les libres filles de l'Avenir visitant notre âme immortelle.

Mes préjugés, mes convoitises, l'influence de ma race, de mon milieu, tous ces prolongements de l'Antérieur, où dominent les tares et les petitesses, c'est en leur obéissant, hélas ! que je m'imagine faire acte d'homme libre. Je ressemble au vieux galérien qui penche en marchant du côté de son boulet. Ne devrais-je pas me raidir contre ces sollicitations fatidiques ? Et la plus haute hygiène spirituelle, ne serait-ce pas le régime du renoncement ?

Oui, une volonté n'est forte que dans la mesure où elle est libre ; mais elle ne devient libre que dans la mesure où elle se rapproche de l'Esprit ; encore faut-il que cette proximité ne reste pas spéculative ou théorique ; qu'elle soit effective, qu'elle sculpte une ressemblance en nous de l'Idéal ; que le vouloir, par ses œuvres, se construise un corps ; qu'il puisse nous obliger à toutes les peines ; qu'il fasse de nous les martyrs de nos rêves.

La liberté est la seule mère légitime de nos volontés. Quand les philosophes parlent « volonté », ils ressemblent au collégien qui, devant une baraque foraine, admire les muscles difformes de quelque lutteur obèse. La puissance volitive obtenue par des artifices psychologiques — ou quelquefois physiologiques — peut conquérir l'admiration. Il y a diverses sortes de volontés : celle d'un athlète est dans ses muscles ; celle d'un magnétiseur est dans son double ; celle d'un philosophe est dans sa pensée ; ainsi de suite. Mais l'homme dont la volonté est à sa place, au centre, l'homme qui dit doucement: « Je veux

ceci parce que je crois en cela », et qui se met en marche sans jamais ralentir, lance sur le futur des jetées irrésistibles. La vraie force est calme ; l'énergie véritable est douce. Le difficile, c'est de dire : « Je veux » avec simplicité ; quelle profondeur de caractère il faut pour être simple. Lorsqu'on y parvient, tout se possibilise et les imaginations les plus fantastiques commencent à prendre corps. La simplicité saisit des joyaux là où l'analyse et le raffinement semblent avoir tout inventorié. Elle restitue à l'intelligence la vue la plus lucide et permet au sentiment des exaltations qui ne risquent point le déséquilibre. Autant de chances de succès en plus alors, selon les vues humaines ; et selon les vues divines, bien plus de chances encore pour obtenir des secours providentiels.

Ne confondez point ce qui vient du moi en nous et ce qui vient de Dieu. Ces choses-ci sont de la Liberté, même si elles comportent des disciplines et des renoncements ; ces choses-là sont de la captivité, même quand elles rompent des barrières. Même si leur justesse ou leur générosité apparentes leur permettent de réussir, elles n'améliorent qu'à la surface et elles engendrent du trouble. Tandis qu'une idée, juste selon l'Absolu, et généreuse selon la générosité divine, acquiert une puissance invincible de réalisation aussitôt qu'elle se trouve un martyr. Il ne suffit pas qu'un cerveau la conçoive et qu'une bouche éloquente l'exprime ; il est nécessaire qu'un cœur et un corps intrépide l'incarnent à n'importe quel prix.

***

Je ne saurais trop dire combien il importe de bien comprendre le concept de Liberté. Ce que l'on croit généralement être des choix, ce n'est que de véritables chutes spirituelles d'un contraire à l'autre. Toute ma nature, qui est mon destin, me pousse et m'entraîne vers un excès puis vers son opposé ; mon prétendu libre arbitre n'est alors que déterminisme. Il redeviendra lui-même quand ce ne sera plus Moi qui choisirai, quand ce sera Dieu en moi. Telle est la raison du renoncement mystique ; peut-être y en a-t-il d'autres.

La plupart du temps, on se résout à un parti sans presque réfléchir, par impulsion, ou après un examen qui ne dépasse pas le cercle des préoccupations courantes. Les hommes consciencieux qui délibèrent à la lueur des principes premiers, le Juste, le Légitime, le Vrai, le Beau, l'Idéal : ces hommes-là sont bien rares, hélas ! Il serait désirable cependant, et si noble que, pour ces conseils secrets que l'on tient seul à seul avec sa conscience, où l'on analyse les mobiles, où l'on épure les intentions, où l'on échauffe les énergies, — et il serait si convenable et si noble que l'on entre dans le saint-des-saints de soi-même, sous l'immuable lueur de la lampe éternelle.

Gestes et paroles, sentiments et pensers reçoivent de Dieu une force d'autant plus pure et belle que moins d'intermédiaires la leur transmettent. L'on peut diminuer le nombre des intermédiaires ; il suffit de se rapprocher de Dieu, de faire à Dieu une place plus grande en nous. Ce n'est pas tuer le Moi qu'il faut ; c'est le changer, l'orienter, le transplanter, le transmuer. En obéissant au Moi, en faisant notre propre volonté, nous croyons trancher un lien, tandis que nous ajoutons un poids de plus à nos fers. Les ascètes savent cela d'expérience ; et nous ne devons pas sourire au récit des scrupules des saints qui poursuivent l'égoïsme dans ses formes les plus fuyantes et qui s'accusent comme de fautes graves des mouvements les plus légers de l'individualisme. Les qualités de la complexion, les formes radicales du caractère, la tournure mentale, c'est toute notre histoire antérieure, résumée, cristallisée ; c'est notre principal ennemi ; c'est notre tentateur permanent ; l'autre tentateur, le Diable, ne vient nous voir que dans des circonstances exceptionnelles. Cette attraction incessante du soi pour soi : pour le moindre effort, ou pour l'appropriation de tout ce qui passe à sa portée, ce nonchaloir des habitudes, ou cette insatiable curiosité, cette peur du risque ou cette violence à la lutte, toutes ces figures habituelles de l'égoïsme, ne sont que les prolongements de racines innombrables en nous depuis toujours. Elles ressemblent aux figures de l'altruisme, par leur forme ; c'est leur esprit qui diffère. Un homme charitable, un saint, peut avoir de la prudence qui ait l'air d'une

paresse, une régularité qu'on croit être le machinal de l'habitude, une ardeur d'apostolat qui semble combative, une discrétion que l'on prenne pour de la pusillanimité. La différence des mobiles fait toute la valeur de nos actes, au jugement de Dieu.

*
* *

Un autre motif de batailler contre le Moi, c'est qu'à lui obéir, on ne fait en somme que répéter le Passé. Or, nous, nos frères, toutes les créatures, nous avons besoin de nouveau ; l'univers ne continue de vivre que par le renouvellement. Se renouveler, c'est recevoir de l'inconnu, du jamais vu, de l'inédit ; or, les choses nouvelles que le monde nous présente, ne le sont qu'en apparence. D'autres regards les ont déflorées avant qu'elles n'arrivent ici-bas ; des regards étrangers, peut-être ; peut-être nos propres regards aux mystères de l'Ailleurs et du Passé. Dieu seul peut nous offrir du vrai nouveau. Le Père seul tire sans cesse de Son trésor des présents vierges.

Il est donc nécessaire à notre croissance libre que le Moi si pesant sous son apparente effervescence, meure et renaisse aux souffles de l'Irrévélé. Frère Moi, il faut mourir. Mais, comme au bon moine, Quelqu'un t'a déjà ouvert cette route de la Mort, qui mène vers la Vie ; Quelqu'un est déjà venu que ni la terre, ni les étoiles, ni leurs habitants n'avaient encore vu ; Quelqu'un qui est réellement et par excellence l'unique Nouveau-Né ; Quelqu'un qui rencontre des Calvaires à chaque pas ; qui continue sans cesse et en mille lieux de mourir et de naître ; de qui chaque geste est un don nouveau, qui recommence sa besogne et qui se recommence perpétuellement ; Quelqu'un en qui repose l'Absolu ; le seul qui soit libre tout en vivant sous une forme de chair ; le seul enfin qui ait le droit de dire en toute rigueur : « Mon Père et moi nous ne sommes qu'un », et : « Qui me voit voit mon Père. »

Ainsi, Messieurs, imiter Jésus-Christ, s'unir à Jésus-Christ, voilà l'œuvre, la formule et l'arcane. Faites-vous esclaves et vous deviendrez libres ; renoncez à toutes les choses et vous posséderez le Tout. Quand, par de patientes simplifica-

tions, vous serez dépouillés, quand vous aurez oublié l'antérieur : cette mémoire et cette sensibilité profondes, ces habitudes de votre personnalité qui en sont l'ossature, — alors l'ultérieur s'offrira ; le transitoire s'évanouira, le permanent paraîtra. Vous verrez une vision de Dieu parce que vos chaînes seront tombées, et que le Libre Vagabond qui court par les abîmes — entre le Père et le Fils — pourra, sans que vous en mouriez, vous soutenir devant Sa Face. Et de ce regard, dont l'extase est l'apprentissage, en quelqu'endroit que vous soyez admis à le jeter, dans un palais ou une échoppe, dans l'horreur du champ de bataille, ou dans la sérénité d'un crépuscule ; que vous en rendiez témoignage par un chef-d'œuvre, ou qu'il demeure scellé dans votre cœur taciturne, — le Monde saura ce miracle ; il en frémira dans ses assises, et l'humanité se tournera vers la lueur neuve dont elle connaîtra l'apparition, même si sa splendeur en reste voilée.

*
* *

Voilà donc dans quel sens nous rencontrerons la Liberté, par quels gestes nous communiquerons avec elle. Laissez-moi vous prévenir que la route est longue ; mais le labeur n'est pas toujours pénible ; il faut s'attendre, certes, à de tout petits résultats pour les débuts; mais, s'abstenant d'artifices, gardant quelques principes solides, se donnant surtout à la besogne avec allégresse, on recevra, longtemps avant d'atteindre le but, des marques sensibles que l'on change de pays et que les effluves du Consolateur se répandent en tous lieux. Les idées d'esclavage et de tristesse vont ensemble, comme celles de joie et de liberté. C'est la fausse religion qui est sombre ; la vraie nous accueille avec un visage ouvert. Il y a une joie terrestre, excessive et incertaine ; il y a une joie intérieure, céleste, sereine et harmonieuse et qui va toujours s'approfondissant ; c'est celle que donne notre marche vers la libération. Notre Dieu n'est pas vindicatif ni rancunier ; Son Fils est toute tendresse, charme et sourire, et forte douceur. Aussi la bonne volonté alimente-t-elle toute la vie intérieure ;

« Dieu seul est bon » ; notre bonté est fille de la sienne ; notre volonté doit être la servante de la sienne ; notre ouverture d'âme doit imiter la sienne. Toute la méthode se résume donc à forcer notre nature et à donner cet effort d'un cœur paisible, avec aisance, avec bonne humeur. Le mécontentement, la crainte, l'agitation, les disputes métaphysiques entravent le zèle et flétrissent les fleurs spirituelles au lieu de les épanouir. Il n'est pas nécessaire de posséder toute la théorie avant de se mettre à la pratique. On se perfectionne mieux en les complétant alternativement l'une par l'autre et dès les premiers pas. Le bon sens populaire enseigne : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron. » Le taillandier ne s'inquiète pas de physique ni de mécanique ; le boxeur n'étudie pas toute la physiologie avant de se mettre à l'entraînement.

De même tout le monde possède une certitude implicite de la liberté ; les fatalistes la prouvent en l'attaquant. Une croyance, si générale, si imprécise soit-elle, suffit pour se mettre en marche vers son objet. Cette liberté est une chose spirituelle ; qui se ressemble s'assemble ; ce qu'il y a de spirituel en nous finira donc certainement par la joindre. Toutefois, il est nécessaire de garder une mesure dans nos intuitions, sans quoi l'on verse dans l'illuminisme. La plus vaste intelligence saisit seulement une toute petite fraction du savoir total ; les autres facultés sont également embryonnaires. Pourquoi notre libre arbitre, leur principe à toutes, et leur moteur, serait-il déjà parfait ? Pourquoi serions-nous totalement libres ? Pourquoi le serions-nous davantage qu'en germe ? Si l'un de nos centres spirituels avait seul atteint sa plénitude, alors que les autres ne seraient que de pauvres petites tiges cherchant péniblement leur nourriture dans la confusion terrible du monde, notre personne entière s'affolerait ; elle se désorbiterait, elle éclaterait, elle s'émietterait dans le chaos du néant.

Oui, en nous, le savoir et le pouvoir sont dans une tendre enfance ; leurs courbes parallèles se déroulent, en équilibre instable sans doute, mais les écarts restent minimes. Chez l'un, le pôle Savoir est aujourd'hui plus vigoureux, et cela produit un philosophe ; mais demain, sur cette terre ou ailleurs — car qui connaît le possible ? —, le Savoir se reposera, le pôle

Pouvoir prendra la tête, et ce philosophe sera un homme d'action.

*
* *

La liberté accomplit sans relâche le miracle le plus subtil : elle transfigure la valeur des choses, leur qualité spirituelle. Dans ce colloque inévitable que mon être immortel poursuit sans trêve avec Dieu, dans cette cellule haute bâtie au-dessus de ma conscience ordinaire, si ma liberté dit : Non, tout devient obscur et lourd ; si elle dit : Oui, les pires maux deviennent des biens, de claires sources, d'allègres exercices. Cet acquiescement perpétuel dans la joie n'interrompt en rien nos conversations avec la vie. Un chrétien triste n'est pas un bon chrétien. La recherche divine n'empêche pas qu'on goûte les chefs-d'œuvre, qu'on s'émeuve aux paysages pathétiques, qu'on se rafraîchisse aux amitiés exquises. Au contraire ; la silencieuse exaltation où se maintient le mystique échauffe sa sensibilité, affine son intelligence ; si j'abandonne sans calcul quelque plaisir personnel, je le retrouverai au centuple selon la promesse évangélique : je serai cent fois plus capable ensuite de force, de compréhension, de goût, de délicatesse. Mais il faut admirer, aimer, s'émouvoir en la présence de Dieu et non dans une délectation personnaliste. Un homme assis à son bureau, qui recherche comment il pourra donner au public l'impression de sa supériorité, ne sera jamais un véritable grand homme. La vérité vit. Permettez que je me répète : Ne cherchez pas à paraître ; soyez. Si vous vivez totalement ce que vous êtes profondément, quelle que soit la forme de votre existence, vous rayonnerez. Dieu vous confèrera une noblesse immortelle. La culture de la liberté nous facilite cette ascension puisqu'elle nous oblige à vivre selon l'Idéal. Ainsi, par ce renoncement paradoxal que nous avons vu tout à l'heure être le moyen de notre délivrance, l'on devient véritablement soi-même ; on sort de la superficie vers les profondeurs, du muable vers le permanent, de l'exister vers l'être. Telle est la force de l'Esprit.

*
* *

Cette bataille contre l'esclavage du Passé, cette profonde possession de soi-même, cet aplomb, cette habitude des hauteurs procure comme un trop-plein d'énergies. Et, par surcroît, l'Idéal qui répond à l'évocation vivante qu'un tel état d'âme constitue, augmente cette réserve d'énergies et fait qu'elle déborde.

De là naissent un besoin de se dépenser, une passion de se donner, une compassion diligente aux inquiétudes et aux souffrances de nos frères. C'est l'apostolat. On imite ce que Dieu fait pour l'univers ; et, comme aucune besogne n'exige plus de courage à l'extérieur et d'abnégation, l'apostolat est la meilleure école pour notre liberté.

Il est difficile de persuader, d'allumer chez les autres le désir du mieux. Un tel devoir incombe cependant à tous, puisque tous nous pouvons exceller en quelqu'un des mille détails de l'immense labeur humain. Pour répondre à cette mission, une personnalité solide est indispensable ; je ne veux pas dire qu'il faille prendre figure de surhomme ; pas d'orgueil, pas d'œillères ; la santé psychique est modeste, et mieux que tolérante, accueillante ; et puis, si formidable que soit notre effort vers l'Absolu, ce ne sera jamais qu'un de ses rayons qui descendra sur nous. Seulement cette particule de Perfection, cet éclair de Puissance suffit à tous nos besoins. Il nous crée de nouveau ; abattus sous sa fulgurante atteinte, nous nous relevons transfigurés, cependant toujours nous-mêmes. Car l'être de l'homme, tant qu'il ne rentre pas dans l'Eternité, reste dans une limite. Avant d'avoir reçu le baptême de l'Esprit, il ne peut pas plus que de servir de fil transmetteur à la Force, de canal à la Source. Celui-là même qui s'élève le long de la montagne ésotérique, à force de volonté propre, n'est, malgré cela, qu'un canal et un fil. Ne vaut-il pas mieux choisir, entre toutes les forces, celle qui vient directement du Père ; entre toutes les ambroisies, celle de la Sagesse anté-séculaire ?

Pour être un bon fil et un bon canal, net, sans paille, sans fissure, vous voyez quelle énergie toujours prête, quelle

vigilance incessante sont nécessaires ; alors on offre à ses frères l'exemple, bien plus éloquent que des discours, d'une individualité saine et la chaleur vivifiante d'un zèle dont la flamme est pure. Voilà ce qu'il faut pour pouvoir écouter toutes les plaintes, panser toutes les plaies, répondre à tous les langages, se faire enfin tout à tous, pour les conduire tous au Maître-Guide, à l'infaillible Guérisseur.

Surtout n'enchaînez pas les autres ; vous vous enchaîneriez avec eux. Ne menacez pas, n'ordonnez pas. Conseillez, persuadez, enflammez. N'imposez pas des disciplines ; montrez seulement les chemins où l'on rencontre le Maître ; faites sentir l'Au-Delà de tout ; ouvrez les fenêtres à l'espérance ; aérez les âmes; qu'elles s'assouplissent. L'Esprit, c'est l'Amour. Donnez donc et vous recevrez. Donnez ce qui est à vous, l'argent, le temps, votre influence, votre expérience, tout ce que vous avez de plus précieux ; ne cachez pas votre lumière sous le boisseau. Sans profaner le secret de vos entretiens avec Jésus, offrez-en les fruits : ils ne seront jamais trop beaux ; donnez cela qui vous a coûté le plus à acquérir, le meilleur, le plus rare, le plus pur de ce que vous avez reçu.

D'ailleurs, quiconque a reçu davantage, sa conscience le presse à le répandre alentour ; et elle l'y oblige plus impérieusement s'il s'agit de trésors spirituels.

*
* *

Mesurez la vie avec un mètre d'Idéal. Confrontez les événements à la lueur éternelle qui éclaire vos ténèbres. Ce que vous aurez vu être juste à cet examen attentif, faites-le sans retard ; ce qui vous aura semblé vrai, dites-le, doucement mais franchement ; non pas d'une parole altière ou d'un geste autoritaire, mais avec la discrétion, la modestie convenables aux pauvres miroirs ternis que nous sommes des rayons impollués du Soleil de Justice.

Donnons notre effort vers l'indépendance. Essayons d'être terrestrement ce que nous sommes divinement. Si, pénétré d'abord de mon incapacité personnelle, je me prosterne

pour obtenir le secours du Seigneur, je recevrai de quoi satisfaire à tout ce qui se présente, moi-même, et non pas mon voisin.

Et les traditions, direz-vous, les coutumes, l'enseignement des maîtres ? Ne faut-il donc pas les suivre ?

Les maîtres ne nous apparaissent tels que parce qu'ils ont su devenir eux-mêmes ; c'est leur effort, la plus importante leçon qu'ils nous donnent. Les coutumes, elles ont besoin que des novateurs les renouvellent de temps à autre. Les traditions, héritage vénérable du passé, sans elles, le présent n'aurait pas d'assises ni d'humus ; vouez-leur votre reconnaissance ; mais, si leurs génies majestueux paraissaient devant vous, ils vous avoueraient aussi leur besoin de renouvellement, ils vous diraient que toute renaissance exige une mort préalable.

Développez votre courage moral ; lancez-le d'abord contre l'étroitesse, l'apathie, la partialité du moi ; exercez-le à suivre Jésus le libérateur ; ensuite, vous ne courrez plus de risque grave à le développer dans l'externe. N'ayez pas honte de changer d'opinion ; tout change ; je ne suis déjà plus celui que j'étais il y a une demi heure. Tout ce que Dieu nous demande, c'est d'être sincères et de ne chercher que Lui.

*
* *

Choisir son travail, discerner sa vraie vocation, qui n'est pas toujours celle où l'on imagine que l'on réussira : quelles douloureuses perplexités ! Mille voix parlent en nous ; la plus divine est justement celle-là qu'on entend à peine parce qu'elle vient de plus haut. Tout le monde ne peut pas être un grand artiste ou un grand homme d'Etat ; mais tout le monde peut devenir un grand serviteur de Dieu. Et c'est par une mesure de Son amour que notre Père a rendue accessible à tous l'œuvre la plus magnifique et la plus féconde, l'œuvre d'accomplir Sa volonté. Ici encore, « cherchez premièrement le Royaume de Dieu et Sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Suivre une vocation, c'est réellement entendre un appel ; analysez les appels qui de partout sont lancés ; il ne

s'agit plus de satisfaire un goût superficiel, mais d'extérioriser une tendance profonde. Représentons-nous les pires échecs qui puissent survenir dans la carrière qui nous attire, et demandons-nous quelle figure nous ferions alors ; si nous sentons que notre courage ne serait pas atteint, ni notre confiance, alors adoptons cette carrière, parce que le signe que l'on demeure bien dans la volonté de Dieu, c'est qu'une paix inaltérable brille au travers des pires ouragans.

Bien entendu, la morale et la santé du libre arbitre exigent que, si des devoirs familiaux ou sociaux nous interdisent de suivre l'appel intime, nous acceptions ce sacrifice. Au surplus, la Nature est si fertile en ressources, les chemins de la Destinée si nombreux, la bonté du Père si ingénieuse que, dans une profession contraire à nos aptitudes et à nos goûts, les moyens nous seront fournis que nos vertus profondes fleurissent tout de même ; et sans doute, après un long labeur ingrat, la Mort nous trouvera-t-elle grandis bien davantage que nous ne l'aurions été par l'œuvre de notre choix.



Si le geste premier du libre arbitre exprime la non-dépendance, la spontanéité, son attitude finale sera le non-arrêt, le quand même, le toujours plus outre. Les limites des forces physiques et mentales sont insupportables à la Liberté ; plus les poids du Relatif l'écrasent, plus sa force explosive s'exaspère ; plus elle paraît accablée, plus, l'instant d'après, elle triomphe avec éclat.

Il en est ainsi pour la Liberté légitime, pour celle qui a crû dans l'obéissance et dont l'Amour seul fut la sève. Celle-là, se sachant fille de Dieu, ignore la prudence ; certaine de se retrouver toujours plus forte après quelque coup téméraire, puisqu'elle est là pour démontrer le Ciel aux créatures. Elle infuse à l'être où elle habite l'audace de se dépasser. Chaque échec lui est un tremplin et chaque douleur un élixir. De quoi peuvent lui être, en effet, la fatigue et la mort, puisque la première prépare une jeunesse divine et la seconde, une immor-

talité triomphante ? Que sont les insuccès terrestres en face des victoires spirituelles qu'ils évoquent ?

Ainsi, Messieurs, fermons la porte pour toujours aux découragements. Une lassitude vient-elle nous amollir, une amertume nous dégoûter, un accident nous blesser, bousculons cette lassitude, dégustons cette lie, défions le sort néfaste puisque tout se succède par alternances ; c'est le dernier effort à bout de souffle qui compte ; c'est le dernier bond exténué qui gagne la course ; c'est le dépassement de soi-même qui fait venir Dieu ; c'est la tentative de l'impossible qui détermine le miracle.

Voici le soir, et vous êtes recru. Cherchez quel soin vous avez omis au cours de cette accablante journée ; puis en souriant, avec amour, réparez la négligence.

Vous êtes seul ; tout le monde vous abandonne ? Laissez les gens partir ; renfermez-vous dans votre chambre, baignez-vous dans la solitude, remâchez l'amertume des trahisons.

Ceci n'est pas du paradoxe : c'est de la simple logique. Car, vous voulez grandir en liberté, n'est-ce pas ? Et la liberté parfaite, c'est le Ciel. Puisque le vœu de l'homme transforme ses correspondances spirituelles, puisque vous voulez atteindre Dieu, Dieu, qui est bon, Se met à votre portée; tout ce qui vous arrive désormais vient de Lui plus immédiatement et vous emmène vers Lui plus directement. Vos fatigues, donc, vos chagrins, tout ce qui vous survient, c'est Dieu, c'est Son Fils qui l'organise à votre intention ; c'est des écoles et des leçons pour vous personnellement ; votre devoir et votre intérêt vous commandent de les utiliser à fond, de les pousser à bout, d'en extraire le suc jusqu'à la dernière goutte. Ainsi vous n'aurez plus à y revenir, et vous aurez avancé plus loin, par une application plus intense.

Les bonheurs sont des soporifiques ; les malheurs sont des toniques ; c'est donc eux surtout que nous devons nous assimiler intégralement ; après chaque nuit désolée se lève une plus fraîche aurore.

N'ayons peur de rien : la mort, les catastrophes, tout cela ne contient rien de plus terrible que le cabinet noir où

l'enfant indocile est enfermé pour une heure. Il n'y a rien, il n'y a même pas de fantômes.

Ne désespérons jamais ; ne nous arrêtons jamais. Le régime le plus sévère, celui qui comprime le Moi, qui étire ses énergies jusqu'à la limite de l'extension, qui nous lance dans l'Au-Delà, et de l'Au-Delà dans le Surnaturel : c'est ce seul régime qui nous rend libres. C'est le régime de l'Esprit, ordonné par le Père, incarné dans le Christ.

C'est ce régime que je vous invite à suivre : je n'ai jamais vu personne se repentir de l'avoir adopté ; c'est le seul qui procure un bonheur stable ; c'est le seul par quoi nous pouvons nous accomplir nous-mêmes dans la splendeur toujours égale de l'Irrévélé.

LES JUGEMENTS

LES JUGEMENTS

La guerre mondiale a provoqué l'exhumation d'une foule de prophéties anciennes et la mise au jour d'un certain nombre de prophéties toutes neuves. Vous en avez lu certainement quelques-unes. Elles s'appuient toutes sur l'Evangile et sur l'Apocalypse. Or, ces textes demeurent obscurs, soit par leur généralité, soit par leur richesse de détails ; cependant, les glossateurs en sont innombrables.

N'attendez pas de moi un mille et unième commentaire. Je ne me propose que de relire avec vous les paroles tombées autrefois des lèvres omniscientes de notre Maître, et d'en tirer de nouveaux motifs d'amour et de travail. Que nous importent les événements futurs, aussi graves soient-ils ? Si nous nous sommes véritablement unis à notre Jésus, ne vivons-nous pas avec Lui dans cette actualité toujours renaissante qui est la forme terrestre de l'Eternel ?

Je ne vous parlerai pas de l'Apocalypse, parce que ce livre est incompréhensible dans sa presque totalité. Relisez-le un soir, sous la lampe, la plume à la main, vous y distinguerez la description de quatre séries d'épreuves et de quatre séries de triomphes. Et, en effet, ce sont tous les types de jugements qui défilèrent devant les yeux du vieillard de Pathmos. Mais que veulent dire ces monstres, ces êtres fantastiques ? Quand nous saurons que les deux bêtes représentent les puissances politiques fondées sur la force matérielle, et les syndicats fondés sur le nombre ; quand nous croirons que ces images prendront une forme corporelle, quel sens attribuer aux vingt-quatre vieillards, aux quatre animaux, aux anges sonneurs de trompettes et verseurs de coupes empoisonnées, aux sauterelles, aux chevaux à têtes de lions, à la grande courtisane, à la femme vêtue

du Soleil ? Du symbolisme serait facile ; tout le répertoire des sciences hermétiques trouverait là son application, mais le sens réel de ces emblèmes, personne ne l'a dit, et personne ne le dira qu'après que tout sera consommé.

Dans un couvent de Touraine, au temps de Louis XIV, une religieuse en extase vit un jour de longs serpents, des dragons vomissant la flamme et la fumée courir sur les routes de ville en ville, à une vitesse vertigineuse. Qui, parmi ses contemporains, pouvait se douter que cette femme apercevait les chemins de fer devenus une réalité seulement deux siècles plus tard ?

Ainsi, nous sommes en face de l'avenir, incapables de le concevoir, même si quelque génie nous le dévoile. Tenons-nous donc dans cette ignorance surhumaine de la foi, qui peut seule renouveler tout notre édifice intellectuel et conférer à notre cerveau des pouvoirs merveilleux.

*
* *

L'expression usuelle : « jugement dernier », fait comprendre qu'il y a des jugements provisoires. Et, en effet, pas un jour ne s'écoule, pas une minute ne tombe aux gouffres du passé, sans que des jugements ne soient rendus, en mille points de l'espace universel. Les jugements de Dieu sont les actes d'une justice distributive, mais non vindicative. Il faut enlever de notre tête l'idée que Dieu punit ; Dieu ne veut pas de cœurs pantelants d'effroi ; Il veut des cœurs palpitants d'amour. Dieu ne punit jamais, même les plus féroces, les plus profonds criminels. Judas lui-même sera prochainement absous ; les monstres aussi, dont l'ambition a fait couler des fleuves de sang et de larmes. Le petit enfant qui se brûle ou se pique les doigts, ce n'est pas une vengeance de sa mère parce qu'il lui a désobéi ; c'est une réaction physique qui lui apprend le danger du feu ou des épines. Il en est de même pour nous. Dieu, par la voix de la conscience, par la voix de Son Fils, nous prévient ; Il ne donne pas de motifs à Ses défenses, parce qu'alors c'est la crainte qui nous ferait obéir et non l'amour.

Ne nous plaignons donc pas ; nous sommes les auteurs de toutes nos souffrances. Parfois, des gens, sinon vertueux, du moins inoffensifs subissent tout le long de leur vie des malheurs sans cesse renouvelés ; où est la bonté du Père ? Elle se cache sous ces malheurs, elle les surveille, elle les dose et les diminue jusqu'à la limite minima où ils ne seraient plus efficaces à l'amélioration de son enfant prodigue.

Voici un prince fauteur d'une guerre criminelle. Les mensonges de ses diplomates, les cruautés de ses soldats, c'est lui qui en porte la charge. Comment paiera-t-il cette dette écrasante ? Il faut qu'il restitue à la plus lointaine de ses victimes, qu'il efface jusqu'à la moindre des larmes dont il fut la cause impitoyable. Une existence ne suffira jamais à éteindre cette dette, car l'organisme n'a qu'une capacité restreinte de souffrir. Il traînera donc une série d'existences dans la misère, dans de perpétuelles douleurs, jusqu'à ce qu'il ait expérimenté quelles tortures il imposa aux milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, ses anciennes victimes. Il se retrouvera d'ailleurs face à face avec chacune d'elles, successivement, afin que toutes aient l'occasion de lui pardonner. Mais, à la fin, ce prince criminel deviendra, lui aussi, un serviteur du Christ.

Bien loin que le Jugement soit un phénomène isolé, on le rencontre à chaque pas. Pour les épis, la moisson est un jugement ; une amputation, c'est un jugement pour les cellules du membre qui la subit ; une épidémie, un cataclysme, une guerre, ce sont des jugements partiels. Et le véritable Jugement dernier n'aura lieu qu'à la fin de la Création, lorsque tous les êtres, ayant vu la Lumière, il ne restera plus qu'un seul révolté qui courbera enfin sa tête orgueilleuse et rentrera dans l'obéissance qu'il avait été le premier à rejeter.

Tous les jugements sont donc provisoires. Et, puisque toute créature est à la fois individuelle et collective, ils sont également individuels et collectifs. Ils ont lieu à la veille de chaque transformation des êtres. Un homme, une race, une planète sont donc jugés chaque fois qu'ils meurent. Et, lorsqu'un être a terminé son travail, lorsqu'il est prêt à rentrer dans le repos final, dans l'Absolu, il ne le peut qu'en vertu d'une

dernière sentence du juste Juge, qui lui confère le baptême de l'Esprit.

Jugement n'est pas synonyme de condamnation. Cela consiste, pour les éléments constitutifs de la Créature, à se voir répartis sur d'autres cadres. Le moi est pourvu d'éléments nouveaux pour un travail nouveau dans un milieu nouveau.

Il se produit, sur terre, un jugement tous les 6.000 ans. Je ne referai pas la théorie astronomique des déluges, telle que la comprenaient les Egyptiens, les Hindous et les Chaldéens, basée sur la précession des équinoxes ; elle affirme un renversement périodique des pôles qui amènent des cataclysmes variés et s'accompagnent de divers bouleversements politiques, économiques et religieux. Le point intéressant serait de savoir la date, par exemple, du dernier déluge. Je laisse ces recherches à votre sagacité. Quant à moi, il ne m'est pas permis d'en dire davantage.

*
* *

Je vous ai déjà parlé du jugement que nous passons tous au moment de la mort. Il peut nous servir comme d'exemple typique, car tous les jugements se ressemblent.

Comme le disait la mythologie grecque, trois juges composent le tribunal. D'abord le Christ, puis la Vierge, puis cet être mystérieux, ami du Christ, intermédiaire entre nous et Lui, et que vous avez pu entendre nommer le Seigneur de la Terre, l'antipode, en un mot, du Prince de ce Monde.

Trois assesseurs complètent le Tribunal : l'ange gardien, le mauvais ange, et le groupe spirituel de tous les êtres avec lesquels le jugé a eu à faire durant son existence. Pas une plante, pas un objet, pas un animal que nous ayons soigné ou maltraité qui ne se présente à l'heure de la mort afin de rendre témoignage pour ou contre nous. Ainsi, trois en haut, trois en bas, et le sujet au milieu : voilà encore ce septenaire qu'on retrouve dans tous les actes caractéristiques de l'existence terrestre.

Aussitôt l'arrêt prononcé, avec toutes les mitigations qu'y ajoute la tendre miséricorde de notre éternel Ami, les dif-

férents organismes qui composaient notre personnalité retournent au milieu qui nous les avait fournis, et là où les destine l'usage que nous en avons fait. Puis notre moi se dirige vers celui des mondes invisibles où existe l'idéal en vue duquel nous avons travaillé, car tout est un être vivant. En cours de route, nous rencontrons, nous retrouvons ceux que nous avons aimés s'ils sont partis avant nous. Mais nous ne restons avec eux que si nous les avons aimés sans égoïsme, si, eux comme nous, avons fait le bien. Car nous sommes alors tous ensemble dans la Lumière du Verbe. Et, après le temps de repos nécessaire, nous revenons reprendre le travail terrestre au point où nous l'avons laissé. Ainsi, chaque matin, l'ouvrier retrouve sur l'établi son ouvrage inachevé de la veille.

Inutile de nous appesantir davantage ; la Nature suit toujours la même marche, quel que soit le théâtre sur lequel elle opère. Occupons-nous maintenant d'un sujet plus général : le prochain jugement que notre race devra subir.

*
* *

Et d'abord, quand aura-t-il lieu ? Rien ne nous l'indique avec précision. Une prophétie l'annonce pour le siècle où l'on verra les hommes voler : voilà donc quinze ans qu'il serait en instance. D'autres calculs, basés sur Daniel, sur l'Apocalypse, sur divers pieux auteurs, en reculent la date jusqu'en 2150. Vous voyez que la marge est vaste. Mais la curiosité humaine, incorrigible, n'entend pas le Christ qui lui dit : « De ce jour et de l'heure personne ne sait rien, personne, excepté le Père seul... Veillez, car vous ne savez pas l'heure à laquelle viendra votre Seigneur. Si le maître de la maison connaissait l'heure de la nuit à laquelle doit venir le voleur, il veillerait, il ne laisserait pas forcer sa maison. Eh bien ! vous, soyez prêts, car c'est à une heure où vous n'y penserez pas que viendra le Fils de l'Homme. »

Et encore : « Ainsi étaient les choses aux jours de Noé, ainsi seront-elles aux jours du Fils de l'Homme. Les hommes mangeaient, buvaient, se mariaient ou mariaient leurs

enfants, et ils ne comprirent rien jusqu'au moment où Noé entra dans l'Arche, et où le déluge survint et les extermina tous. C'est encore ce qui est arrivé aux jours de Lot ; les hommes mangeaient, buvaient, achetaient, vendaient, plantaient, bâtissaient ; et, au moment où Lot sortit de Sodome, une pluie de feu et de soufre tomba du ciel et les extermina tous. Ainsi en sera-t-il au jour où le Fils de l'Homme sera manifesté. »

On pourrait inférer de ces deux exemples que le déluge de Noé fut un jugement, ainsi que la destruction de Sodome et de Gomorrhe. Mais à quelle date eurent lieu ces choses ?

Jésus a dit encore à Ses disciples : « Je vous le déclare en vérité, vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël que le Fils de l'Homme sera venu. » Et plus loin : « Les derniers jours viendront quand l'Evangile du Royaume aura été prêché par toute la terre et attesté à toutes les nations. » Tout cela reste bien vague. La parole célèbre : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point que tout cela n'arrive » a été interprétée dans le sens de la ruine de Jérusalem qui survint quelque temps après le Christ. Mais, alors, les autres signes du Jugement ne se retrouvent pas. Et, en effet, Jésus n'a pas fait allusion à Ses contemporains ; la limite aurait été trop courte pour d'aussi vastes événements. Souvenons-nous que l'idée de la réincarnation était courante à cette époque et que, selon la doctrine kabbalistique, les groupes d'âmes reviennent plusieurs fois sur la terre avant d'en avoir épuisé les leçons, avant de la quitter pour toujours. Jésus parlait du dernier passage de Ses contemporains sur la terre.

Bien que les intervalles entre les existences soient, en général, constants, il y a un assez grand nombre d'exceptions ; pour tels individus, les renaissances se succèdent très lentement, pour d'autres, beaucoup plus vite que la moyenne. Ainsi, dans la dernière guerre se sont retrouvés beaucoup des anciens soldats de Napoléon Ier. En outre, la génération actuelle, depuis une quarantaine d'années, comprend presque tous ceux qui, autrefois, furent les auditeurs du Christ, soit en Israël, soit dans d'autres pays. Mais, comme la moyenne des périodes de

renaissance n'est que de trois ou quatre siècles, nous sommes tous revenus plusieurs fois depuis deux mille ans, et, ne sachant pas si la vie actuelle est la dernière, nous restons dans la même incertitude.

Et puis, si on connaissait la date du prochain jugement, qui est-ce qui y croirait ? Qui est-ce qui s'amenderait ? Et ne serions-nous pas alors dix fois plus coupables ? Non, ce que Dieu ne veut pas que l'on sache, tous nos furetages ne le découvriront jamais ; et, en ce cas comme dans tous les cas, Il ne nous laisse dans l'ignorance que par bonté. Tenons-nous en à Sa recommandation pressante : « Ce que je vous dis à vous, disciples, je le dis à tous : Veillez. »

Où aura lieu cette manifestation universelle ? demandent encore les disciples. Jésus ne répond pas davantage : « Où sera le corps, là aussi les vautours se rassembleront. » « Partout où sera le cadavre s'assembleront les vautours. » Ainsi, le Juge apparaît sur le peuple, sur la race qui, dans une période donnée, auront acquis la plus grande supériorité matérielle au détriment de leur pureté spirituelle, dans la civilisation la plus égoïste, dans les patries de l'intellectualisme le plus athée. Il suffit de jeter un regard sur la race blanche pour obtenir une réponse ; quelqu'effrayante qu'elle soit, ne perdons pas courage, car la Miséricorde divine lie souvent la Justice.

*
* *

Ce que les Evangiles disent des derniers temps y marque comme trois périodes. Dans la première, préparatoire et comparée aux « douleurs de l'enfantement », paraissent les faux prophètes, les guerres générales, les famines, les tremblements de terre. Dans la seconde, la plus intense, ont lieu les persécutions contre les disciples du Christ, sous la poussée des faux Christs et des faux prophètes, « opérant signes et prodiges afin, si possible, de séduire même les élus », l'installation « dans le lieu saint, de l'abomination de la désolation. » La troisième période termine ces calamités par des phénomènes astronomiques, l'apparition du Fils de l'Homme dans les cieux et le rassemblement des élus.

Permettez-moi de relire avec vous les paroles du Maître ; elles portent cet accent de réalité convaincante propre à qui raconte ce qu'il a vu. Et vous savez que, devant les yeux de notre Jésus, l'avenir se présente sans voile, comme le passé, comme les choses lointaines, puisqu'Il est, puisqu'Il demeure perpétuellement au centre de tout. Ecoutons-le :

« Prenez garde de vous laisser séduire, car plusieurs viendront en prenant mon nom, disant : C'est moi qui suis le Christ et : Le moment approche. Ne marchez pas à leur suite. Quand vous entendrez parler de guerres et de révolutions, n'en soyez pas effrayés. Il faut, en effet, que cela arrive d'abord, mais ce ne sera pas tout de suite la fin. Se soulèvera nation contre nation, royaume contre royaume. Et il y aura de vastes tremblements de terre ; ici et là des famines, des pestes, d'effrayantes choses et de grands prodiges au ciel. Mais, avant tout, on mettra la main sur vous et l'on vous persécutera. Vous serez livrés aux synagogues, jetés en prison et, à cause de mon nom, traînés devant des rois et des gouverneurs. Cela vous arrivera pour que vous rendiez témoignage. Gravez bien dans vos cœurs que vous n'aurez pas à vous préoccuper de votre défense, car je vous donnerai, moi, un langage et une sagesse auxquels tous vos adversaires ne pourront ni résister ni répliquer. Vous serez livrés par vos pères et par vos mères, par vos frères, par vos parents, par vos amis ; ils feront mourir nombre d'entre vous ; et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom. Et, cependant, pas un cheveu de votre tête ne doit périr. C'est par votre patience que vous sauverez vos vies. »

Reprenons tout ceci avec un peu plus de détails.

Nous trouvons, dans tout ce que Jésus a dit çà et là sur ce sujet, sept signes annonciateurs des jugements.

1° D'abord une invasion d'adeptes des mystères orientaux, tous remplis de sciences extraordinaires et pourvus de pouvoirs merveilleux. Ils pulluleront. Voici une trentaine d'années que les premières vagues de ce mouvement semblent se faire sentir ; et, de plus en plus, le public s'intéressera aux recherches psychiques, aux sciences occultes. Ces études, certes, ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, car nous devons

tout connaître ; mais, parce que nous ne sommes pas des « sapients », elles peuvent devenir l'occasion de bien des erreurs.

2° A côté de ce déséquilibre très apparent, l'Adversaire aura préparé de longue main d'autres pièges dans les domaines plus rationnels de la science expérimentale et de l'intelligence philosophique. L'étude approfondie des merveilles de la matière entraînera vers une métaphysique et une morale matérialistes. Les cupidités individuelles se multipliant élèveront des barrières de plus en plus infranchissables entre les classes sociales, d'où disputes, séditions, d'abord dans chaque Etat, puis entre les peuples. Conflits économiques, guerres ; et l'incendie se propagera de proche en proche sur tout un continent, sur toute la terre peut-être. C'est alors que, « de deux hommes, l'un sera pris et l'autre laissé. » Et la plupart, ne voulant pas regarder leur conduite antérieure, ne comprendront pas la cause de ces calamités, douteront de Dieu et se révolteront contre Lui dans leurs cœurs.

3° Mais tout se tient dans la Nature. Ces bouleversements spirituels et sociaux s'accompagneront de bouleversements géologiques. L'esprit de la Terre, tourné vers le désordre, désorganisera le corps de la Terre. L'axe des pôles se renversera ; le Nord prendra la place de l'Equateur actuel, et celui-ci tournera jusqu'au Sud ; les courants magnétiques souterrains se rompront, d'où des cataclysmes, des tremblements de terre, des inondations. Et les hommes comprendront de moins en moins, sauf les vrais disciples. Des villes disparaîtront ; là où s'élèvent aujourd'hui des montagnes, des lacs se creuseront, ou plutôt des nappes d'eau souterraines viendront au jour. Les monuments de la justice et de la force civiles, les temples où le culte divin aura été déformé seront détruits.

4° Puis le sol, à son tour, s'insurgera ; il se mettra en grève. Les champs anémiés par la culture intensive, épuisés par les engrais scientifiques, ne produiront plus. Les céréales, la vigne rendront au cultivateur les fruits de son avarice et de son impiété, leurs maladies se multiplieront ; les forêts abattues n'assureront plus l'irrigation des collines et des vallées d'où la terre meuble disparaîtra. Le paysan qui, depuis de longues

années, aura omis de faire descendre sur ses labours la bénédiction du Ciel, se verra réduire à la disette, et les citadins à la famine. Et les manœuvres cupides des accapareurs achèveront la ruine du peuple. En particulier, le Jugement prochain s'annoncera par la stérilité des vignobles.

5° La Terre, ayant changé de position par rapport au Soleil, on sentira la chaleur ou décroître ou augmenter exagérément, suivant les régions. Au prochain jugement, il y aura une élévation générale de température, une évaporation telle que les arbres tomberont en poussière et les hommes sècheront. Un autre soleil inconnu fera sentir son influence occulte, l'atmosphère fluidique qui entoure la planète se modifiera profondément ; la lumière solaire perdra ses vertus antiseptiques ; les microbes morbides pulluleront ; et apparaîtront des épidémies dévastatrices et des maladies inconnues contre lesquelles la science sera impuissante.

6° Ces désorganisations, qui auront été transmises à la Terre par les astres dont elle dépend, se répercuteront sur ceux qu'elle entraîne. L'aspect du firmament changera, les orbites des planètes et leur inclinaison sur l'écliptique modifieront la carte du ciel. Des météores et des bolides inquièteront les populations. Et parfois, comme certaines traditions antédiluviennes le racontent, l'un de ces mondes rencontrera le nôtre et y ajoutera ou en enlèvera tout un continent.

7° Cependant que se succèderont toutes ces convulsions, les serviteurs du Christ commenceront d'être persécutés à cause de Lui. « On vous livrera aux tourments, dit-Il, on vous mettra à mort ; vous serez, à cause de mon nom, en haine à toutes les nations. Et alors, beaucoup se laisseront prendre au piège ; ils se trahiront les uns les autres, ils se haïront entre eux... Et, comme l'iniquité augmentera, l'amour du plus grand nombre diminuera. »

Ces catastrophes seront telles « qu'il n'y en aura pas eu de semblables depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura plus jamais. Si ces jours de tribulation n'avaient été abrégés, nulle vie ne serait sauvée. »

*
* *

Tout ceci porte donc le caractère de l'inévitable. Aucun de ceux marqués pour vivre en ces temps n'échappera à leur oppression. Le problème se réduit donc simplement à savoir comment se conduire pour tirer de ces épreuves toute la vertu purificatrice qu'elles contiennent. Nous avons besoin pour cela de savoir quelque chose des « faux prophètes et des faux Christs ». C'est une question assez importante pour remplir une prochaine causerie.

Aujourd'hui, nous finirons d'étudier les Jugements.

« Après l'ébranlement des cieux, dit l'Evangile, apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme, et alors se frapperont la poitrine toutes les tribus de la terre, et elles verront le Fils de l'Homme arrivant sur les nuées en puissance et en grande gloire, et il enverra ses anges, lesquels, au son éclatant de la trompette, rassembleront ses élus des quatre vents, d'une extrémité du ciel à l'autre extrémité. »

Le chapitre XXV de saint Matthieu donne en outre le texte de la sentence que prononcerait notre Juge. Cette sentence, au moins sa première partie, exprime avec la simplicité la plus émouvante les rapports profonds de Dieu, de Son amour, avec nos souffrances. « Oui, dira Jésus, quand vous avez donné à manger et à boire, quand vous avez hébergé, vêtu, visité, consolé un seul parmi les plus petits de mes frères que voici, c'est à moi que vous l'avez fait. » Nul autre initiateur n'a su peindre aux hommes une image du Père si haute, si belle, si pathétique, si vraie. Cette identification mystique de quiconque pâtit dans la douleur avec le Verbe Jésus, c'est toute la religion, c'est toute la vie, c'est toute la Lumière. Ah ! que nous sommes heureux d'être nés dans le royaume d'un tel Roi !

Mais aussi dois-je déclarer avec franchise que la seconde partie de cette sentence, Jésus ne la prononcera jamais. Comment ce Jésus, qui ordonne de pardonner soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours ; ce Jésus qui nous raconte l'histoire de l'enfant prodigue et de la brebis perdue ; ce Jésus de qui la dernière parole est : « Père, pardonne à mes bourreaux, car ils ne savent ce qu'ils font », cette Miséricorde vivante, enfin, condamnerait à des peines infinies la majeure

partie de l'humanité ? Nous qui sommes méchants, oserions-nous faire cela à notre plus cruel ennemi ?

Le théologien répond que le réprouvé ne subit les peines éternelles que parce qu'il ne veut pas se soumettre. Mais une telle obstination est impossible à l'homme ; il n'existe pas de caractère assez ferme pour résister à une détention solitaire plus de quelques années. Or, les condamnés d'un jugement ne restent jamais dans les ténèbres plus d'une année platonique, soit 24.000 ans, et ceux-là étaient dans le mal des géants d'intelligence et de volonté. Imaginez un de ces types surhumains comme nous en dépeignent les vieux livres orientaux, un de ces hommes assez forts pour vouloir le même but sans la moindre défaillance pendant toute leur vie et par delà encore ; imaginez qu'un de ces solitaires formidables se soit proposé comme idéal le non-agir. Le seul châtiment que Jésus lui inflige, c'est le châtiment de tous : être, après la mort, enfermé dans l'idéal qu'on a recherché pendant la vie. Eh bien! je vous l'affirme — je crois savoir que le cas s'est présenté —, cet homme si fort ne sera pas resté dix siècles dans cette immobilité tant souhaitée qu'il demandera, avec larmes, d'en sortir.

En outre, la sentence n'est jamais juste. La balance du Juge penche toujours du côté de la Miséricorde. Toujours les ténèbres où l'on expie sont moins profondes que celles que nous aurions méritées ; toujours les paradis où l'on se repose sont plus beaux que ceux auxquels nous aurions droit.

Selon la théologie, le péché mortel qui, seul, entraîne la damnation, nécessite, pour être commis, la gravité de la matière, la connaissance parfaite de la Loi et la plénitude de la liberté.

Or, personne n'est libre sans avoir reçu la plénitude de l'Esprit ; tout être incarné est captif. La liberté est une force en nous qui se développe progressivement comme toutes les autres forces.

Et la connaissance parfaite de la loi morale ? Elle suppose une conscience d'abord parfaitement pure, puisque la pureté du cœur, au dire de Jésus, procure seule la possession de la vérité. Or, si la conscience est pure, le péché devient impossible.

Je crois donc que la possibilité du péché mortel est toute théorique.

Et puis, le seul péché qui n'est pas pardonné est le péché contre l'Esprit. Comme personne ne connaît l'Esprit et que, ainsi que je viens de le dire, la responsabilité exige la connaissance, le péché contre l'Esprit — le seul péché mortel — est impossible. Jésus n'a-t-Il pas dit, à propos du divorce, je crois, que la loi de Moïse sur ce point était telle à cause de la dureté de cœur des Israélites d'alors, et qu'Il la remplaçait par une autre ? Pourquoi le dogme de l'éternité des peines ne serait-il pas aussi un dogme temporaire ?

L'Eglise affirme la damnation éternelle, sans doute. On peut cependant remarquer que la théologie n'est qu'un commentaire humain à des faits divins. D'un si haut génie que les promulgateurs des dogmes aient fait preuve, je ne puis m'empêcher de me souvenir qu'ils ne sont que des hommes. L'Esprit Saint les inspira, certes, j'en suis persuadé ; mais le Ciel ne Se déverse en nous que dans la mesure où nous sommes capables de Le recevoir ; et l'eau de la Vie éternelle se trouble toujours d'un peu de boue qui reste au fond de nos cœurs, jusqu'au jour du baptême définitif. Dépouillez l'amas énorme des conciles œcuméniques ; combien de sentences contradictoires n'y relèverez-vous pas ?

Il est écrit d'ailleurs que les derniers temps seront abrégés « à cause des élus, de ceux que le Père a choisis ». Faut-il comprendre qu'en créant les âmes, le Père Se soit dit : Voilà telles et telles, je les destine à la béatitude ; voici par contre celles-ci, je vais les vouer aux supplices éternels ? Quelle aberration de prêter à Dieu de telles pensées ! Dira-t-on que ce sont ces âmes qui, par l'exercice de leur liberté, se vouent elles-mêmes à la damnation ? Alors « choisir » est un terme impropre ; c'est « prévoir » que l'Evangéliste aurait dû écrire.

Et il est encore écrit : « Il vient une heure où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils et en sortiront. Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour vivre ; ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour être jugés. » Voyez la parabole du serviteur impitoyable que « son maître

livre aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait payé toute sa dette ». « Ainsi vous fera mon Père céleste », spécifie Jésus. Ailleurs : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Or, nos dettes peuvent-elles être incommensurables ? Non, nos offenses envers Dieu le seraient, mais nous ne pouvons pas offenser Dieu ; Dieu ne S'offense pas de nos fautes. N'est-Il pas infiniment au-dessus de nous ?

Non, Dieu n'a maudit et ne maudira jamais personne ; Il a tout le temps de patienter avec nous, Il a tous les moyens d'aiguillonner nos paresses et de dresser devant nos révoltes les barrières qui les calmeront. L'Eternité est à Ses ordres pour étendre ou rétrécir la trame du temps. Qu'est-ce, pour Dieu, que de créer de nouveaux mondes ? Non, il n'y a pas plus d'enfer éternel que de paradis éternel. La conclusion d'un arrêt provisoire ne peut pas être définitive. Tant que durera cet univers se succèderont les souffrances et les joies : souffrances passagères, joies approximatives. Et cet amalgame ne se résoudra en une harmonie permanente de béatitude et de beauté qu'au jour du Jugement véritablement final.

*
* *

C'est le Verbe en personne qui prononce le jugement. « Le Père a donné au Fils la puissance d'exercer un jugement parce qu'il est Fils d'homme. » Le Fils est le Seigneur ; Il fournit aux créatures le moyen de subsister ; Il S'est volontairement soumis aux travaux qu'elles doivent accomplir; Il leur offre pour cela toutes les aides possibles. Vie, intelligence, conscience, règle, principe et but de tous les êtres, Lumière des lumières, incarnation de l'Amour, ce Christ a, en vérité, le droit de parler ainsi de Lui-même : « Je ne puis, moi, rien faire de moi-même ; comme j'entends, je juge, et mon jugement est juste, car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé... Qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles a déjà son juge ; ce juge, c'est la parole même que j'ai dite ; elle le jugera au dernier jour. Car ce n'est pas de moi-même que j'ai parlé, mais c'est le Père qui m'a commandé de parler. »

J'aperçois, et vous aussi, n'est-ce pas ? dans ces quelques mots, des clartés sur Dieu, sur Jésus, sur l'homme, sur notre intimité mystique, des clartés effrayantes par leur profondeur, et si douces en même temps qu'il me semble impossible au cœur qui les a senties de ne pas se bouleverser de fond en comble, de ne pas s'anéantir devant le Père, dans une offrande adorante de tout soi-même, dans une extase bienheureuse, devant les perspectives indicibles ouvertes à ses élans. Si vous pouvez percevoir la qualité de cette union du Fils avec le Père par l'Esprit, et de notre union avec Eux, qu'importe l'Enfer éternel ? Ne l'affronteriez-vous pas pour en retirer une seule âme ? Et, lorsqu'on a goûté une ombre seulement de l'Amour, peut-on concevoir désormais la colère ?

Ah ! oui, l'Amour est le plus fort ; et notre Christ le détient tout entier. Ceux qui Le suivent du fond de leur cœur et de toute la force de leur corps ne s'égareront jamais. Et ceux-là même qui Le méconnaissent ou Le nient vont encore, malgré eux, vers Lui, quoique par de bien longs détours.

Je devrais ici vous parler de la seconde mort, de ce phénomène mystérieux que mentionne l'Apocalypse, et dont la définition a si fort mis à l'épreuve la sagacité des commentateurs.

De même que la date du prochain jugement, de même que la nature du péché contre l'Esprit, la seconde mort est un des mystères sur lesquels Dieu nous refuse toute éclaircie. Je ne puis même pas vous en rien laisser deviner par voie d'analogie. Tout ce qu'il m'est permis de dire, c'est que la seconde mort atteindra presque les 6/7es de l'humanité, et que dans la foule des coupables seront mélangés quelques innocents, pour mettre dans ces ténèbres épaisses les lueurs de la résignation et de la foi. Mais, pour ces victimes, en apparence arbitraires, ces douleurs exceptionnelles et librement consenties seront précieuses et leur vaudront une gloire singulière.

Je devrais aussi vous parler du Jugement final ; mais ne serait-ce pas simplement une pâture à la curiosité ? Je devrais enfin conclure. Peut-on donner en quelques paroles une conclusion à un drame aussi vaste, à des bouleversements aussi radicaux ?

Souvenez-vous seulement que Dieu est bon et qu'Il nous aime.

*
* *

Voilà de bien terribles tableaux, penserez-vous ; si Dieu est bon, comment ordonne-t-Il de pareilles catastrophes, comment les permet-Il seulement ? N'oubliez pas la longue suite d'existences qu'Il nous a laissées pour nous améliorer ; n'oubliez pas les infinies précautions qu'Il a prises pour nous sauvegarder ; recomptez les innombrables guides qu'Il a postés tout le long de nos chemins. Et puis, qu'est-ce que cinquante ans de souffrances au regard des béatitudes éternelles ? Nous voyons la souffrance, disent quelques-uns, mais le bonheur promis est-il bien certain ? Ces douteurs montrent qu'ils sont aveugles aux choses de Dieu, qu'ils ont été les élèves les plus mauvais, qu'ils n'ont jamais encore voulu se soumettre. Je connais quelques hommes serviteurs de Dieu, des hommes « vivants », puisque nous autres, nous tirons de la matière, c'est-à-dire de la mort, la nourriture de nos âmes. Ces hommes-là n'ont pas mené une existence extraordinaire ; ils n'ont rien accompli de remarquable en apparence ; ce ne sont pas des ascètes, ni des visionnaires, ni des célébrités ; ils vivent de leur travail, ils élèvent le mieux qu'ils peuvent leurs enfants, ils obéissent aux lois ; les uns vont à l'église, les autres au syndicat, ce sont des gens comme tout le monde. Et, cependant, lorsqu'on s'entretient sérieusement avec eux, on aperçoit sous leurs paroles une force ; sur leurs visages transparaît une clarté; au fond de leurs prunelles brille une certaine étoile. Le malheur les courbe, certes, mais ils savent se redresser ; le chagrin les poignarde, mais un baume secret cicatrise vite leurs blessures. Ces hommes, si semblables à tout le monde, qu'est-ce qui les fait différents de tout le monde ? C'est le sentiment du divin qu'ils possèdent en secret.

Le vieux Jacob, autrefois, se battit avec l'ange. Mais nous autres, depuis que le Christ est venu, c'est avec Dieu qu'il nous faut lutter. Dieu nous attaque par les épreuves, les chagrins, les maladies ; nous Lui ripostons par notre orgueil. Aussi

n'y a-t-il jamais lieu de désespérer devant une catastrophe ou devant l'incompréhension que montrent les hommes. La catastrophe, c'est un petit mal pour un grand bien ; la mauvaise volonté, l'égoïsme, tout ce par quoi on se dérobe au devoir, cela ne compromet pas le résultat final ; au contraire, cela l'assure ; Dieu nous vaincra toujours, non parce qu'Il est le plus fort, mais parce qu'Il est le plus sage.

Nous passerons tous par ce duel mystérieux, ici ou là ; quelques-uns même (les plus mauvaises têtes) plusieurs fois. Nous en sortirons semblables à ces « vivants » dont je viens de vous parler, les mêmes en apparence, tout neufs dans notre interne ; ayant subi la bataille, nous posséderons la paix. Ayant connu le vide de la raison philosophique, nous savourerons la sapience de la foi. Nous saurons avouer nos ignorances. Nous saurons, de science expérimentale, que Dieu est là, dans cette ténèbre ; et ce mystère intérieur, reflet du royaume surnaturel annoncé par Jésus, revêtira nos paroles, nos gestes, notre présence d'une sérénité inexplicable mais rayonnante, d'une auréole invisible mais effective.

Quand quelque chose effrayante se dresse devant nos yeux, il faut l'affronter et la provoquer, la réduire ; nous sommes d'une race que les obstacles exaltent ; suivons notre génie. Et, si la raison, la bonté naturelle, la douceur native de quelques-uns d'entre vous s'effraye des difficultés actuelles, cela signifie que, pour cet homme-là, l'heure est venue d'engager la lutte avec Dieu. Mettez-vous en garde. C'est surtout cet avertissement que je dois vous donner à travers les détours de mes causeries avec vous. Entendez-le, je vous prie, car de plus en plus les anges recherchent les serviteurs du Ciel et les rassemblent pour des besognes de bénédiction.

LE DISCIPLE DANS LA TOURMENTE

LE DISCIPLE DANS LA TOURMENTE

Il est certainement impossible d'échapper au jugement ; tout ce que l'on peut faire, c'est de s'y préparer, d'utiliser au mieux les années qui nous en séparent, mais dont le nombre nous est inconnu et inconnaissable.

L'ignorance où Dieu nous maintient est une précaution bénigne qu'Il prend contre notre paresse. Si nous savions, en effet, la date certaine du terme de nos existences terrestres, il est malheureusement probable que nous reculerions sans cesse de nous mettre pour de bon à l'ouvrage, et notre insouciance serait alors sans excuse. Quant aux rares êtres qui ont au cœur le zèle du service divin, ils ne se préoccupent que de bien remplir leurs jours l'un après l'autre ; ils se sont faits esclaves du Seigneur ; ils ne se préoccupent pas d'une récompense et ne craignent point de punition ; la foi et la charité ne laissent même plus de place dans leur cœur à l'espérance, et ils trouvent leur bonheur dans cela même qui est pour tout le monde le malheur : dans la pauvreté, les fatigues, les veilles et les mépris.

Mais nous autres, les hommes ordinaires, quand viennent les convulsions ethniques, les cataclysmes, les épidémies, quand la douleur roule en torrent sur les foules, que faire, sinon nous raccrocher aux rocs de la foi, sinon tendre toutes nos énergies morales pour ne pas nous laisser submerger ? Les vrais périls que nous courons sont des périls psychiques ; tous les autres, nous ne pouvons que les subir, mais ceux-là, nous devons leur faire face et les vaincre. C'est pourquoi Jésus dit : « Veillez et priez », et nous met en garde contre les dangers spirituels.

Ils sont multiples. D'abord, notre manque de con-

fiance, ensuite notre naïve curiosité du merveilleux qu'exploitent habilement les faux Christs et les faux prophètes. Puis notre lâcheté devant les persécutions ; comme il faut être vigilant alors ! Semblables au lycéen paresseux qui ne se décide à travailler qu'un mois avant son baccalauréat, nous sommes obligés de refaire en quelques années tout l'ouvrage incomplet de plusieurs existences ; sans cela, c'est un retard énorme sur toute notre évolution.

Et, je vous le répète, nous marchons à l'aveugle, peut-être les trompettes du jugement vont-elles retentir dans vingt ans, dans un an, tout à l'heure... Et, si nous sommes en dessous du niveau moyen, nous voilà immobilisés pour soixante, pour deux cent quarante siècles peut-être.

*
* *

On est généralement porté à se plaindre de Dieu ; on oublie la patience qu'Il a eue avec nous pendant des siècles ; on ne veut pas comprendre que des heures arrivent où l'avalanche du Mal, grossie par les générations, par nos ancêtres qui sont nous-mêmes, menace de tout emporter, nous, nos campagnes, nos villes, nos patries, la terre entière, dans une chute sans fin aux abîmes du Néant. A ces heures-là, il faut une digue et, comme l'avalanche est faite de cupidités assouvies, de vices et de meurtres, il faut une barrière de sacrifices, de souffrances et de sang.

La Douleur est le grand Mystère de la vie, et celui-là seul nous l'explique qui incarne la douleur universelle ; celui-là, notre Christ, comme un fruit merveilleux suspendu aux branches de l'arbre du Calvaire, offre à tous l'omniscience de la foi, l'omnipotence de l'amour et la béatitude de l'humilité.

Seul entre tous les conducteurs d'hommes, Il ose offrir la souffrance à notre soif d'idéal ; seul, Il met la joie dans le cœur de ceux qui pâtissent en Son nom ; seul, Il veut que la Douleur devienne le signe de la beauté morale, le talisman de la puissance morale, le Maître-mot de tous les secrets.

Personne ne consent à servir Dieu de bon gré, on

oblige Dieu à faire de la douleur Son ministre ; au moins sachons l'accueillir comme telle. Que l'expression « cœur dur, cœur de pierre » est juste ! Il faut « la lance du bon chevalier Malheur », comme dit notre Verlaine, pour faire jaillir de ce caillou l'étincelle qui dort en son sein. Il faut son bras de fer pour que notre égoïsme terrassé avoue son impuissance et prononce enfin la parole de l'anéantissement qui, par Jésus, devient la parole de la Toute Puissance : « Père, que ta volonté soit faite. »

Sachons bien dès lors que, dans les calamités collectives comme dans les tribulations individuelles, le facteur de résistance morale est le plus important.

*
* *

Ecoutons l'Evangéliste : « Il viendra un temps où vous désirerez voir un des jours du Fils de l'Homme, un seul, et vous ne le verrez pas. On vous dira : « Le voilà... le voilà... », n'y allez pas, car il surgira de faux Christs et de faux prophètes faisant de grands signes et prodiges, afin de séduire si possible les élus même. Ainsi, je vous ai prévenus. Si donc quelqu'un vous dit : « Voilà qu'il est dans le désert », n'y allez pas. « Le voilà dans l'intérieur de la maison », ne le croyez pas. Tel en effet l'éclair part de l'orient et brille jusqu'à l'occident, tel en son jour sera l'avènement du Fils de l'Homme. Mais il lui faut d'abord beaucoup souffrir et être rejeté par cette génération. »

L'Adversaire sait l'importance de l'élément moral, il sait qu'une intelligence faussée, un cœur affaibli sont déjà comme des prisonniers pour lui. Aussi, à l'approche des derniers temps, les spéculations les plus brillantes de l'intelligence conquerront les suffrages ; les triomphes les plus étonnants de l'intelligence sur la matière se multiplieront ; les doctrines les plus flatteuses à l'orgueil seront prêchées par des voix éloquentes.

Voyez la vogue actuelle des études sur le merveilleux, toute la littérature consacrée au psychisme. L'Adversaire dotera plusieurs hommes de « pouvoirs », ils feront facilement des

prodiges, tandis que les enfants de Dieu, tous modestes et sans faste, paraîtront abandonnés. Ces faux prophètes s'attribueront des privilèges, ils se donneront comme le Christ ; ainsi, j'ai connu deux chefs de sectes américaines, un Hollandais, un Israélite algérien, un hypnotiseur indo-portugais, un spirite belge, un magnétiseur français et un bouddhiste qui, chacun, déclarait être le Christ.

Or, il se peut que le Christ revienne, que Moïse, Elie, un apôtre se réincarnent, mais ils ne diront jamais rien de leur généalogie spirituelle, ou parce qu'ils l'ignorent ou parce que le Père ne le veut pas. Un envoyé du Christ ne fait jamais de réclame autour de soi, ne se pousse jamais en avant. Voilà deux règles absolues. Ne vous inquiétez donc pas si des thaumaturges remuent les foules. Continuez à vivre vos devoirs et Jésus saura bien vous trouver. Pour que notre nom soit inscrit sur le Livre de Vie, Jésus ne nous demande pas de produire des phénomènes psychiques, mais d'avoir le cœur pur. Ne courez pas avec la foule, restez là où sont les sacrifices et les dévouements. La recherche du merveilleux entraîne aux ténèbres. Gardez-vous des diables, gardez-vous aussi des esprits, des génies, des fluides et des dieux. Pour manipuler sans danger les forces invisibles, la condition indispensable est d'avoir les mains pures. Procurez-vous donc avant tout de quoi vous laver l'intelligence et le cœur, surtout le cœur.

Saint Paul assure que le jugement n'aura lieu qu'après la grande apostasie, après que se sera manifesté l'homme de l'iniquité, le fils de la perdition, le grand adversaire, s'élevant au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu et qu'on adore, jusqu'à s'installer dans le temple de Dieu et à se présenter comme étant Dieu lui-même... Cette apparition se fera par la puissance de Satan avec toutes sortes de miracles, de signes, de prodiges menteurs et une foule de séductions coupables. Voir en Voltaire, en Renan, en Nietzsche l'incarnation de l'Antéchrist, c'est une conception un peu étroite ; mais l'esprit humain tend toujours vers le particularisme. Aussi, il y a eu et il y a encore aujourd'hui des faux mystiques qui disent connaître l'Antéchrist, qui désignent son père et sa mère comme étant des religieux apostats, qui savent où ils vivent... Or, il est évident

que le premier soin de l'Antéchrist sera de ne pas crier à la face du monde : « C'est moi le Séducteur, c'est moi le grand ennemi du Bien... » !

L'Antéchrist n'est pas ou ne sera pas un individu, mais toute une armée ; quiconque prêche l'orgueil, l'égoïsme, l'écrasement des faibles, l'abstention d'agir, l'immobilité, l'inertie appartient à l'Antéchrist. Quiconque déclare que Jésus n'était pas le Verbe, Fils unique de Dieu, venu en chair appartient à l'Antéchrist. Quiconque enseigne des moyens occultes de devenir puissant, d'accroître sa volonté, de faire des prodiges appartient à l'Antéchrist.

Il faudra être attentif, car ces hommes seront habiles ; ils commenceront par prêcher la fraternité universelle, la paix universelle, la tolérance universelle et ils se concilieront ainsi la foule des naïfs. Puis ils expliqueront la dignité de l'homme, ils montreront des merveilles que l'homme peut accomplir par certaines méthodes psychiques et concluront que l'homme est un dieu ; ils prouveront ensuite qu'il n'y a pas d'autre Dieu que celui qui réside dans le cœur de l'homme et que, par conséquent, aucune loi ne vaut plus pour quiconque a trouvé ce dieu intérieur. De là à installer l'orgueil spirituel, le non-agir sur le trône suprême, il n'y a plus qu'un pas.

Et tous ces sophismes seront si habilement présentés, renforcés par des preuves si séduisantes, et des fascinations si insinuantes que l'humanité presque entière s'y laissera prendre.

*
* *

Comment échapper à ces pièges ?

En sachant utiliser la Douleur au lieu de la repousser.

Et d'abord, il faut croire au Christ, il faut s'attacher à Lui aveuglément, désespérément, sans écouter personne, sans entendre aucun raisonnement, car l'intelligence est devenue le domaine de l'Antéchrist. Il est écrit : « Qui croit au Fils n'est point jugé, qui ne croit point est déjà jugé. » Et ailleurs : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit en Celui qui m'a envoyé possède la Vie éternelle et ne comparaît point en jugement. »

Ensuite — non pas ensuite, mais en même temps — il faut faire le bien. Celui qui fait le bien est seul compté comme ayant la foi et le vrai disciple n'a jamais rien à craindre de personne. Quiconque, dans les années d'abondance, a toujours largement partagé avec les pauvres est sûr que la disette ne pourra rien contre lui.

Cependant, Jésus ne dédaigne pas de donner à Ses disciples des conseils de prudence : « Vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom, leur dit-Il ; toutefois, ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne ; mais, quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. » Et Il revient encore sur cette prudence : « Que celui qui sera, en ce jour du Fils de l'Homme, sur la terrasse et qui aura quelque objet dans la maison ne descende pas pour l'emporter. Que celui qui sera aux champs fasse de même et ne revienne point sur ses pas. Souvenez-vous de la femme de Lot... Qui cherchera à sauver sa vie la perdra, et qui la perdra l'enfantera vivante. Cette nuit-là, je vous le déclare, de deux hommes qui seront dans un lit, l'un sera pris et l'autre laissé ; de deux femmes qui moudront ensemble, l'une sera prise et l'autre laissée. »

En troisième lieu, il faudra être vigilant, se rendre compte de ce qui se passe et de ce qu'on nous présentera comme étant le bonheur et la vérité. « Veillez sur vous-mêmes, nous répète Jésus, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent dans la bonne chère, dans les excès de boisson, dans les soucis de ce monde, et que ce jour-là ne vous surprenne inopinément. Car il surviendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la surface de la terre. Soyez donc vigilants en tous temps et priez afin que vous soyez rendus dignes d'échapper à toutes ces choses qui vont arriver, et de subsister en présence du Fils de l'Homme... ».

Ici, une fois de plus, Jésus recommande donc l'énergie, l'effort, l'action, la constance. Jamais les âmes pieuses et les cerveaux à tendances spiritualistes ne se rediront trop que Dieu, c'est l'Acte, que la Vie éternelle n'est pas l'inertie, mais

le Mouvement, que la béatitude n'est pas l'immobilité, mais l'Action.

*
* *

Tels sont les procédés généraux qui permettront de subir avec succès l'épreuve des derniers temps.

Voici, en outre, si j'ose m'exprimer ainsi, une petite recette que je crois précieuse parce qu'elle nous aide à préciser notre effort, à concentrer nos énergies, parce qu'elle ralliera nos élans épars et fixera notre bonne volonté que tant de bouleversements pourraient rendre indécise.

Voici la première règle :

Ne jamais se mettre en colère.

Et voici la seconde :

Se mettre toujours au-dessous de tous.

Vous comprendrez si vous vous souvenez que les derniers temps ne seront pas autre chose qu'une colère universelle. Le sol, les entrailles de la terre, les océans, les montagnes, les semences des plantes, les animaux, les hommes, les nations, les idées, les êtres invisibles, tout sera en furie, tous se précipiteront les uns contre les autres, cherchant à se détruire.

Et, naturellement, les vainqueurs s'enivreront d'orgueil, sans voir le précaire de leurs triomphes.

Pour rester attachés à Jésus, modelez vos cœurs à l'image de Son cœur, devenez doux et humbles. Rien de ce qui existe dans ce monde ne vaut la peine seulement d'une impatience ; rien de ce que l'on possède de ce monde ne vaut la peine d'un sourire de fierté, puisque tout passe et que tout n'est qu'un prêt.

Au surplus, les conseils ne nous manqueront pas, nous aurons des guides et des aides. De même, en effet, que les mauvais philosophes, les faux thaumaturges, les tyrans forment une hiérarchie ténébreuse dont les chefs terrestres sont le Prince de ce monde et l'Antéchrist qui, eux-mêmes, sont menés par le grand Lucifer cosmique, de même il y a une hiérarchie lumineuse : le Christ jamais ne laisse la terre sans un représentant ; s'il ne se trouvait quelque part ici-bas un cœur

parfaitement pur et revêtu de l'Esprit, les iniquités des hommes auraient depuis longtemps tué la terre.

De même que Jean-Baptiste est venu en ambassadeur, de même, quand le Christ glorieux sera près d'apparaître, un de Ses Amis, un de Ses soldats se manifestera pour faire échec à l'Antéchrist et rassembler tous les disciples épars. Il aura vite fait, hélas ! car ces disciples seront bien moins nombreux que les égarés.

Ce chef aura conscience de sa dignité, mais il n'en dira rien à personne, et il aura comme lieutenants ceux auxquels le Christ fait allusion dans cette parole incomprise : « Quelques-uns ici sont présents qui ne goûteront point la mort avant d'avoir vu le Fils de l'Homme venir en son règne. »

Voilà pourquoi nous devons persévérer jusqu'à la fin et avoir confiance malgré tout.

***

Il me semble toujours qu'on use de trop de ménagements envers les exigences de notre raison ; trop d'écrivains, surtout d'écrivains pieux, s'exténuent à vouloir tout lui expliquer. Ils diminuent, à mon avis, l'importance de la foi. On ne comprend pas un mystère théologique et on s'en formalise ; mais pourquoi ? Qui est-ce qui m'expliquera comment deux silex heurtés font une étincelle ?

Scruter le problème du Mal, le problème de la Douleur, c'est un manque de confiance en Dieu ; il y a autre chose à faire dans la vie ; il y a le mal à convertir et la douleur à diminuer, et, si même il se trouve sur la terre un être d'exception à qui Dieu ait confié ces secrets, son devoir est de ne pas nous les révéler, car notre ignorance est le moyen le plus puissant de nous sortir du Relatif et de nous jeter dans l'Absolu.

D'ailleurs, le Fils, qui connaît tous les secrets du Père, nous a-t-Il dit ceux-là ? Son action est plus pratique. Sa force, c'est qu'Il a donné un sens à la douleur. Pour quiconque croit en Lui, la douleur, bien qu'universelle et perpétuelle,

apparaît comme une maladie advenue à la Création. Elle est cela, en effet. Si Dieu n'avait pas voulu nous fournir du travail, Il ne nous aurait pas envoyés dans les jachères du monde. Il nous aurait laissés dans la paisible harmonie de Son royaume. Ici, sur terre, nous sommes dans une salle d'études et nous craignons d'avoir à y rester ; mais, quand nous aurons suivi toutes les classes, la porte s'ouvrira et nous sortirons dans la vie radieuse et immense, prêts pour toutes les entreprises et pour tous les bonheurs.

Aucune souffrance n'est injuste, tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous n'en voyons pas toujours la cause. La doctrine de la pluralité des existences ne fait qu'agrandir l'horizon de ces causes. Et, d'ailleurs, si nous croyions vraiment en Dieu, nous ne chercherions pas de théories explicatives. Et puis, pourquoi bâtir des hypothèses quand la réalité nous presse et que le sens intime nous dit avec force que notre devoir est dans l'acceptation de la douleur ? Nous savons bien qu'elle est la condition de toute grandeur. Vouloir des choses qui nous séduisent, nos peines pour les atteindre sont des plaisirs ; mais accepter des choses qui nous blessent, voilà où la volonté se trempe ; courir au-devant de la douleur, quand le devoir, quand l'humanité nous y invitent, voilà le triomphe de la volonté.

Mais celui qui a connu le Christ transmue cet héroïsme de l'humaine sagesse en holocauste librement accepté de la divine folie ; ses souffrances, limitées aux limites mêmes de sa personne, subissent la multiplication mystérieuse de la croix ; elles acquièrent par la vertu infinie du Christ — au nom de qui on les endure — une valeur infinie ; les rayonnements du dynamisme moral dépassent notre imagination.

Tout acte, en effet, reçoit sa vertu spirituelle de l'Idéal pour qui on l'a effectué. Je me fatigue à établir une coopérative dans mon village, par exemple ; mes fatigues profiteront à tous les habitants de ce village jusqu'à ce qu'il disparaisse. Je meurs pour ma Patrie ; l'âme de ma Patrie s'augmentera de mon âme et de mes puissances pendant toute la suite de siècles où elle existera sur la terre. Mais si je m'exténue, si je meurs pour obéir à Dieu, pour Lui faire plaisir, dirais-je, alors non seulement moi-même, mes parents, mon village, mes compa-

triotes, le genre humain seront aidés par mes souffrances, mais encore ces souffrances, multipliées sans mesure, deviendront des lumières pour toute la création, pour les milliers de mondes jusqu'aux limites de l'espace, pour tous les êtres, pour tous les siècles jusqu'à la fin du temps.

Voilà la vertu du Christ dont Il revêt ceux qui Le servent.

Jésus a pleuré sur Son ami mort, sur Lazare. Il a ainsi excusé d'avance toutes les touchantes faiblesses des sentiments humains. Nous, hélas ! nous pleurons nos morts sans pouvoir, comme Lui, les ressusciter ; mais ces séparations ne nous déchirent que parce que c'est seulement nous-mêmes que nous aimons dans ceux qui sont partis. Nous ne discernons pas les motifs de tant de peines, mais Jésus est là qui nous a prouvé qu'Il nous aime. A notre tour, disons-Lui : « Mon Christ, je ne comprends pas, mais je T'aime et je Te fais confiance. » Nos petits, à nous, est-ce qu'ils comprennent nos mobiles ? Nous leur disons : « Viens », et ils mettent leur menotte dans notre main, sûrs que nous ne les conduirons pas au précipice. Ne pourrions-nous pas donner à Dieu ce que nos enfants nous offrent ?

Faisons de ces sentiments un usage pratique, appliquons-les à la tourmente où nous sommes emportés. Nous trouverons rarement des motifs plus pathétiques de tendre vers Dieu nos cœurs et vers l'action nos bras. Le travail nous presse et déborde de toutes parts ; commençons tout de suite.

*
* *

Se rendre compte qu'en souffrant, on s'allège et on se purifie, c'est un premier pas. Sachons bien, en outre, que, si nous souffrons sans révolte, si nous souffrons en remerciant Dieu de nous offrir ce moyen de relèvement, si nous souffrons en disant au Martyr éternel que nous sommes heureux de L'aider dans cette passion incessante qu'Il a accepté de subir jusqu'à la fin des univers, alors nos douleurs montant vers ce soleil des esprits retomberont sur la terre en rosée bienfaisante.

Tout le monde n'a pas de l'argent à distribuer aux malheureux, tout le monde ne peut pas donner son sang à la Patrie, mais tout le monde souffre, tout le monde peut dire à Jésus : « Prends ma souffrance, grande ou petite, et fais-la servir au triomphe de Ta cause. » La terre nouvelle que les mystiques espèrent sous des cieux nouveaux sera une renaissance. La loi reste partout semblable à elle-même ; qu'il s'agisse d'une rose, d'un enfant, d'un peuple, d'une découverte, d'une race, rien ne s'obtient que par la souffrance et par la mort. Le moissonneur qui entre dans son champ n'examine pas les épis un à un ; il les coupe tous, même ceux qui ne sont pas mûrs, de peur d'en perdre ; de même les anges du Jugement moissonnent tout ; c'est pourquoi il nous faut travailler de toutes nos forces et, quand le travail ne se présente pas, en demander au Ciel. Les épreuves seules nous mûrissent, et il faut continuer ainsi jusqu'à la fin, jusqu'à la minute bénie où, de nos yeux de chair, nous apercevrons dans les nuages la gloire du Fils de l'Homme.

L'EUROPE DEVANT L'ASIE

L'EUROPE DEVANT L'ASIE

L'Orient exerce sur l'Occident — depuis la fin du dix-huitième siècle — une influence grandissante et qui s'affirme en ces présentes années. Politique, sociologie, art, philosophie, tout, chez nous, jusqu'à la mode, jusqu'aux mœurs, devient de plus en plus asiatique. L'invasion n'est plus militaire comme aux commencements de notre histoire — peut-être ne l'est-elle pas encore — ; mais elle envahit toutes les formes de la vie collective, elle trouve des auxiliaires nombreux aux portes de notre vieux monde, elle est déjà entrée chez nous.

Sans doute, dans un phénomène aussi complexe, le bon, le mauvais, le médiocre sont intimement confondus ; les violences barbares s'y mêlent aux aspirations idéalistes et les machiavélismes financiers aux soupirs des poètes ; il faudrait d'immenses études pour analyser d'aussi vastes mouvements ; je ne me permettrai donc que de vous soumettre quelques remarques générales, dont vous tirerez vous-mêmes les applications particulières et pratiques.

*
* *

La civilisation latine, la civilisation chrétienne se trouvent depuis une quinzaine d'années sur un point mort. A mesure qu'elles avancent en âge, elles s'éloignent de leurs sources et elles courent le risque de s'égarer. Les derniers papes ont vu le péril ; ils le conjurent en ramenant leur troupeau vers le thomisme, philosophie la plus solidement construite et qui réalise le tour de force de faire servir la raison à

démontrer les faits surnaturels, c'est-à-dire indémontrables. Les catholiques instruits paraissent actuellement les seuls Européens à l'abri des infiltrations orientales.

Les catholiques tièdes, les protestants, les rationalistes et les orthodoxes ne possèdent pas un système de certitudes intellectuelles. Les premiers s'intéressent peu aux choses spirituelles. Les seconds, vivant autrefois sur le dogme de l'infaillibilité de la Bible, sont déroutés par l'exégèse moderniste qui, découvrant dans les textes sacrés mille erreurs ou interpolations, prétend conclure de là qu'ils ne peuvent avoir été dictés par Dieu. Accoutumés au libre examen, à l'exercice rigoureux de leur raison, attribuant la plus grande importance à la vie actuelle, à la dignité humaine, à la liberté de conscience, imbus de ce sentiment de la valeur personnelle que leur donne l'habitude de prendre des responsabilités, les protestants contemporains se trouvent surpris en face des choses qui dépassent la raison ou la science, comme les faits merveilleux de l'ascétisme oriental ; ils s'étonnent de l'indifférence à la mort que manifestent les Asiatiques et de leur passivité, de leur humilité extérieure ; estimant que chacun est libre de ses opinions, ils en viennent vite à accepter — puis à défendre — les théories prématurées que l'Orient présente comme certaines ; et, à force de se croire, par leur sens pratique, par leur énergie, par leur goût de l'effort, à l'abri de toute surprise, ils donnent facilement dans les panneaux des sophismes — pourvu qu'une teinte humanitaire ou exotique les colore.

Ainsi, les nations germaniques et anglo-saxonnes, dont le sens réaliste très vigoureux s'exerce d'abord sur le concret de la vie, devant le mystère qu'elles ne peuvent pas saisir perdent leur contrôle et leurs nerfs alors les désarment. De plus, soumises à une discipline sociale rigide, embrigadées de toutes manières et aimant cela, elles goûtent — par contraste — les poèmes de pitié, de douceur, de tolérance que l'Orient leur offre ; et ces multitudes inconnues leur paraissent n'être faites que de lyriques artistes, que de doux travailleurs, que de princes compatissants. Hélas ! quiconque a vécu là-bas sait bien que les hommes de l'Asie ne ressemblent point à leurs livres.

Les Latins, moins armés pour le terre à terre, sont plus lucides dans le domaine spéculatif. Depuis 1789, le Français a perdu bien des illusions humanitaires, égalitaires ou libertaires. « Un bon : tiens, pense-t-il, vaut mieux que deux : tu l'auras. » Et les aventureux utopistes étrangers le trouvent conservateur, petit bourgeois et rétrograde ; sans doute il paraît ainsi dans l'ordinaire ; mais il a souvent montré que l'extraordinaire ne le prenait jamais au dépourvu.

Quant aux peuples slaves, ils sont encore à moitié asiatiques. Sauf dans la catholique Pologne, le christianisme, chez eux, s'alanguit facilement en pieuses rêveries. Les Russes ressemblent à des adolescents avides de vivre, ivres de théories, sans contrôle sur leur imagination ; ce sont, en tant que collectivité, des jouets aux mains des profonds diplomates du vieil et discret Orient.

Aucun critique ne paraît avoir vu combien Tolstoï est responsable de la crise actuelle de son peuple, parce que tous le croient chrétien. J'admire ses magnifiques facultés littéraires; mais je déplore la bonne foi, d'autant plus désespérante qu'il fut une intelligence d'élite, avec laquelle il prend toujours, à propos du Christ, le contre-pied de la vérité. Ses rouages mentaux fonctionnent bien, mais trop facilement à rebours, et ils restent dans une dépendance complète de l'état momentané des nerfs, de l'humeur, de la passion.

En somme, outre l'inquiétude économique qui étreint aujourd'hui l'Europe, une angoisse morale et spirituelle la pousse à chercher partout une directive et un appui ; les âmes religieuses attendent plus que jamais la descente d'un Sauveur universel. Les catholiques retrouvent leur équilibre en revenant aux disciplines du culte liturgique et de la théorie thomiste ; les spiritualistes indépendants de toutes nuances espèrent un retour du Christ, dont ils accommodent la forme à toutes les sauces de l'ésotérisme ; les intellectuels pensent que le Sauveur de l'humanité, ce sera l'humanité elle-même, parce que le salut ne serait qu'en nous seulement. Ce sont les catholiques qui se trouvent au plus près de la vérité ; spiritualistes libres et intellectuels indépendants devraient comprendre que la Nature, l'Homme et Dieu vivent tous les trois et que le salut ne peut

venir que d'une harmonie entre ces trois ; Dieu étant toujours prêt à nous tirer du fond des enfers, c'est l'Homme qui doit aller vers Dieu en entraînant toute la Nature avec lui. En d'autres termes, le salut n'est pas en l'Homme, il est en Dieu seul. Mais un salut obligatoire et fatal serait un non-sens ; Dieu ne nous sauve que si nous le Lui demandons par une tenue de nous-mêmes qui soit un appel constant vers Lui.

Or, c'est l'Evangile qui exprime le plus clairement ces idées-là. L'adepte, conquérant de pouvoirs mystérieux et de connaissances sublimes, géant de la volonté, conseiller prestigieux, ne peut cependant sauver personne ; il ne peut transporter personne du fini dans l'infini, car lui-même n'est parvenu qu'à la cime de ce fini. Le salut de notre race, notre salut individuel, c'est le Christ seul ; Il ne demande que le sacrifice, Ses conseils sont des actes et, descendu de l'infini, Il peut seul y rentrer avec nous comme il Lui plaît ; Lui seul procure la paix sociale, la paix internationale, la paix intérieure.

Toute théorie selon laquelle la clé des énigmes, la solution des problèmes, le remède aux maux ne se trouvent que dans l'homme, tout subjectivisme est un poison subtil qui nous arrive d'Orient. Au contraire, l'homme seul n'est rien, ni ne peut rien ; il ne commence à valoir quelque chose que le jour où il se renonce pour laisser en lui le plus de place à Dieu.

Une autre erreur, de même origine, prétend que l'homme parviendrait à la perfection de la science et de la puissance s'il laissait plus largement agir en lui les forces subtiles de la Nature, les esprits, les génies, les dieux. Non, l'Homme ne doit pas suivre la Nature ; il doit la servir, oui, l'aider à se développer, mais en la conduisant à Dieu.



On peut dire, d'une façon générale, que ces deux grandes illusions se retrouvent à l'origine de tous les systèmes religieux ou philosophiques de l'Orient actuel. L'islamisme en paraît à peu près indemne à cause de sa rigueur monothéiste ; pour le pur musulman, il y a Dieu seul ; tout le reste n'est que

fumée ; Dieu Se mêle de tout, des plus petites choses même, et rien ne se produit que parce qu'Il le décrète expressément. Toutefois, parmi les soufis, on rencontre des partisans de toutes les théories imaginables.

Aussi, les agents de l'Asie en Europe, ses éclaireurs, ne sont pas des musulmans ; ce sont les Juifs, les peuples slaves et germaniques. Une bonne partie des premiers, séduits par l'intellectualisme, ont perdu leur foi religieuse ; mais, athées ou croyants, leurs facultés remarquables d'assimilation, leur ardeur à conquérir, leur goût de la richesse et de la célébrité aiguisent en eux une clairvoyance à demi intuitive qui les guide aussi bien dans la conduite d'entreprises financières que dans le choix des théories, en politique, en art, en philosophie, appelées à obtenir demain les suffrages de la foule. Journalistes, romanciers, gens de théâtre ou de finance, peintres, musiciens, parlementaires, leur sens aigu des réalités, leurs nerfs frémissants, leur intelligence prompte, leur adresse à saisir les découvertes, tout cela fait qu'ils prennent figure d'initiateurs et de novateurs alors qu'ils sont simplement des utilisateurs. Mais, à quelque problème qu'ils s'attaquent, le curieux, c'est qu'entre plusieurs solutions, ils proposent toujours, et presque toujours imposent la solution anti-chrétienne, anti-latine, anti-française.

Et, cependant, on rencontre en assez grand nombre des Juifs qui aiment la France et qui se sont battus pour elle, des Juifs plus charitables que bien des Catholiques, des Juifs dont l'amitié est sûre. Mais le génie d'Israël reste, en somme, l'ennemi du génie celtique, et il lui apporte tout ce qu'il peut recueillir sur la terre qui lui soit nuisible.

Toutefois, je n'insinue point que la race celtique soit parfaite ; elle a ses défauts, assez visibles, hélas ! mais elle possède, inné, le sens du divin, tandis que les autres races ne possèdent que le sens du métaphysique, de l'abstrait ou du merveilleux.

Quant à l'Allemagne, encore que des antisémites s'y manifestent de temps à autre, elle a toujours aimé l'Orient, et elle l'accueille aujourd'hui plus que jamais. En 1919, Curtius constatait que la France intellectuelle n'intéressait plus l'Allemagne. mais que celle-ci se tournait vers la Russie, l'Inde et la

Chine, et qu'elle espérait désormais de leur collaboration une « conscience asiatique de la synthèse universelle ». Ceci ne surprendra pas, puisque la majorité des Allemands actuels ne sont plus chrétiens que de nom.

Un autre essayiste, que l'on qualifie de mystique, M. Maeterlinck, affirme que le lobe oriental du cerveau humain contient un idéal moral, et le lobe occidental un idéal matériel, que ce dernier est en train de perdre l'humanité, qu'il n'est que temps de donner la primauté au premier. Quand on a lu une histoire de l'Asie, on s'aperçoit que des fleuves de sang y ont coulé, depuis toujours et partout ; M. Maeterlinck ignore-t-il Gengis-Khan, Tamerlan, Khoubilaï, Aureng-Zeb, les guerres civiles du Japon, de la Chine, de la Perse ? Ignore-t-il qu'aujourd'hui même on s'empoisonne couramment à Pékin, à Canton, à Hué, à Bénarès, dans l'Inde entière, à Lhassa, à Ourga ? Et que les empoisonneurs sont presque toujours des prêtres : bonzes, lamas ou brahmanes ? Devant l'âme asiatique, la perversité européenne n'est qu'innocence et candeur.

Certes, cet Orient contient des trésors et d'inépuisables réserves. Que nous admirions ses flammes, ses longs battements d'ailes et ses mélancoliques sourires, que nous enrichissions notre art de ce que nous offrent ses beautés, que nous nous unissions aux vœux humanitaires et idéalistes de ses poètes : certes, oui, et de tout cœur. Mais, parce qu'il nous dévoile ses splendeurs, ne les acceptons pas toutes à l'instant pour belles ou pour vraies ; examinons d'abord. Accueillons les fruits et les fleurs de cette vieille terre, où la science actuelle prétend retrouver notre patrie ; offrons à notre tour nos richesses ; mais ne nous livrons pas d'abord, pieds et poings liés.

*
* *

Evidemment, la vie terrestre toute entière n'est qu'une bataille innombrable, incessante et, pour les cœurs généreux, désespérante. Luttes entre individus, entre familles, entre peuples, entre nations, entre races ; luttes militaires, économiques, philosophiques, religieuses, toutes ne sont, aux yeux du voyant,

que les prolongements de luttes invisibles, encore plus complexes ; et celles-ci, à leur tour, que les péripéties d'une bataille perpétuelle que le Prince des Ténèbres a engagée, dès l'origine, contre le Seigneur de Lumière et qu'il plaît à ce dernier de soutenir constamment. La raison de cette bataille primordiale constitue le grand mystère de l'existence, mystère caché à tous, sauf au Fils et à ceux de Ses très rares soldats qui en ont reçu la révélation. Cette bataille est un paradoxe incompréhensible pour nous autres simples mortels. Le Christ, en effet, qui pourrait remporter la victoire à tout instant, laisse Son Adversaire triompher, Se laisse meurtrir par lui, laisse même Ses soldats subir sans fin, dirait-on, les coups et les blessures. Le Prince des Ténèbres combat avec sa révolte et sa colère ; le Seigneur combat avec Sa douceur et Son amour ; et, pour vaincre, Il attend le jour où Son ennemi, qu'Il aime, se rendra en reconnaissant son erreur immense. Alors la création aura atteint son but, et le Fils de l'Homme fera de la terre un ciel.

Cette triple série de combats, dont l'enchevêtrement est inextricable, l'histoire n'en connaît que le côté le plus extérieur. Les livres sacrés, si on les interprète dans leur symbolisme ethnographique, en laissent apercevoir quelques péripéties plus secrètes. Mais le côté spirituel de ces luttes ne peut être connu que par induction, ou par intuition, et pour quelques épisodes seulement. Il faudrait, pour cette tâche, un historien de génie qui sache retrouver, derrière les faits, leurs causes sociales, mentales et morales. Et, comme tout se tient dans la vie, comme la méditation de quelque solitaire perdu peut déclancher au bout d'un siècle une crise politique à mille lieues au loin, l'histoire véritable du monde reste inconnue. Mais que cet aveu d'impuissance nous serve au moins à nous tenir en garde contre les suites possibles d'une idée en marche, quelque sublime qu'elle paraisse, si nous la trouvons contradictoire avec la parole du Christ.

Chaque race contient, dans son âme collective, sa propre culture, sa politique, sa philosophie, sa religion, qu'elle reçoit en germe, avec sa vie physique, des mains de son génie, et que son ange gardien modifie ultérieurement selon les

ordres de Dieu. Il en est de même pour chaque peuple, chaque tribu, chaque cité ; toutes ces lumières partielles se mélangent, s'opposent, se combinent, se dissocient à nouveau, de sorte qu'au bout d'une certaine période, actuellement par exemple, chaque état social, depuis sa population jusqu'à son idéalité, contient un peu de chacun des autres états sociaux ; chaque système de concepts comporte des emprunts à tous les autres systèmes.

Comment se reconnaître dans une telle mêlée de faits et de courants contradictoires, comment y saisir quelques directions générales pour orienter nos opinions et notre conduite ? Vous discernerez facilement, dans ce qui me reste à vous dire, les principes de l'Evangile.

***

La première chose à faire, pour le sujet spécial qui nous occupe, serait d'abord de connaître l'Orient de la façon la plus exacte et la plus complète. Quel Européen peut s'en vanter ? Comparez, par exemple, les traductions que Stanislas Julien, Alexandre Ular et Matgioi ont faites du *Tao* et du *Te* de Lao-Tseu ; celles que Burnouf, Max Muller, Sénart, Oldenberg, Besant ont données de divers textes sanscrits ; quelle est la bonne ? Ou seraient-elles toutes bonnes ? Quant à la pensée musulmane, elle nous est plus proche ; elle ressemble à notre scolastique, comme la dévotion du soufi ressemble à peu près à la dévotion de nos moines.

Mais la connaissance livresque ne suffit pas ; quand nos savants auraient dépouillé les millions de rouleaux qui dorment dans les cryptes des temples et dans les cavernes, tout le long de l'Inde, du Tibet, de la Mongolie, de la Chine, il resterait encore à pénétrer l'âme, les âmes de ces multitudes. Cela, le temps seul et les rapports créés par les voyages, les explorations, les migrations peuvent le faire. Et si, d'une part, l'Evangile nous ordonne d'accueillir toute créature, de l'autre, il nous recommande de veiller.

Nous sommes une race un peu lasse déjà ; nous prê-

terions assez volontiers l'oreille aux doctrines du non-agir, de l'abstention bouddhique, de l'immergence brahmanique, surtout notre élite. Et l'élite dans les civilisations mûries n'est déjà que trop portée à l'inaction et au scepticisme. La foule, ce qu'il faut craindre pour elle, ce sont les vulgarisations qu'on lui offre des grandes métaphysiques orientales ; elles donnent une image infidèle de Krishna, de Lao-Tseu, du Bouddha, aussi infidèle que les portraits tracés du Christ par Renan ou par Tolstoï. Cela est dangereux, parce que l'homme qui n'a pas l'expérience des désillusions du Savoir donne aux livres toute la foi qu'il retire aux réalités religieuses, et accepte tout, sans aucune critique, pourvu que cela concorde avec ses besoins cérébraux du moment.

Si vous ne pouvez pas aborder les sources, ni les textes originaux, tenez-vous en aux livres des savants indépendants, qui ne font ni polémique, ni controverse, ni apologie, qui exposent simplement les faits. Si vous songez que nos programmes universitaires n'indiquent aucune étude de la philosophie orientale, vous comprendrez qu'une jeune intelligence soit ravie quand elle rencontre Sankaracharya ou Patandjali ravie et sans défense.

Une fois au courant des choses de l'Asie, la seconde besogne consiste à les examiner impartialement. Et l'on sait, lorsque nos goûts, nos tendances, nos désirs obscurs sont en jeu, combien l'impartialité est difficile.

D'une façon générale, l'Europe s'aperçoit qu'il existe des civilisations magnifiques, parées de tous les prestiges de l'intelligence, de l'art, du savoir le plus mystérieux. Qu'elle ne fusille pas d'abord ces personnes resplendissantes, mais qu'elle ne se roule pas non plus à leurs pieds. Causons, en échangeant les politesses, les coupes de vin, les coupes de thé, mais gardons notre présence d'esprit.

Il faudrait que nos cervelles analystes d'Europe comprennent que des correspondances profondes existent entre la religion d'un peuple, son climat, sa physiologie, son statut social, son art, sa philosophie, ses mœurs, sa vie économique ; et que la santé de ce peuple, son bonheur, dépendent de l'harmonie de ces correspondances.

Par exemple, que l'on admette une divinité impersonnelle, cela implique, comme fin dernière de l'homme, sa fusion dans le grand Tout ; alors la religion et le culte, le mode de connaître, la qualité du savoir, la façon de sentir changent ; le système social, le droit, les lois changent. Je m'excuse de dire des choses aussi simples, mais tant de personnes instruites ne conçoivent pas ces rapports et jamais les chefs de l'humanité ne sauront trop combien le monde moral conduit, sculpte et crée le monde physique.

Un exemple maintenant de la crédulité occidentale. Vous connaissez Gândhi, l'apôtre social des Indes ; il prêche la non résistance au mal, doctrine du Christ : « Quand on te frappe sur la joue gauche, tends encore la droite. » Mais Jésus S'adresse à ceux qui sont attaqués injustement et non pas à ceux qui, par leur faute, ont provoqué l'animosité d'autrui. Or, les milliers de misérables qui vivent dans l'Inde sans comprendre la mentalité anglaise et que leurs maîtres traitent en prolétaires, si on les traitait en égaux, il serait impossible non seulement d'en tirer le moindre travail utile, mais encore de les préserver de leur propre impéritie, de leur propre paresse. Il en va de même avec les noirs d'Afrique. On ne peut pas sérieusement prétendre que les Anglais oppriment et exterminent délibérément les Hindous, pas plus que les Français les noirs. Tout colon n'est pas un saint, certes, et on peut blâmer quelques-uns de leurs procédés ; mais il n'y a pas beaucoup non plus de saints ni dans l'Inde, ni en Chine, ni au Soudan. Gândhi condamne l'Occident en bloc ; bien sûr, il est d'Orient; il ne voit pas que le détachement du sage, son indulgente pitié, sa douceur, toute cette beauté intérieure n'est possible qu'à une minorité ; dans la foule, ces vertus dégénèrent en paresse, en veulerie, et, il faut le dire, en crapuleries.

Les Juifs étaient également sous la domination des Romains ; dans un cas analogue, qu'est-ce que le Christ leur dit? « Rendez à César ce qui appartient à César. »

Rabindranath Tagore jouit d'une célébrité universelle; c'est un grand poète, certes ; il est beau, il est humain à la fois et olympien, sa vie est décorative, il offre avec le type de l'homme de lettres européen le contraste le plus net. Toutes

ces supériorités n'empêchent pas de saisir les points où il se sépare du Christ ; ils sont nombreux et on les découvrira facilement à la simple lecture de ses livres. Qu'il fasse œuvre utile et belle, c'est évident. Mais ne le tenons pas, pour cela, ni lui ni d'autres grands sages orientaux, pour infaillibles, ni pour omniscients. Ils ne sont tout de même que des hommes et, avant de les suivre, examinons bien si, d'aventure, notre patrimoine chrétien ne contiendrait pas d'aussi purs joyaux, peut-être même de plus purs.

Je ne veux pas me faire le contempteur de l'Asie ; elle possède des trésors dont les plus beaux nous restent encore ignorés. Nous avons à apprendre d'elle, beaucoup à apprendre dans les domaines intermédiaires entre le physique et le divin ; mais rien de parfait n'existe ici-bas, et nous devons, avant de porter un fruit à notre bouche, nous assurer si, malgré son apparence magnifique, il ne serait pas vénéneux. Si nous étions de vrais chrétiens, de purs disciples, nous n'aurions aucun besoin d'elle ; mais nous sommes à moitié idolâtres ; nous sommes compliqués ; une nourriture pure, une nourriture simple, nous ne l'assimilerions pas. Je parle ici de la généralité, non pas de vous qui connaissez le Christ.

Les multitudes asiatiques sont profondément, involontairement, inconsciemment religieuses, c'est-à-dire qu'elles portent en elles des certitudes indestructibles : l'existence d'un univers invisible, le caractère provisoire de la vie terrestre, les corrélations du spirituel et du physique. Tout cela, le catholicisme le possède ; mais l'Européen s'en laisse plus difficilement imprégner parce qu'il est plus jeune et qu'il n'a pas encore subi un nombre suffisant de désillusions.

L'Asiatique est vieux ; il professe le scepticisme souriant de sages vieillards ; l'Européen croit à la valeur de l'acte parce que c'est un acte ; il aime le mouvement ; l'autre préfère le repos, Si nous étudions l'Orient avec notre sensibilité seule, nous serons séduits. Si nous l'étudions avec notre seul sens critique, nous ne le comprendrons pas et nous ne l'utiliserons pas. Il faudrait, pour emprunter une formule paulinienne, que nous l'étudions « en Christ », à la lumière du Christ, avec notre intelligence, avec notre âme, et aussi avec le sens vif de la

réalité. Et tout se résume en ceci : c'est que nous, Occidentaux, nous devons travailler de toutes nos forces physiques à toutes les besognes matérielles ; de toutes nos forces sentimentales à toutes les besognes esthétiques ; de toutes nos forces intellectuelles à toutes les besognes scientifiques et philosophiques ; de toute notre volonté à toutes les besognes spirituelles. Cela, c'est le côté réaliste du problème. Mais, en même temps, gardons la conscience profonde que tous ces labeurs, si merveilleux qu'en soient les fruits, si admirables qu'en soient les énergies, nous n'en venons à bout que parce que les facultés — grâce auxquelles nous les conduisons à bonne fin — ne sont pas à nous, mais nous viennent de Dieu. C'est toujours la parabole des Intendants.

Notre race blanche a vécu jusqu'ici dans l'ardeur des découvertes, des conquêtes et des initiatives ; elle a pénétré partout, elle s'est tout asservi : peuples étranges et forces inconnues, secrets de la matière, arcanes de la pensée. Elle ne s'est plus souvenue de la promesse de son Christ : « Cherche d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et toute chose te sera donnée par surcroît. » Si elle n'avait cherché que l'accomplissement des desseins providentiels, au lieu d'obéir à sa curiosité cérébrale, ou à sa cupidité, elle aurait reçu, gratuitement, la maîtrise de forces, de secrets, de mystères qu'elle ignore totalement aujourd'hui.

L'ennemi du Christ a bien vu l'erreur des Blancs. Voici un demi-siècle qu'il mobilise l'âme de l'Asie, parée de ses prestigieux attraits, enveloppée de parfums, vêtue des splendeurs artificielles de l'Esotérisme, beaucoup plus fascinantes que la nudité de ses métaphysiques. Les peuples slaves, germains, anglo-saxons, leurs qualités même les exposent — par réaction — à des excès de confiance ; ils se laissent prendre les premiers à ces charmes de poésie, de douceur, de tolérance et d'impassibilité. Les Latins, maintenus par leur traditionalisme, qui les préserve d'une foi trop aveugle en eux-mêmes, se défendent un peu. Mais prenons garde.

Ce fameux péril jaune, dont sourient beaucoup d'hommes d'Etat, peut-être ne viendra-t-il pas que de la Chine. Peut-être l'Asie tout entière nous submergera-t-elle, après nous

avoir endormis par sa beauté, par sa philosophie, par ses mystères. Je dis : peut-être. Car tout est possible, et rien n'est impossible. Mais, dans l'inquiétude de ces troublantes conjonctures, ne devons-nous pas, sans idées préconçues, sans hostilité, mais d'un regard lucide et avec la simplicité la plus loyale, éprouver au creuset des paroles christiques toutes ces magies charmeresses que le vieil Orient présente au jeune Occident ?

*
* *

Dès 1890, la Mongolie — comme le Tibet — ont été avertis d'un règne asiatique pour 1940, après des catastrophes et des cataclysmes effroyables. Dès 1908, les derniers des lamas parlaient de la guerre de 1914. Non seulement les Jaunes, mais les Indous aussi attendent leur triomphe sur toute la terre, triomphe que les plus sages d'entr'eux désirent pacifique, mais qu'ils savent ne pouvoir se réaliser sans des luttes sanglantes où un nouveau Tamerlan conduira leurs peuples à la victoire. C'est en vue de cette formidable migration que, depuis 1920, les clergés asiatiques prêchent à leurs divers troupeaux l'unité de tous leurs dieux et la fraternité de tous leurs fidèles.

Nous accueillons les hommes de l'Est qui viennent s'instruire à nos universités. C'est très bien ; mais, parmi la foule de ces étudiants, assidus le jour à la Sorbonne, appliqués le soir avec la même obstination à nos élégances, ne s'en trouve-t-il pas qui rapportent à leurs princes ou à leurs prêtres toutes sortes de renseignements ? J'en ai bien connu quelques-uns qui menaient, en apparence, la vie la plus mondaine, mais qui dépensaient sans compter pour obtenir des informations diplomatiques ou militaires ; il y en a d'autres du même acabit, nécessairement.

Ne nous effrayons pas toutefois ; de tous temps les agents secrets ont travaillé de nations à nations ; il y avait des Européens dans l'Asie Mineure et dans l'Inde dès Charlemagne ; comme il y avait chez nous — à la même époque — des émissaires jaunes sous des habits de marchands. L'Europe s'est développée malgré cela. Mais, sans voir partout des

espions de mystérieuses sociétés secrètes, ne tenons pas non plus tout étranger pour un noble rêveur humanitaire et idéaliste. Soyons raisonnables.

A ces périls possibles — peut-être suis-je pessimiste ? — à ces périls possibles il n'y a qu'une précaution : c'est que dans notre Europe, dans notre France maternelle se constituent et se développent des groupes essentiellement, purement, totalement chrétiens ; des communautés, non pas sociales, puisque l'on ne doit pas constituer un Etat dans l'Etat, des communautés spirituelles dont tous les membres soient des chrétiens et ne soient que des chrétiens ; des centres moraux, des centres mystiques, où l'on obéisse tellement bien à Jésus qu'Il soit pour ainsi dire obligé d'y faire descendre Son Esprit et d'y reproduire, en petit, une image du Royaume de Son Père.

Vos groupes, mes Amis, vos comités, vos permanences, vos réunions sont destinés à devenir les germes de tels centres. Vous avez déjà bien travaillé en profondeur. Continuez votre patient effort, et ne craignez rien. Vous n'avez pas de gestes publics à faire, ni de polémiques, sauf s'il s'en trouvait parmi vous dont la profession soit de philosopher. Et même, si vous avez à discuter, que toute votre argumentation soit un simple exposé de vos principes. Dites à votre interlocuteur : « Je crois au Christ, Fils unique du Dieu vivant ; vous, votre opinion est différente ; mais, puisque votre Dieu comme le mien vous ordonne également la charité, mettons-nous d'accord sur cette règle de l'amour du prochain. »

Car, s'il y a projet de conquête, elle commencera, elle est commencée au nom de la fraternité : les sociétés secrètes ont plusieurs plans simultanés, différents et convergents. On sera en face de géants dans l'intellect, dans le militaire. Nous nous défendrons en nous mettant plus haut qu'eux : dans le surnaturel.

Le service du Ciel est une vie tellement féconde, tellement riche, tellement profonde que, si petit que soit l'objet actuel de l'activité du disciple, tous les autres objets possibles de cette activité en reçoivent un bénéfice. Ainsi, la moindre privation que vous vous imposez pour faire plaisir à n'importe qui, peut servir à votre ville, à votre pays, à votre race, peut

être transmuée par les Anges en une force pour un citoyen, en une lumière pour un chef, en une beauté pour un artiste. Vous entendez parler d'une mauvaise doctrine ou d'un faux thaumaturge, procédez comme pour les malades ou les malheurs que vous désirez améliorer. Imposez-vous un sacrifice connu de vous seul et priez. Le Ciel peut aussi bien redresser une erreur que guérir une typhoïde.

Vous savez que ce que je vous dis là est vrai. Je ne fais que vous rappeler ce que vos âmes connaissaient avant qu'elles ne quittent l'Eternité antérieure, leur patrie. Je suis donc certain qu'en nous séparant tout à l'heure se répandront avec vous, sur le sol de notre patrie et de notre race, les secours innombrables et multiformes que le Ciel présente avec surabondance aux êtres de bonne volonté. Attachons-nous à cette besogne : il n'en est pas de plus profondément humaine, parce qu'il n'en est pas de plus divine.

L'ANTÉCHRIST

L'ANTÉCHRIST

Il est évident que, lorsque des cataclysmes universels s'abattent sur nous, nous ne pouvons rien d'autre que les subir. Les efforts de notre prévoyance et de notre ingéniosité endiguent à peine les dernières vagues de ces immenses tempêtes. Mais c'est quand il est écrasé par la matière que l'homme, se réfugiant sur les cimes de l'Esprit, y retrouve ses vertus essentielles et toute sa vigueur. Donc, quand viendront les derniers temps, et d'ailleurs comme pour toute calamité publique, notre souci principal doit être l'observation des maximes les plus pures de la vie intérieure selon cette parole : « Veillez et priez » et cette autre : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ». Veillez, non pas par le corps, mais par l'esprit ; regardez autour de vous ; rendez-vous compte des événements et des gestes des hommes ; veillez, c'est-à-dire surveillez ; veillez, c'est-à-dire soyez vigilants ; ayez un coup d'œil clair et, pour cela, clarifiez vos regards aux clartés éternelles. Examinez tout au point de vue du Christ ; mesurez tout avec la règle de l'Evangile ; ce qui est conforme, acceptez-le ; ce qui s'en écarte, rejetez-le, mais sans mépris, sans blâme, car, comme nous allons le voir, rien n'a lieu qui ne soit profondément utile, ni sans la permission expresse du Père.

*
* *

Si nous avions du temps et de la patience, nous tracerions dès maintenant un tableau général de la constitution du monde, car il est toujours nécessaire que notre intelligence, pour ne pas s'égarer dans les détails, reprenne contact avec les

principes. Qu'il nous suffise de nous souvenir qu'en haut il y a Dieu, qu'en bas il y a Lucifer, qu'entre les deux s'étend toute la Nature. Vous revoyez dans les livres de physique qui vous servaient à l'école ce schéma de la réfraction d'un faisceau lumineux dans une lentille. La lampe, c'est Dieu ; le foyer où se concentrent les rayons, c'est Lucifer, et la lentille qui reçoit la lumière directe divine, qui la modifie dans sa substance et qui est affectée à son tour par les rayons revenus du foyer, c'est l'Univers, champ de bataille perpétuel de la sagesse du Ciel et de la violence de l'Enfer.

Tous les modes d'action de la puissance divine, Lucifer les possède en reflet. Le Seigneur sème les créatures, les nourrit, les fait travailler, les répartit et les ramène vers Lui. Lucifer influe sur les êtres, les séduit, les tyrannise, essaie enfin de se les attacher. Sans Dieu, Lucifer n'existerait pas ; sans l'Homme, Lucifer n'aurait aucune puissance.

De même que Dieu existe indépendamment du monde, Lucifer a son domaine propre ; de même que Dieu existe en nous par une représentation individuelle qui est un des modes du Verbe, de même dans le cœur de l'homme Lucifer a son délégué. De même que Dieu assure l'existence et l'évolution des immenses organismes cosmiques, par le moyen d'un de ces êtres invisibles que la tradition appelle des anges, de même Lucifer possède aussi des représentants dans les nébuleuses, dans la Voie Lactée, dans les systèmes solaires, dans les satellites, dans les planètes, partout.

Les espaces interstellaires, les abîmes de l'Océan, notre atmosphère, les masses montagneuses, les énormes masses fluidiques qui roulent la vie dans les terres zodiacales, tout cela est plein d'anges et de dieux, de génies bons ou mauvais ; le nombre seulement de leurs hiérarchies dépasse l'imagination. Aucun voyant n'a jamais pu en compter qu'une fraction infinitésimale. Ne croyez pas que ces notions appartiennent seulement aux superstitions des peuplades sauvages ou aux cosmologies des collèges d'ésotérismes anciens. Tous les Pères de l'Eglise ont dit ce que je vous dis là. Saint Jérôme, saint Justin, Origène, Athénagore, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Ephrem, saint Grégoire de

Nysse, Duns Scot, saint Thomas d'Aquin enseignent tous l'existence d'innombrables ministres de la volonté divine ; ils affirment qu'il y a des anges préposés à la garde de chacun de nous, à la garde des empires et de chacune des divisions de ces empires, à la garde des édifices et des temples, que d'autres surveillent les phénomènes naturels et le flux des éléments ; que tout être enfin et toute chose demeurent sous la sollicitude très bonne du Père par le moyen d'un ange spécial. C'est, en d'autres termes, l'axiome kabbalistique : « Tout est vivant et chaque brin d'herbe a son esprit. » En outre, les maîtres de l'enseignement chrétien, les auteurs du dogme catholique ajoutent qu'en face de chacun de ces agents de la Providence excellente Lucifer a posté un de ses séides.

Vous apercevez maintenant l'immense panorama de l'Univers, champ de bataille perpétuel des deux armées de la Lumière et des Ténèbres. Et la bataille envahit tout le monde, les sphères immatérielles et les domaines qu'on croirait inviolables de notre intelligence, de notre sensibilité et de notre conscience. Le Christ et l'Antéchrist paraissent toujours simultanément. Chaque fois que le Père envoie un ange pour aider une créature, Lucifer envoie un démon pour la perdre. Chaque fois que Lucifer tisse une trame, Jésus envoie un de Ses serviteurs pour la déchirer.

Je ne continuerai pas ce parallèle, vous le développerez facilement, puisque vous savez que l'unique souci du Christ est de nous faire avancer vers le bonheur éternel au prix des plus grandes fatigues pour Lui-même, tandis que l'unique souci de Lucifer est de nous attacher à lui de gré ou de force, quelles que soient les terribles conséquences qui puissent en résulter pour nous, pourvu que lui-même y trouve une augmentation de pouvoir.

Voilà les données générales de la tradition. Elles nous suffisent pour concevoir l'existence, à droite et à gauche de l'Esprit de la Terre, d'un représentant du Christ et d'un représentant du Diable ; toute créature est accompagnée de son bon et de son mauvais ange. Le bon ange de notre planète, on peut l'appeler le « Seigneur » de ce monde, son mauvais ange, le « Prince » de ce monde. Le Prince de ce monde a des

lieutenants : celui qui surveille tout le côté commercial, industriel, économique des civilisations, la légende le nomme « Mammon » ; celui qui surveille les courants de la pensée philosophique ou religieuse est l' « Antéchrist ». Il y en a d'autres de qui dépendent la guerre, les convulsions géologiques, etc. Nous n'avons point à nous en occuper aujourd'hui.

Quand nous expliquions l'Evangile, je vous ai montré que l'œuvre morale et religieuse du Christ n'est qu'une de Ses activités, et je vous ai montré çà et là quelques exemples de Ses autres travaux. Le lieutenant du Prince de ce monde, spécialement commis à contrecarrer l'activité religieuse du Christ, c'est l'Antéchrist ; mais, dans l'une comme dans l'autre phalange, toutes les hiérarchies se prêtent un mutuel concours, de même que, dans un gouvernement, tous les ministres collaborent.

Suivant d'autres méthodes de descendre du principe aux applications, nous examinerons successivement les indices de l'activité de l'Antéchrist dans le plan religieux, dans l'intellectuel, dans le social et dans le moral.

Le premier soin de l'Antéchrist est de répandre des notions fausses sur la personne de Jésus. On aperçoit les traces de ses premiers efforts dans les temps modernes, au XVIIIe siècle, au moment de cette renaissance du scientisme et du rationalisme. La raison est une faculté précieuse et la science une chose admirable ; toutefois, il faut les laisser à leur rang et ne pas les élever à la hauteur de principe suprême ou d'idéal universel. C'est donc au XVIIIe siècle, avec Dupuis, Vaillant, Fabre d'Olivet, et, au XIXe, avec Burnouf, nos exégètes et nos modernistes, que l'on explique le Christ comme un mythe solaire, un mythe verbal, un mythe rituélique, ou bien comme un simple sage, une espèce d'anarchiste séduisant ou, enfin, avec les théories importées récemment des écoles indiennes, un homme supérieur que le Logos divin aurait obombré temporairement.

Conduite dans cet esprit d'intellectualisme, l'étude des religions comparées mène à concevoir qu'elles se valent toutes, puis à affirmer qu'elles se ressemblent toutes ; de là à établir l'existence d'une religion secrète, antérieure, supérieure et sur-

vivant à toutes les autres, il n'y a qu'un pas. Ce pas est vite franchi, et le chercheur, naturellement, étant donné la bonne opinion qu'il a de lui-même, se classe parmi les adeptes de cette religion ésotérique. Le centre mystérieux est supposé envoyer par périodes des ambassadeurs de sa sagesse qui ne seraient autres que les fondateurs des religions ésotériques, de ces religions bonnes pour la masse incapable de s'élever aux arcanes de la sapience secrète.

Cette façon de penser confère une grande valeur à l'intelligence et à la volonté humaines. Elles se déifient facilement. Poussant l'analyse des phénomènes à leur extrême limite, la matière, les forces, tout cela se réduit peu à peu en poudre impalpable et, de cet amas de cendres, s'élève la conception de l'irréalité, de l'illusion universelles. Une fois que cette sapience a établi que le principe pensant seul est réel, elle arrive vite à l'identifier avec l'Etre suprême, et enfin celui-ci disparaît derrière l'image gigantesque, mais imaginaire, de l'homme-roi de la nature et dieu unique de l'univers. L'Antéchrist est parvenu, en partant des principes les plus purs de la morale, à transformer les naïfs et les orgueilleux en athées.

Tout n'est pas faux dans ces raisonnements. Il existe bien une religion éternelle et une assemblée perpétuelle des Amis de Dieu, seulement ils tiennent à Dieu par le cœur au lieu de s'accrocher au savoir par l'intellect. Ils en viennent aux prises avec la douleur, au lieu d'inventer comme les bouddhistes des moyens ingénieux pour l'éviter. Ils se gardent humbles ; l'Amour qui est en eux leur fait apercevoir la vie hors d'eux ; et, absorbés dans les besognes les plus réalistes de la charité, ils se considèrent eux-mêmes comme les plus ignorants, les plus impuissants des hommes. Nous reparlerons d'eux tout à l'heure.

*
* *

Je dis souvent du mal de l'intellectualisme. Il faut nous entendre. Chaque chose doit garder sa place dans la hiérarchie des forces dont l'ensemble constitue l'être humain. De même que le corps physique est l'instrument par lequel l'âme agit sur

la matière physique, l'intelligence n'est que l'instrument par lequel l'âme agit sur le monde des idées. L'un et l'autre ne sont que des organes de l'âme. Pour que l'être demeure en équilibre, c'est l'âme qui doit en lui garder sa place centrale et directoriale. La tactique de l'Antéchrist est le déséquilibre de l'être humain. De même que le politicien conserve le pouvoir en jouant avec les convoitises des partis, de même le Tentateur fait briller devant nos yeux les fantasmagories du savoir abstrait, de l'étrange, du merveilleux, du mystérieux, du pouvoir extraordinaire. Il exalte en nous l'idolâtrie de la science ou fait miroiter tous les avantages matériels que l'on peut tirer de ses applications pratiques. Ainsi, nous perdons peu à peu, soit le sens du réel, soit le sens de l'Idéal et, à vrai dire, c'est la même perte, car la réalité authentique réside dans l'Idéal. L'Antéchrist exagère l'importance du monde matériel ; au lieu de nous y faire voir un moyen de monter jusqu'à Dieu, il nous persuade d'y trouver le seul but de la vie. Il nous inocule l'idolâtrie du nombre et de la masse, de l'habileté de la mise en œuvre ; il nous amène progressivement à penser que tous les moyens sont bons pourvu que notre désir s'accomplisse. De la sorte il farde chez les classes dirigeantes le dogme de la raison d'état, dans les classes dirigées l'égoïsme collectif. Nous devons reconnaître ici que ces faux principes sont ceux de tous les principes politiques de la terre ; c'est pourquoi l'Apocalypse les symbolise sous des formes monstrueuses. Nulle nation plus que l'Allemagne contemporaine n'a subi l'envoûtement de ces erreurs. Les Français n'ont pas su s'en préserver non plus, mais, chez eux, les vertus de la race, la générosité, l'enthousiasme font échec aux méthodes césariennes de la politique.

Chez l'individu on découvre facilement la prolongation des mêmes erreurs ; sous les prétextes les plus nobles, la fraternité des peuples, l'internationalisme, la tolérance, l'Antéchrist endort nos énergies et flatte notre tendance vers une fausse sérénité. Il préconise les méthodes de culture extérieure. Il enseigne que nous devons avant tout nous faire un corps sain ; puis une sensibilité délicate, puis une mentalité large ; l'éclectisme, il le nomme tolérance, et le scepticisme : dilettantisme. Il nous fait désirer de devenir des êtres exceptionnels,

sachant bien que nous nous persuaderons vite que nous appartenons à l'élite et que nous décrèterons être parvenus par delà les lois et par delà les morales. Le devoir de l'homme, dira-t-il, est de tout rechercher, de tout essayer. Il ouvrira toutes grandes les portes de l'amphithéâtre des sciences psychiques, il indiquera comme grand arcane l'éducation de la volonté ; comme but suprême, l'impassibilité. Il construira des systèmes admirablement logiques et complexes, des méthodes d'occultisme conduisant à la connaissance des mondes supérieurs, et il aura soin de parsemer ses écrits des mots magiques de « mystères », de « secrets », de « pouvoirs occultes ».

Non seulement les amateurs d'ésotérisme, mais des thaumaturges, des guérisseurs, de simples sorciers séduiront les foules. Certains, ayant surpris quelque lueur véridique, ne craindront pas de la prostituer à leurs désirs volitifs, intellectuels ou sensitifs. De même que des naïfs se décorent aujourd'hui du titre de Rose-Croix, des maniaques déclareront être les apôtres revenus, ou Elie, ou le Christ même. J'ai déjà connu quatre ou cinq pareils insensés. Ils ne craindront pas d'opérer au nom du Fils de Dieu, sans se souvenir qu'Il les a avertis par avance autrefois : « Je ne vous connaîtrai pas au jour du Jugement. »

Beaucoup de pieux écrivains ont décrit la personne et la nature de l'Antéchrist ; ce sont des opinions et rien de plus. L'Antéchrist est un esprit individuel très puissant et d'une activité très vaste. Il commande à d'autres esprits subalternes comme lui, il peut mettre en mouvement certaines forces naturelles, il peut inspirer les hommes qui le recherchent, obséder les faibles, suggestionner ceux qui se sont aventurés imprudemment dans certaines régions occultes. Il peut aussi revêtir accidentellement une apparence corporelle, et il est certain qu'un jour, il apparaîtra sur la terre comme un homme semblable à nous. Mais on le reconnaîtra à certains signes : il sera revêtu de toute la pompe de la puissance terrestre, il aura la richesse, la gloire, les hommages de la foule, tous les dons de l'intelligence, ou plutôt ce que l'on nomme d'ordinaire les dons de l'intelligence. Il charmera, il aura la beauté corporelle. Tout ce qui conquiert les masses, il l'aura.

Il faut ici s'entendre sur ce que c'est que la beauté. Elle résulte, ou de l'harmonie purement matérielle des lignes du visage et des formes du corps, ou encore de cette transsudation lumineuse qu'une âme pure rayonne à travers un corps chétif ou un visage irrégulier ; elle peut enfin provenir de l'expression intense d'intelligence ou de volonté qu'un mental supérieur donne à des traits ordinaires. La première de ces beautés est la beauté de la matière, la deuxième est la beauté mystique, la troisième est la beauté humaine. La première est la beauté des athlètes, la seconde est la beauté des saints, la troisième est la beauté des hommes d'élite. L'Antéchrist réunira la première et la troisième. Il impressionnera par son seul aspect toute cette immense multitude accessible seulement à l'extérieur des êtres ou à l'impression produite par la vigueur du caractère unie à la grandeur de l'intellect. Très peu d'hommes recherchant le surnaturel et le divin, il s'ensuit que très peu d'hommes sont capables d'en discerner le reflet très pur dans la qualité d'un regard ou l'expression d'un visage.

Toutefois, le Christ a toujours passionné les hommes ; cela est juste, puisqu'ils Lui doivent tout. Même, dans ce siècle positif, Il demeure le personnage qui préoccupe le plus la conscience générale.

Les philosophes, les artistes, les littérateurs s'occupent de Lui. Il est d'actualité ; Il intéresse l'élite pensante qui s'étonne obscurément de sentir en Lui une énigme ; alors les « pauvres en esprit » qui L'aiment croient s'apercevoir que, par de telles sceptiques et irrévérencieuses enquêtes, Ses blessures se sont rouvertes aux quatre extrémités du monde, et que la plaie de Son flanc arrose à nouveau le cœur de cette planète. Ne serait-ce pas que peut-être, pour la seconde fois, Il approche de ce bas monde ? Ne serait-ce pas le remous des atmosphères fluidiques déplacées par le mouvement de Sa forme immense qui viendrait battre nos esprits ? Voici vingt siècles, en somme, qu'Il nous a prévenus ; notre génération serait-elle celle-là même qui ne peut disparaître avant les épopées finales ? La prophétie divine ne va-t-elle pas s'accomplir ?

Mais si le Christ, Lumière du monde, prépare une

nouvelle visite, Son ennemi, l'Antéchrist, Prince des Ténèbres, prépare aussi la sienne en vertu de cette loi des contrastes qui s'applique partout, dans le naturel, dans le spirituel, jusque dans le divin. Les pôles s'opposent. Satan veut tuer Jésus ; Jésus veut faire vivre Satan. Et si ces deux êtres formidables (que je ne compare pas) sont en marche, disposant leurs armées pour la dernière bataille peut-être, il est utile de préciser leurs visages que déformait l'ignorance des écoles les plus savantes, et la partialité des sectes prêcheuses de tolérance.

L'influence actuelle de l'Antéchrist est aussi énorme, mais lui, il dissimule son rayonnement ; il agit par des manœuvres compliquées, il lance des prestiges, il sculpte des mirages. Avec un art consommé, toutes les fois qu'il le peut, il prend la figure du Christ. Ainsi, la profondeur de ses intrigues est telle que nous avons beau nous cultiver, nous avons beau résoudre toutes les énigmes, nous rendre sensibles à toutes les délicatesses et à toutes les grandeurs du beau ; aurions-nous souffert les pires tortures physiques et morales, aurions-nous touché le fond des humiliations, si nous gardons la foi en notre intelligence et notre volonté, nous restons impénétrables au vrai : la Lumière en nous ne vient pas mettre le feu aux décombres. Or, sans cet embrasement, l'état mystique reste inaccessible, et la vue du Christ, Fils unique de Dieu, impossible. L'étude de la nature démontre que toute évolution exige une involution; le minéral ne passe au végétal qu'aidé par celui-ci, de même l'animal transforme le végétal, l'homme la bête, et le dieu l'homme. Enfin, pour fermer le cycle, Dieu Se sacrifie. Il S'incarne par la descente de Son Fils dans l'humanité afin d'élever l'Homme jusqu'à Lui ; ceci est Bethléem. Et, lorsque nous sommes développés jusqu'à notre limite, l'Epoux vient ; c'est la régénération.

Ces données ne sont pas nouvelles ; on les retrouve comme charpente des plus vieilles religions et des plus prestigieuses initiations. Mais nulle part que dans les Evangiles elles se montrent plus vivantes, belles, proches de nous et nettes comme la grande figure long drapée que doraient les couchants autrefois, aux collines galiléennes.

Le mystique seul sait la vérité sur Jésus, parce que c'est Jésus qui la lui a dite. Voici cette vérité : Le Christ n'est pas un certain être à l'exclusion d'un autre. Il n'appartient à personne, car Il est à tous. Seul, inouï, indicible, inimaginable, incompréhensible, indescriptible, Il est le Seigneur, unique Fils du Père, Dieu comme le Père, égal au Père, puissance du Père, Absolu manifesté, incréé. Avant que soient les mondes, Il était. Il sera après qu'ils auront disparu ; le ciel et la terre passeront, mais la Parole vivante, le Verbe du Père, ne passera pas. En Lui sont tous les dieux, toutes les formes, toutes les idées, toutes les beautés. Il est l'Absolu dans le temps, dans l'espace, dans nos cœurs. Pour Le concevoir, il faut dépasser l'impossible. En Dieu, Il est le Fils ; en l'Univers, le Seigneur ; en nous, le Sauveur, le purificateur, le médiateur, le docteur ; dans l'histoire, Il est le Jésus né de la Vierge parfaite ; dans le monde moral, Il est la fin de la Loi ; dans le physique, le guérisseur ; dans l'idéal, la béatitude suprême. Et tout cela, ce ne sont encore que des facettes du diamant éternel. Ce qu'Il est en essence, nul ne le sait que Son Père et l'Esprit.

Ce sont là des affirmations sans preuve ; oui, je le sais, mais c'est l'affirmation, la première et la plus forte des preuves. Quel homme ne se sent touché par la conviction d'un autre homme, quelque inacceptable qu'elle paraisse, parce que c'est une conviction ? Et quelle preuve nous convaincra si notre cœur ne porte pas déjà le germe secret de la conviction ? Tout raisonnement ne part-il pas d'un *a priori* indémontrable ? Aujourd'hui que l'accord tacite des pseudo-spiritualistes, sous couleur d'adorer le Christ, déforme jusqu'à la caricature les contours magnifiques de Sa personne morale et de Son entité spirituelle, il faut des affirmations. Un engouement irraisonné jette nos contemporains inquiets à la suite de toutes sortes d'Orientaux, de Slaves, de Germains et de Saxons ; les chefs religieux semblent envoûtés par la fascination de l'étrange et de l'inconnu ; le sens du divin se corrompt en France, dans cette France qui en fut si longtemps l'intrépide gardienne ; nous avons perdu la simplicité intérieure grâce à laquelle on aperçoit la simplicité extérieure des principes spirituels ; parce que nous nous sommes compliqués, nous sommes devenus myopes

et presque aveugles. Le salut pour nous est dans notre simplification et l'Evangile est justement la méthode de ce travail.

*
* *

Ce sont les humbles efforts et non d'audacieuses magies qui ont permis aux saints de trouver Jésus. Ces simples, il en existe encore. Ceux que l'Eglise élève sur ses autels ont donné au monde d'admirables exemples, certes ; mais elle n'a pas toujours découvert dans la solitude des foules, où ils se cachent mieux que dans tous les déserts, tous les amis secrets que Jésus Se choisit avec sollicitude. Je ne fais là aucune allusion à des sociétés secrètes, à des Rose-Croix, à des frères plus ou moins illuminés. Il se peut que Tauler, que Gutman, que Barnaud, qu'Eckartshausen aient approché des hommes extraordinaires et que ces hommes appartiennent au Christ. Les sectes joannites, albigeoises et hermétiques ne Lui appartiennent certainement que par un point ou deux de leurs doctrines.

« Les Amis » dont je parle tiennent à Jésus par toutes les fibres de leur être et par toutes les forces de leur esprit. Ceux-là, je le répète, c'est le Christ Lui-même qui les sélectionne et qui les instruit. Il les fait travailler avec Lui, souffrir avec Lui, mourir avec Lui, ressusciter avec Lui. C'est d'eux qu'Il dit : « Le monde ne vous connaît point ». Et, en effet, le monde les ignore, et pendant leur vie et après leur trépas ; ils demeurent à jamais ensevelis dans l'Amour et ceux-là seuls qui sont tout amour les peuvent reconnaître.

*
* *

Voilà les deux armées. Aux premiers temps du Christianisme, l'Antéchrist groupait déjà les siens, car il vivait alors d'une existence physique presque aux mêmes années que le Christ. Il va de nouveau se manifester ; que dis-je, il s'est déjà manifesté depuis le milieu du dernier siècle, plus séduisant et

plus puissant que jamais, et comme être individuel et comme être collectif. Nous ne devons plus attendre, il faut choisir. Mais ne choisissons pas à la légère, nous avons le temps de faire notre enquête, le Moissonneur ne viendra que lorsque tous les épis seront mûrs et, en réalité, nous ne pouvons pas choisir tout seuls. C'est la Lumière qui se fera reconnaître en nous quand nous serons capables d'en supporter la force. Elle ne viendra pas en même temps pour tous, mais tous, les aveugles-nés comme les aveugles volontaires, la verront certainement un jour.

Alors, dira-t-on, pourquoi ces retards ? Pourquoi le séducteur ? Pourquoi toutes ces souffrances ? Je pourrais vous répondre que, si l'on croit en Dieu, l'on croit en Sa sagesse ; sachons aussi que l'effort est indispensable pour développer nos facultés ; rien ne vient sans efforts. Combien la rose n'a-t-elle pas coûté de douleurs aux racines du rosier ? Et le tentateur est là pour nous donner à nous-mêmes la mesure de nos forces, et il nous procure la connaissance fondamentale : la connaissance de nous-mêmes, et autour de nous veille toujours quelque « soldat » pour défendre notre vie, pour que l'existence suive son cours normal, pour qu'enfin nos luttes ne deviennent jamais des catastrophes.

*
* *

Il faut ouvrir les yeux, étudier attentivement soi-même et notre milieu, veiller, travailler, prier. L'essentiel, c'est d'œuvrer. La veille intellectuelle fatigue l'esprit, comme la veille physique fatigue le corps ; elle peut amener le doute et le désespoir ; la prière vraie, la thaumaturgique, la victorieuse, est bien difficile à notre degré. Le travail au contraire est possible à tous, il ne nous déséquilibre pas, bien au contraire, il nous donne de la présence d'esprit puisqu'il exige de l'attention, il nous garde des excès de la contemplation.

Et il faut diriger nos travaux vers le bien d'autrui.

Ce que le Ciel nous demande, ce n'est pas de pénétrer dans les temples des mystères dont Il nous a si sagement

fermé la porte, ce n'est pas de devenir des êtres d'exception, ce n'est même pas de triompher ni de conquérir une bonne place dans la vie ; ceci est un idéal suffisant pour les clubs psychiques et les associations de mentalisme : toutes méthodes artificielles qui traitent nos énergies comme les maquignons maquillent pour la foire les chevaux hors d'âge. Il n'y a pas d'union mentale, d'union de prières, d'union de volontés possible, viable, saine et fructueuse, que selon la promesse divine : « Si vous êtes réunis deux ou trois en mon Nom, je serai au milieu de vous ». Ce Nom, c'est le sacrifice, la charité, l'abandon à Dieu ; hors de là tout est vain. Ce qu'il faudrait que notre temps comprenne (et ce sera un jour la confusion de beaucoup qui se croient spiritualistes de ne l'avoir pas compris), c'est que le Christ est tout et contient tout. Personne ne peut saisir Ses limites, Ses mobiles ni Ses puissances. Tout est possible à Dieu, on ne saurait trop le redire. Tout système n'est que le rapide aperçu d'un des moments de la vie. Puissent nos contemporains apprendre à ne plus bâtir de systèmes, à ne plus rechercher la science, à ne plus fouiller les cryptes. Puissent-ils concevoir que personne ne sait rien ni ne peut rien par soi-même, serait-ce le Bouddha, serait-ce l'Imperator des Rose-Croix ; puissent-ils enfin s'apercevoir que la seule vérité vivante, totale, permanente, c'est l'Amour incarné dans des actes. Dans cette voie, et dans celle-là seulement, ils rencontreront le Christ, Maître unique, peut-être sous Sa forme spirituelle, peut-être sous Sa forme humaine, car qu'est-ce qui L'empêche de prendre un nouveau corps physique à la seconde où il Lui plaît ? N'est-Il pas le Maître de la matière ?

Mais que l'on n'oublie pas ces deux avertissements déjà cités : « Je viendrai comme un voleur », et : « Quand on vous dira que le Christ est ici ou là, n'y allez pas ». De deux choses l'une : ou je suis prêt pour la merveilleuse rencontre, et si alors mon Jésus ne vient pas me chercher, fût-ce au fond du grand Enfer, c'est qu'Il n'est pas bon, c'est qu'Il n'est pas tout puissant, c'est qu'Il n'est pas Lui ; ou je ne suis pas prêt et la rencontre alors me ferait un mal indicible.

Voyez ici comme ni les livres ni les créatures ne résolvent nos énigmes et ne vainquent nos ennemis. Arrachez-vous

à tout ce qui n'est pas l'Absolu, et si, tout saignants de ce terrible effort, tout pantelants de la blessure, vous tombez de fatigue et de faiblesse, ne craignez rien. Là où vous tomberez, ce sera au pied de l'Arbre éternel, au pied de la Croix. Vous ne pouvez pas tomber ailleurs. Sur votre front prostré couleront l'eau et le sang ; sur votre cœur moribond descendra l'Esprit, et ces trois témoins vivants de la sollicitude du Père vous relèveront et vous mettront en marche par des chemins désormais paisibles.

Veuillez donc réfléchir à ces choses, repassez-les dans votre cœur ; toutes nos réunions se relient les unes aux autres et se complètent mutuellement ; préparez-vous à nos futurs entretiens en contemplant les Lumières que vous avez déjà pu apercevoir. Nul plus que moi n'est davantage persuadé que ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce que je vous dis ne vient pas de moi.

Ne faites pas état de celui qui parle, mais prenez garde d'ouvrir vos yeux assez grands pour la vérité qui, je vous l'atteste, se tient debout au milieu de nous, invisible, mais réelle, parce que vous vous êtes réunis à son intention, vous que je crois dignes d'être nommés des hommes de bonne volonté.

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer le 3 Février 1927
pour le compte de A.-L. Legrand
éditeur à Bihorel-lez-Rouen (S.-I.)
sur les presses de l'imprimerie Maugard





Prix : quinze francs
chez A.-L. Legrand, éditeur,
2, rue du Point-du-Jour,
Bihorel-lez-Rouen (S.-I.).

